

# Racines

Claudia GIAMI

# Table des matières

## Chapitre I : **Eden**

1. Les lieux
2. Les familles  
Les visites promenades

## Chapitre II : **Enfance**

1. L'école
2. La colonie de vacances
3. Mon anniversaire
4. La Topolino
5. Les vacances d'été
6. Cippi

## Chapitre III : **La Tourmente**

1. Le Fascisme
2. Etre Juifs dans les années 30 en Italie
3. Les années 1938 et 1939  
1938  
1939

## Chapitre IV : **La guerre**

1. La guerre de 1939- 1945
2. Conclusion

Bibliographie

Annexes

## 1 Le pavé branlant - Marcel Proust (**Le temps retrouvé**)

2 « Quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. »

A la recherche du temps perdu T.1 p 46.

3 « C'est une pensée d'une effroyable tristesse que le peu de traces que laissent après eux les hommes, même ceux qui semblent jouer un rôle principal. Et quand on pense que des millions et des millions d'êtres sont nés et sont morts de la sorte, sans qu'il en reste de souvenir, on éprouve le même effroi qu'en présence du néant et de l'infini. »

Ernest Renan

4 « Après la mort de ma mère, j'ai réalisé que ce que je savais d'elle et de ma grand mère venait de ce qu'elle m'en avait raconté : souvenirs de son enfance et de sa jeunesse dits pêle-mêle selon les circonstances et les occasions de notre vie. Sans cela, malgré leurs visages toujours présents dans ma mémoire, je ne saurais presque rien d'elles aujourd'hui.

A mon tour, l'âge venant, pour mon plaisir personnel et pour la curiosité affectueuse de ceux qui ont envie de savoir, de raconter cette partie de mon passé, l'enfance heureuse dans le nid familial et bouleversée par les événements historiques qui nous ont entraînés dans un autre pays, dans une autre vie. »

5 Témoignage de la souffrance des Juifs.

# **Le pavé Branlant**

Récit autobiographique

Une enfance et une adolescence

Souvenirs des années 30-40

A ma mère, endormie en terre d'exil.



**Le café Rosati**

**La Piazza del Popolo vue du haut du Pincio**

Vendredi, 14 juin 1985

L'année scolaire s'effiloche...

Les conseils de classe sont terminés, les élèves connaissent leur destinée, l'ambiance n'est plus au travail intensif. Selon les jours et les classes, j'ai des moments d'accalmie qui laissent dans mes pensées des couloirs libres. Je vagabonde et je rêve : la maison, les vacances, les enfants, le mari, l'avenir, le passé....

Comme des bouffées, les images remontent à la surface....

Ce matin, sur le chemin de l'école, la réalité a rejoint la fiction et je me suis cru victime d'une hallucination auditive : on m'appelait par mon prénom « Claudia ! » à l'italienne et d'une voix étouffée. C'était Myriam, la femme de mon oncle Loulou, qui allait avec lui au marché de Vincennes en passant par notre rue. Depuis vingt ans que nous habitons Vincennes et eux Paris, c'était la première fois que je les rencontrais, comme cela, par hasard. Nous avons bavardé cinq minutes, puis chacun a poursuivi son chemin.

Après les avoir quittés, mille pensées ont envahi mon esprit, car, à part eux, aujourd'hui, plus personne ne m'appelle ainsi. Mes frères et André, mon mari, emploient le diminutif « Cla », mes enfants, naturellement, m'appellent « Maman ». Autrefois c'étaient mes parents et mes grands parents, et surtout ma mère.  
Ma mère !... J'en ai les larmes aux yeux.

Première Partie

## **Eden**

1. Les Lieux
2. Les Familles

## I Les lieux

Piazza del Popolo, vue aérienne du haut du Corso Umberto



Je suis née à Rome, le 13 mai 1927, au numéro 23 de la Via Angelo Brunetti, troisième étage, appartement n° 5. C'était, aussi, la cinquième année de l'Ere Fasciste.

Le quartier de la Piazza del Popolo était mon paysage quotidien : tous les jours nous traversions cette place circulaire, avec son obélisque central flanqué de statues d'éléphants dressés sur des fontaines, pour nos allées et venues. Le matin, mon père nous accompagnait à l'école primaire, Daniel et moi, à mi chemin du Pincio. En hiver, nous nous arrêtions à ces fontaines pour admirer l'eau gelée comme un cristal, et nous brisions la glace avec nos mains d'enfants. A treize heures, ma mère venait nous chercher, avec Lucien bébé, et nous descendions l'escalier escarpé, nous longions la muraille semi circulaire qui ceignait la place, et nous passions devant les autres fontaines aux deux bouts du diamètre de la place. Le bruit cristallin des jets d'eau reste assourdissant dans mes souvenirs enfants, jusqu'au jour où j'ai perçu d'autres bruits qui ont étouffé celui des fontaines : la circulation automobile intense qui faisait résonner les clacksons, puis les hauts parleurs qui transmettaient les hymnes fascistes et les discours du Duce.

Pour rentrer à la maison, après l'école, ou après nos promenades au Pincio ou à la Villa Borghese, nous traversions la place au coin des trois grandes artères romaines qui commençaient ici : la Via del Babuino, le Corso Umberto, la Via di Ripetta. Je connaissais chacune d'elles : la première, Via del Babuino, était la rue élégante et classique des magasins d'antiquaires.

Mes grands parents y avaient eu leur commerce et mon père y avait travaillé avec eux depuis son mariage avec maman en 1925. La crise de 1929 avait fermé le magasin, la clientèle américaine ne pouvant plus venir acheter. Je n'avais que deux ans à l'époque, mais ma mère entretenait le souvenir en nous faisant admirer la beauté des vitrines de cette rue, et en nous amenant devant notre ex magasin qui s'était transformé en atelier de photographie.

La rue centrale, Corso Umberto, menait à la deuxième école primaire que nous avons fréquentée à partir de la troisième classe, à huit ans.

C'était aussi la rue du lèche vitrines : on la remontait jusqu'à la Piazza Colonna en admirant toute sorte de marchandises élégantes exposées ; dans les années « Trente », plusieurs grands magasins s'y étaient installés : je me souviens surtout de « Piperno al Corso » avec de grandes vitrines modernes illuminées et de beaux mannequins montrant la mode féminine.

Insensiblement, d'un magasin à l'autre, nous arrivions jusqu'à la Piazza Colonna où, à l'intérieur de la Galleria Colonna, le soir, nous allions chercher mon père à son bureau de représentation d'une marque de liqueurs, Barbieri. La vitrine de ce bureau, surtout, attirait nos regards : on y voyait une publicité animée, un oiseau et une souris, de part et d'autre d'un verre d'apéritif « APEROL », qui avançaient et reculaient inlassablement, en se disputant le verre.

La troisième rue, Via di Ripetta, était celle qui nous ramenait à la maison, après avoir longé la terrasse du grand café Rosati, où mon grand père, Nonno Leone, était souvent assis l'après midi, depuis la fermeture de son magasin d'antiquités. Nous le saluions en passant et, si nous avions été sages, il nous offrait un bon gâteau au café ou au chocolat, sinon nous poursuivions notre chemin.

La Via di Ripetta descendait en pente douce jusqu'au croisement de la Via Angelo Brunetti, qui était la deuxième à droite en venant de la Piazza del Popolo.

Sur les deux façades de la Via du Ripetta étaient installées les magasins



**Papa et maman : Samuel Bonan et Fortunatina Sabatello, en voyage de nocés à Naples octobre 1925**



**L'abbaye de Cassino**



**1939. Maman et nous trois enfants : Claudia 12 ans, Daniel 11 ans et Lucien 9 ans**

**Le port de Naples**



**La Piazza Colonna avec la Galleria où se trouvait le bureau de papa, représentant de Barbieri. Aperol.**

d'alimentation où nous faisons les courses avec ma mère avant de rentrer à la maison : sur le trottoir de gauche, le boulanger, l'épicer, le bureau de tabac, le marchand de légumes ; sur celui de droite, des cafés bars, et la mercerie de la zia Giuditta et le zio Pacifico, son mari, qui étaient la soeur et le beau frère de ma grand mère, Nonna Teresa. Daniel et moi aimions beaucoup ce magasin aux innombrables boîtes de marchandises, de fil, de boutons, de cirage, de bonneterie, que nous nous amusions à « remettre en ordre », de telle sorte qu'après on n'y trouvait plus ce qu'on cherchait. Et le zio Pacifico se vengeait en nous taquinant en nous traitant de petits singes au teint verdâtre, allusion à notre pâleur d'enfants qui désespérait ma mère.

Enfin, nous arrivions au coin de notre rue où se trouvait une belle laiterie crèmerie glacier fromager où nous achetions lait et fromage et où nous avions droit, les jours fastes, à de délicieuses coupes de chantilly aux gaufres.

La via Angelo Brunetti n'avait pas de trottoirs. Ma mère nous tenait tous trois serrés contre elle : Daniel et Lucien, les plus jeunes, chacun par une main, et moi, l'aînée plus raisonnable, tantôt tenant la main de Daniel, tantôt celle de Lucien.

Le mur à droite de la première moitié de cette rue était longé de façades de villas, et éclairé, au printemps, d'une merveilleuse glycine dont les grappes mauves et lilas fascinaient mon regard, et dont l'odeur subtile envahissait mes narines et pénétrait jusqu'au fond de mes poumons, me semblait-il, jusqu'à me donner l'impression de m'évanouir. Le mur du côté gauche était nu, sans portes ni fenêtres ; c'était la façade aveugle d'une école religieuse dont le portail se trouvait ailleurs. En fait, je n'ai jamais su où, et cette école demeurait, pour moi, mystérieuse. Une fontaine publique coulait en permanence et, souvent, on y voyait des gens remplir des seaux et des bouteilles. En face de la fontaine, à la fin des villas du mur de droite, s'ouvrait une ruelle très étroite, une venelle plutôt, qui coupait les maisons dans leur épaisseur et menait à la Piazza dell'Oca où habitait la zia Giuditta avec ses deux filles Lina et Titti, cousines de maman.

Mais Titti n'avait que quatre ans de plus que moi, elle était mon amie ; souvent elle venait les après midis d'hiver jouer avec moi, ou bien, quand j'avais grandi, j'allais chez elle par cette ruelle. La deuxième moitié de la via Angelo Brunetti, des deux côtés de la rue, était flanquée de quatre immeubles jumeaux, construits à la même époque, juste avant la guerre de quatorze (1914). D'un immeuble à l'autre, les façades, les appartements, les fenêtres, les portails d'entrée étaient les mêmes. Nous habitons le deuxième, à gauche, au fond de la rue.

### La maison

C'était une maison de quatre pièces : deux au sud, claires, chaudes et ensoleillées, gaies, donnant sur une cour immense qui reliait plus d'une dizaine d'immeubles sur un rectangle de quatre rues ; et au bout d'un long et interminable couloir sombre, effrayant la nuit, dans mon imagination enfantine, deux pièces, les chambres à coucher, glaciales en hiver, agréables de fraîcheur l'été. En face de l'entrée, la cuisine ; avant la chambre de mes grand parents, la salle d'eau, à l'ancienne, sans eau courante, mais avec tout le nécessaire en porcelaine blanche sur une grande commode de marbre, avec les deux brocs géants en émail blanc, comme deux cygnes de part et d'autre de la commode.

Quand nous rentrions de la promenade, tous les jours, nous allions directement dans la salle à manger et l'autre pièce au sud, où nous vivions pratiquement toute la journée.

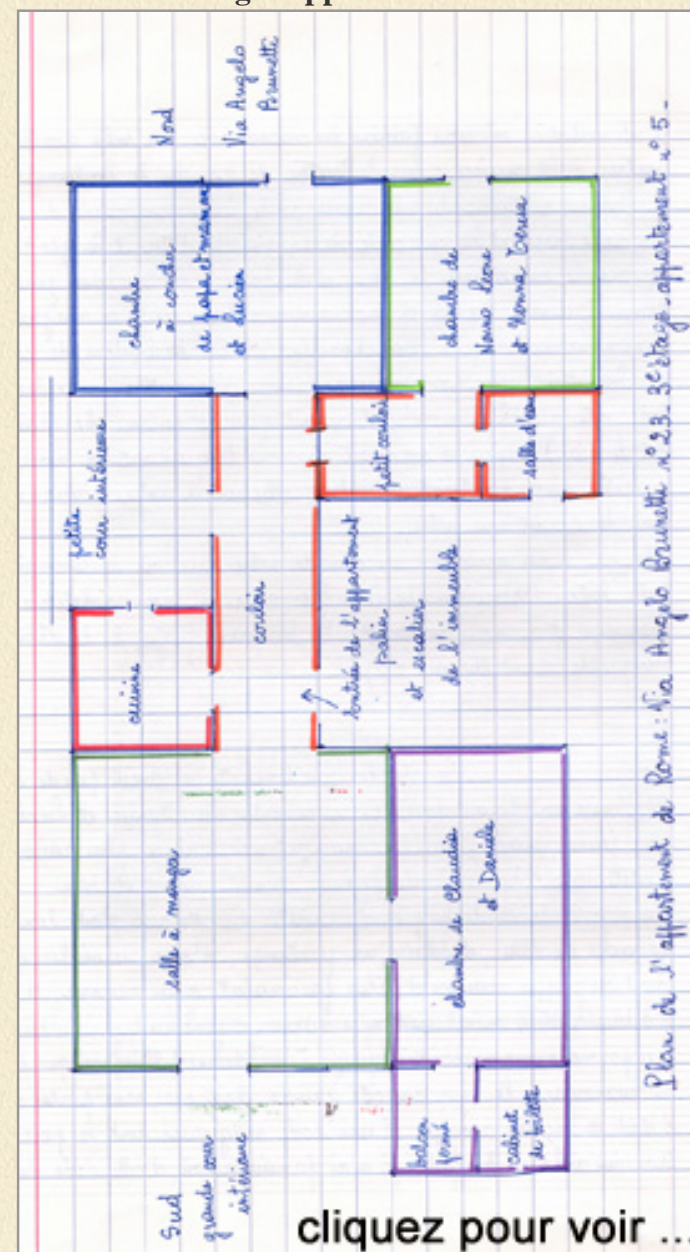
**Dans la salle à manger**, à part la grande table carrée centrale autour de laquelle nous étions sept personnes pour les repas, deux fois par jour et sans rallonge, il y avait : sur le mur de droite, en face de la fenêtre, un grand buffet Henri IV à deux étages. Le bas contenait la vaisselle, les verres, les réserves de biscuits et de confitures ; les deux tiroirs du milieu enfermaient la nappe, les serviettes et les torchons propres ; et la partie supérieure à deux étages était la bibliothèque de maman. Il y avait là dedans un grand nombre de livres, tous les classiques de la littérature italienne et,

en traductions, un grand nombre de romans français et de classiques russes. Maman avait beaucoup lu et son rêve de jeunesse avait été d'être traductrice de romans français, mais cela ne s'était pas fait. Dès que j'ai su lire, et que ma passion pour la lecture s'est révélée peu à peu, j'avais une grande curiosité pour cette bibliothèque surélevée, et maman me laissait monter sur une chaise pour admirer la beauté des couvertures, les images des éditions à bon marché. Je me familiarisais avec les livres et bientôt j'eus un coin à ma disposition pour y mettre mes premières passions : Robinson Crusoé, Cuore, Petits héros, Tom Sawyer, Alice au pays des merveilles, Signorinette etc.

Entre le buffet et le mur du fond il y avait un espace libre qui servait pour mettre un de nos lits d'enfants quand nous étions malades, car la chambre de maman, exposée au nord et toujours froide, était aussi trop loin pendant le jour pour nous y laisser tout seuls. Ainsi, pendant nos maladies d'enfants, nous ne restions pas isolés et nous participions à la vie quotidienne familiale. Au milieu du mur du fond trônait une très haute armoire vitrine ancienne, très belle. Toutes les parois étaient en cristal travaillé de broderies d'arabesques, soutenues par des colonnes en bois découpées et cannelées. J'aimais beaucoup les bibelots enfermés dans cette vitrine, avec Daniel on restait souvent à les admirer : un service à thé en porcelaine de Sèvres bleue avec, dans un médaillon blanc, un petit bouquet blanc et rouge. Ce service, malgré sa grande valeur, servait de temps en temps pour des occasions exceptionnelles, et même, plus tard, pendant la guerre, quand on ne trouvait pas de vaisselle à acheter, à Tunis, il nous a servi pour notre goûter de tous les jours.

Il y avait aussi deux personnages en biscuit blanc et bleu : une marquise à la robe toute découpée de dentelle de porcelaine, assise sur un petit banc avec son marquis à côté d'elle, en jabot ; un porte biscuits en cristal et argent et d'autres choses en argent dont j'ai perdu le souvenir. Maman tremblait toujours, quand elle nous voyait courir autour de la table, qu'on casse cette vitrine et elle nous criait d'arrêter ces jeux brusques.

## Plan de l'appartement de Rome : Via Angelo Brunetti n° 23. 3ème étage. Appartement n° 5



Dans le coin à gauche, entre la vitrine et la fenêtre, il y avait le fauteuil en cuir de Nonno Leone, mon grand père, immense, profond et noir, en peau souple, dans lequel il faisait la sieste l'après midi, les pieds posés sur un tabouret. Aussi, de ce fauteuil, il surveillait nos devoirs et nous aidait à comprendre les problèmes d'arithmétique qui étaient pour nous de vrais casse-tête chinois.

En continuant le mur de la fenêtre, vers la gauche, il y avait un angle, un renforcement dans lequel on avait placé une table basse, noire, ancienne, aux jambes torses, recouverte d'une nappe brodée bleue et blanche, sur laquelle était posé un grand plateau en argent avec la théière, le pot à lait, le sucrier. Ce coin était le témoin du temps qui passe et des changements apportés par le modernisme ; dans ces années trente, plutôt entre 1935 et 1938, successivement, sont entrés dans la maison le téléphone et la radio, qui nous ont reliés d'abord avec la famille, les cousines de maman et ses amies, puis avec le monde extérieur, en commençant avec l'Italie de l'époque par les nouvelles, les discours de Mussolini, mais aussi la musique, les chansonnettes, l'opéra, les hymnes patriotiques et guerriers. Maman avait beaucoup apprécié l'installation du poste de radio, surtout pour ma grand mère Nonna Teresa qui, depuis que le magasin d'antiquités avait été vendu, sortait de plus en plus rarement, et même à partir de 1936 plus du tout : pour elle, la radio était une façon de communiquer avec l'extérieur, une compagnie et un passe temps pour les longs après midis qu'elle passait, assise sur une chaise près du buffet de la salle à manger.

Enfin, sur le mur de gauche, entre la porte qui ouvrait sur le couloir et la cuisine, et celle qui donnait sur l'autre pièce au sud, il y avait un petit divan en osier tressé. Maman s'y asseyait avec l'un de nous sur les genoux pour nous mettre le thermomètre, les jours de fièvre, ou pour nous chanter des berceuses ou nous balancer en nous racontant des histoires.

En haut de ce divan était accroché au mur le tableau des vendanges de Bassano, et l'un en face de l'autre,

au mur entre le buffet et le fond et en haut du fauteuil noir de Nonno, il y avait les deux natures mortes de Baschenis. Selon le moment de la journée, le soleil frappait l'un ou l'autre de ces tableaux, et alors ils semblaient s'illuminer jusqu'au fond, les vendanges devenaient vivantes, et les natures mortes presque réelles et j'aimais les regarder longuement, prendre la couleur, puis se ternir de nouveau, s'animer sous les rayons brillants du soleil, et redevenir en quelque sorte silencieux et figés quand ils étaient passés.

La table de cette salle à manger était le lieu de nos repas et de nos jeux. Nonno Leone et Nonna Teresa étaient assis au fond, tournant le dos à la grande vitrine ; à droite, Lucien petit sur la grande chaise en bois et maman, tournant le dos au buffet ; contre le mur du divan, Daniel et papa, et, le dos à la fenêtre, près de papa, moi même.

Dans mes souvenirs des repas, je vois à midi surtout des pâtes et du riz : toutes sortes de pâtes, assaisonnées au beurre ou à la sauce tomate, avec beaucoup de parmesan râpé, que papa mettait des heures à tourner. Le parmesan râpé était le travail de Nonno Leone, qui le râpait lentement, avec patience, et chaque fois qu'une miette ou un bout de fromage tombait entier, il nous le donnait à goûter à tour de rôle, car nous restions autour de lui comme des petits chiens ou de petits oiseaux à attendre notre part de ce plaisir. Le soir, après dîner, Nonno Leone, qui avait des insomnies et restait très tard dans la salle à manger, avait aussi d'autres occupations : après avoir lu le journal, il triait attentivement les légumes secs de la soupe du soir ou des repas de midi, riz, haricots, lentilles, pois chiches et il était tout fier de nous montrer les nombreuses petites pierres ou les fétus de paille qu'il arrivait à enlever. Souvent aussi il nous surveillait ou gardait la nuit quand maman et papa sortaient le soir. Daniel et moi avons inventé un jeu auquel il participait en faisant semblant d'y croire : nous mettions un coussin en long dans le lit, bien couvert, avec draps et couvertures,

« Nonno Leone, Nonno Leone ! » jusqu'à ce qu'il se lève « en colère » et vienne frapper sur nos lits avec son bâton ( sa canne) en ayant l'air de nous punir. Et nous sortions en riant de sous nos lits, et il faisait semblant d'être surpris, il nous embrassait, nous faisait coucher de nouveau et nous bordait patiemment.

Enfin, cette table nous était utile aussi les après midis : nous y faisons les devoirs scolaires et, les jours de pluie, nous y transportons nos jouets : j'avais ma poupée, son lit, sa vaisselle et ses vêtements ; Daniel avait une campagne, avec la ferme, les arbres, les animaux, les bergers en terre cuite ; Lucien avait un train sur ses rails. Quand on avait assez joué, nous avions des albums à colorier, des décalcomanies, ou des personnages découpés par maman dans des journaux spécialisés. Vers les années 1935- 36, il y avait eu les quintuplées Dionne, première fois que cinq jumelles étaient nées (nées le 28 mai 1934 au Canada) et avaient vécu, en Amérique, et elles servaient pour toute sorte de publicités qu'on découpait : les soeurs Dionne bébés ou petites filles, leurs vêtements pour toutes sortes d'occasions, et c'était un de nos passe temps favoris. Nonna Teresa observait tous ces jeux, mais elle y participait rarement. Le plus souvent, elle restait assise sur une chaise, entre le buffet et la porte donnant sur le couloir. Elle aidait maman à la préparation des repas, et quand nous n'avons plus eu de bonne, vers 1935, elle aidait aussi à la vaisselle.

## Le magasin d'antiquités de la Via del Barbuino



12 /08/1927  
Nonno Leone  
Nonna Teresa  
Claudia 3 mois

## Carte de visite de Nonno Leone



Entre le divan et la table aux jambes torses, une porte ouvrait sur **une pièce contiguë**, plus petite, qui avait été, au début des années 30, la chambre de la bonne couchante. On y faisait le repassage et elle menait vers le balcon fermé où se trouvait le cabinet de toilette. A part le repassage et un lit de fer, je n'ai aucun souvenir de l'aménagement de cette pièce en tant que chambre de bonne ; mais dès que nous sommes devenus assez grands, Daniel et moi, sans doute huit et neuf ans, elle est devenue **notre chambre** : avec les deux petits lits le long des deux murs en longueur, une table de nuit entre les deux avec sa lampe de chevet en forme de boule blanche. Le bas de la table de nuit servait de porte jouets. Au mur de Daniel, une table ; à mon mur, encastrée entre la porte de la salle à manger et le balcon, une série d'étagères, du parquet au plafond : porte chaussures, jouets, bibliothèque, livres et cartables.

**Le balcon**, que nous appelions « ballatoio » était couvert comme un jardin d'hiver, à cause du cabinet et du froid qu'on risquait d'attraper si on y allait la nuit. Mais il s'ouvrait à l'extérieur par une large fenêtre, et les après midis, après les devoirs et les jeux, très souvent, Daniel, Lucien et moi restions à cette fenêtre jusqu'à la tombée de la nuit et chantions à tue tête toutes les chansons que nous connaissions : patriotiques, fascistes, napolitaines, et autres à la mode. Nous étions les seuls enfants de cette grande cour à chanter ainsi sur ce balcon ; et nos chansons attiraient à leurs fenêtres quelques enfants des maisons voisines qui nous regardaient et écoutaient avec plaisir, comme s'ils étaient au spectacle. Et petit à petit, à la fin des chansons, d'une fenêtre à l'autre, s'établissait une conversation, nous faisons connaissance et nous étions devenus amis. Dans l'immeuble à notre droite qui faisait l'angle avec le nôtre, à peu près au même étage que nous, il y avait Marcello Guanto, un garçon déluré de l'âge de Daniel, qui inventait des tas d'histoires fabuleuses sur sa famille, le métier de son père, la grandeur de sa maison, ses voyages imaginaires, ses jouets. Nous faisons semblant de le croire, et quand il avait fini de raconter, Daniel et moi nous nous regardions et nous nous disions qu'il était fou.

Mais ses histoires nous plaisaient, et quand il ne venait pas à la fenêtre, nous l'appelions « Marcello ! Marcello ! » jusqu'à ce qu'il apparaisse.

Plus bas, au premier étage de la même maison, il y avait deux frères un peu plus âgés que moi : ceux là s'appliquaient à faire notre éducation sexuelle : ils disaient des mots, des dictons, des proverbes, des obscénités même, et ils riaient sous cape espérant que nous comprenions et répéterions après eux, mais nous étions à cet âge là très innocents et naïfs et nous ne comprenions rien à leurs histoires, à tel point que ces enfants ne nous étaient pas très sympathiques et on disait simplement qu'ils étaient mal élevés.

En face, à l'autre bout de la cour, en contrebas de notre balcon, il y avait Giovanna, une petite fille de l'âge de Lucien, qui nous observait en silence, et qui disparaissait vite de sa fenêtre rappelée par sa mère. Et comme nous voulions la voir encore et qu'elle ne venait plus, nous prenions un petit miroir et nous jouions au jeu de l'alouette en réfléchissant à l'intérieur de sa maison les rayons du soleil. Ainsi on découvrait les tableaux accrochés aux murs, la table de sa salle à manger, et on entendait les cris de colère de sa mère, qui nous faisaient rire, mais Giovanna n'apparaissait plus.

Sur notre gauche, dans un immeuble jumeau du nôtre, sur le même balcon que nous, mais découvert, il y avait Leila Borzi, une petite fille de mon âge, qui était dans ma classe à l'école primaire. Quand nous chantions, elle s'installait au balcon sur un petit fauteuil en osier, avec sa petite soeur et ses poupées, et elle jouait ainsi toute l'après midi. Après quelques années à l'école ensemble, et après avoir fait plus ample connaissance, nos mères ont accepté notre amitié et, de temps en temps, j'étais invitée chez elle pour jouer à la poupée sur le balcon ou pour faire les devoirs ensemble. Puis Leila est partie un jour : son père était au chômage et il avait eu un contrat pour aller coloniser une région d'Abyssinie.

Et maman, quand elle parlait de Madame Borzi, la mère de Leila, disait qu'elle avait été très courageuse parce qu'elle avait tout quitté, sa famille, Rome, un pays civilisé, pour aller vivre, avec deux petites filles, une vie aventureuse dans un pays d'Afrique inconnu, désert et sauvage. Souvent maman et moi parlions d'elles, mais nous n'avons plus jamais eu de leurs nouvelles. Et dire que deux ans plus tard nous allions aussi vivre une aventure presque semblable !!

Pour terminer le tour des enfants qui nous entouraient, il y avait au premier étage de notre immeuble un petit de l'âge de Lucien et qui avait le même prénom que lui, qui était le petit fils de la Signora Di Stazio. On le voyait souvent avec sa grand-mère, qui le faisait jouer dans une grande loggia qui embellissait leur salle à manger car cette dame l'avait fleurie de lauriers rose et de néfliers. Enfin, il y avait un troisième Lucien, aussi du même âge, qui était le fils de la concierge. Quand ils sont arrivés à l'âge de l'école, ils y allaient tous les trois ensemble, tout fiers d'être les trois Lucien, et accompagnés par la concierge.

Mais revenons à la description de la maison.

**La cuisine** était située juste en face de la porte d'entrée, et elle était intermédiaire, avec le long couloir, entre les deux ailes de la maison. C'était une cuisine à l'ancienne, avec le fourneau en maçonnerie recouvert de carrelage blanc à dessins bleus et surmonté par le manteau de la cheminée avec un large rebord sur lequel était posée la cafetière, et d'autres menus objets dont je n'ai pas le souvenir précis. Sur le fourneau à gauche il y avait l'appareil du gaz, je ne peux pas me souvenir s'il était avec four. A droite, il y avait le trou carré du fourneau à charbon, avec un portillon en fer noir qu'on ouvrait et fermait à l'aide d'un crochet. Un éventail en plumes de coq était accroché au portillon. Ce fourneau était très souvent allumé : il servait pour les longues cuissons, pour chauffer de grandes casseroles d'eau qui servaient à notre bain du soir.

Je ne me souviens pas si on y faisait des grillades, sûrement, mais ce n'était pas la mode, comme aujourd'hui, de manger beaucoup de viande grillée. En tout cas, peut être le dimanche à midi. J'aimais beaucoup être à la cuisine quand on allumait le fourneau : avec une petite pelle on retirait d'abord la cendre en excès, puis on arrangeait les morceaux de charbon qu'on avait commencé d'allumer sur le gaz. J'aimais surtout agiter l'éventail devant le portillon, et je regardais fascinée les étincelles pétillantes qui s'élevaient en volutes vers le haut de la cheminée en formant des arabesques, des sillages, des nuages colorés d'étoiles rouges, jaunes, oranges, noires... Le mur de gauche, jusque derrière la porte, était couvert d'étagères à casiers du plafond au parquet, où étaient rangées les casseroles et la vaisselle. Un rideau fermait la vue. A droite, au dessus d'une table rectangulaire, une fenêtre ouvrait sur une cour obscure, puis l'évier couvrait le reste du mur. La lumière électrique était toujours allumée dans cette cuisine, qui avait cependant l'avantage d'être assez grande, puisque je me souviens qu'on pouvait y être à plusieurs : Nonna Teresa, maman, la bonne et un ou deux enfants sans trop empiéter les uns sur les autres.

Maman faisait une cuisine plutôt légère malgré les pâtes et les féculents : j'aimais beaucoup la soupe aux lentilles, les pizzettes, aujourd'hui appelées plutôt beefsteaks hachés, revenues avec une tomate fraîche, de l'ail et des tiges de céleri, la chicorée bouillie et la soupe de légumes que maman appelait « bouillon végétal ». Pour nous enfants il y avait aussi, souvent, les cheveux d'ange au beurre, et le samedi soir un « dîner calcium » : café au lait, oeuf à la coque et mozzarella en tranches. Le poulet était, à l'époque, le plat des fêtes, des anniversaires et aussi des fêtes juives, Roch Achana, Kippour et Pâque. A Kippour c'était du bouillon de poulet avec des boulettes de blanc de poulet bouillies dans le bouillon ; à Pâque, de la poule avec du riz et du polpettone, espèce de rôti fait de blanc haché mélangé avec de la viande hachée et revenu comme un rôti de viande, et de l'agneau.

Vers les années 36 la municipalité avait installé sur l'évier un deuxième robinet dit « acqua perenne » qu'il fallait laisser constamment ouvert. Je me souviens qu'au début on avait laissé l'eau couler ainsi mais que maman, excédée par le bruit, l'avait fermé un jour en disant qu'on l'ouvrirait le plus souvent possible.

**Le couloir** unissait les pièces au sud aux chambres au nord. Il était étroit, long et sombre malgré une fenêtre donnant sur la même cour que la cuisine. Un banc coffre ancien était en face de la fenêtre, assez allongé, en bois sombre sculpté avec des accoudoirs aux deux bouts. Le couvercle se relevait pour découvrir le coffre assez profond servant de réserve à linge : en particulier, il contenait les draps et les couvertures d'hiver dont on n'avait pas besoin à la belle saison. Sur le couvercle fermé du coffre on posait la petite baignoire en fer blanc, quand notre bain du soir était terminé, pour la vider plus aisément à la cuisine et avec moins de va-et-vient.

Ce couloir était le lieu de mes angoisses et de mes cauchemars. D'abord parce qu'il était très long et très sombre, en hiver surtout. Il arrivait souvent, alors que nous étions tous dans la salle à manger, et maman ayant besoin de quelque chose qui se trouvait dans la chambre, un mouchoir par exemple, elle me demandait d'aller le chercher. C'était pour moi une véritable terreur, la pensée de traverser, d'aller jusqu'au bout du couloir, puis d'allumer la chambre dont la porte était fermée, d'ouvrir le tiroir de la commode, de le refermer, éteindre et revenir ! Je pense que cela devait se lire sur mon visage puisqu'un jour, devant mon hésitation à entreprendre cet exploit, Daniel avait dit à maman : « Mais elle a peur du loup ! » Sans doute qu'il avait peur aussi. Mais maman n'avait rien répondu et avait attendu patiemment que j'y aille. J'accomplis donc cet acte de courage, avec un profond soupir de soulagement, une fois la mission accomplie.

Une porte à deux battants ouvrait **la chambre de maman**. C'était la plus belle pièce de la maison, très grande, plus grande même que la salle à manger, allongée en travers quand on franchissait

la porte, et avec une fenêtre en face, au milieu du mur opposé quand on regardait devant soi. Malgré la grandeur des meubles et le nombre de lits qu'elle contenait, puisque les trois enfants nous dormions dans cette chambre au moins jusqu'en 1936, on y circulait à l'aise. L'ensemble était en ronce de noyer style Arts Déco. A gauche, en entrant, il y avait le lit de papa et maman, qui en réalité était fait de deux lits jumeaux d'une place et demie rapprochés, encadrés par les deux tables de nuit, sur lesquelles étaient posées deux lampes en bronze imitant les lampes à huile romaines, avec un abat jour à pince en soie jaune. Sur la table de nuit de papa, un agrandissement d'une photo prise à Capri pendant leur voyage de noces, montrait papa et maman jeunes, souriants, habillés de clair, assis près d'un arbre avec la montagne derrière eux. Toujours à gauche, contre le mur du fond, à côté de la place de maman, il y avait deux lits d'enfant qui se touchaient : d'abord de Daniel et moi ; celui de Daniel était un lit de bébé, mais assez grand pour un enfant jusqu'à six ou sept ans. Il était en laiton doré et, sur le côté, un filet en corde tressée pouvait se relever et s'abaisser ; il protégeait l'enfant pour qu'il ne tombe pas du lit. Mon lit était un sommier courant, de petite taille. Quand Lucien est né, on a ajouté un lit pour moi au mur à droite de la fenêtre, Daniel a pris mon lit et Lucien est allé dans le petit lit de bébé. Je me souviens que le dimanche, quand on se réveillait, Daniel et moi allions dans le lit de papa et maman ; et Lucien bébé se mettait debout dans le sien, appuyé au filet, et il criait, car il ne savait pas encore parler, qu'on abaisse le filet et qu'on le prenne aussi à côté de nous.

La fenêtre séparait le mur d'en face en deux parties égales : à gauche il y avait l'armoire à glace immense et très haute, en ronce de noyer, divisée en trois parties : au centre une penderie, à gauche des étagères pour le linge, à droite une penderie supplémentaire avec un petit tiroir en bas.

Le miroir de la partie centrale était grand et haut, et reflétait presque toute la chambre ; Daniel et moi on aimait faire des grimaces et danser devant cette glace et je m'imaginai que au-delà il y avait un monde peut être vivant mais où on ne pouvait pas pénétrer. Le petit tiroir à droite contenait mes affaires et pour y prendre quelque chose j'avais l'habitude de m'accroupir sur mes talons. Je me souviens que j'avais une petite poupée toute neuve à la tête de porcelaine très jolie et que je l'avais posée dans le creux de mon tablier pour garder les mains libres pour ouvrir le tiroir. En me relevant, j'avais oublié la poupée, elle a glissé à terre et s'est cassée, à mon grand désespoir.



**1929**  
**Nonno Leone, Claudia & Daniel**



**1928 février**  
**Nonna Teresa**  
**La bonne**  
**Claudia 9 mois**  
**Maman**

Devant la fenêtre, au milieu du mur, un peu en travers, était placée la coiffeuse de maman, rectangulaire, surmontée d'un miroir ovale et flanquée d'un joli petit fauteuil arrondi. Sur cette coiffeuse, recouverte d'un joli napperon ancien brodé, il y avait un service en argent ciselé de guirlandes de fleurs : miroir, brosses à cheveux, à habits, à chapeaux, à ongles et un vaporisateur à poire pour l'eau de Cologne que nous nous amusions à presser pour admirer le nuage vaporeux qui s'élançait tout parfumé du flacon.

L'autre moitié du mur contenait mon lit, puis le mur tournait à droite pour fermer le rectangle de la pièce. Là, après une porte de communication fermée qui donnait sur la chambre de mes grands parents, trônait la commode, surmontée d'un grand miroir rectangulaire, avec trois tiroirs inférieurs fermés par deux battants, et un tiroir supérieur qui fermait avec une serrure et une petite clé dorée. C'était pour nous le lieu des trésors puisqu'il y avait les bijoux de maman dans une boîte en bois, les photos qu'elle aimait conserver dans un album, à la couverture en tapisserie colorée, les papiers de famille et d'autres chose encore dont je n'ai plus souvenir, mais qui tenait ma curiosité en éveil, comme un beau collier d'ambre jaune venant de Naples, dont maman frottait les perles avec un chiffon de laine et qu'une fois chauffées, elles attiraient et soulevaient de petits bouts de papier.

Deux chaises tapissées de satin jaune à motifs d'arabesques complétaient l'ameublement. Malgré son remplissage, cette chambre restait très belle et, grâce à sa vaste surface et à l'ordre de maman, n'était pas encombrée. Le soir, avec la lumière allumée qui tombait d'un lustre rond en cuivre et cristal, elle prenait des tons roux, chauds, par le reflet des meubles, et un peu jaunes par les rayons qui filtraient des abat-jour des tables de nuit. Et malgré le froid dû à son exposition au nord, et au manque de chauffage, on se sentait bien, comme dans un nid.

Il y avait assez d'espace entre les meubles et les lits pour qu'on puisse circuler. Pour nous trois enfants, c'était la chambre de toutes les tendresses, de notre intimité affectueuse avec maman, tous les soirs, et avec papa très souvent.

Le soir, maman plaçait notre petite baignoire d'enfant sur deux chaises de la cuisine, entre l'armoire et le lit, et, à tour de rôle, nous baignait. Ce bain, un soir chacun, prenait l'allure d'un rite, d'une cérémonie. Après avoir bien calé la baignoire sur les deux chaises, maman apportait de la cuisine deux grandes casseroles d'eau chaude qu'elle mélangeait à l'eau froide jusqu'à la juste température. Puis elle versait du son dans un carré de tissu blanc qu'elle attachait en boule, et elle laissait cette boule tremper dans la baignoire pendant tout le bain. De temps en temps, même, elle la pressait comme une éponge : l'eau de son était, paraît-il, douce pour la peau.

Puis elle déshabillait l'enfant du jour et l'aidait à monter dans la baignoire. Là elle nous laissait un peu jouer avec l'eau et la boule de son, puis elle nous savonnait, rinçait et, nous prenant dans ses bras, nous enveloppait dans un grand drap de bain posé sur son lit. Après nous avoir bien séché, talqué, posé le pyjama ou la chemise de nuit, elle nous mettait au lit pour qu'on reste bien au chaud, et elle nous gâtait en nous apportant le dîner au lit sur un plateau. Les deux autres assistaient à cette cérémonie et, quand elle était terminée, que la chambre était débarrassée de la baignoire, les deux autres enfants couchés aussi, d'abord maman nous chantait des chansons napolitaines avant de nous endormir, puis elle esquissait quelques pas de danse, la tarentelle, en claquant des doigts comme des castagnettes ; enfin, lorsqu'elle voyait que nous commencions à cligner des yeux, elle venait à tour de rôle s'asseoir sur chaque lit, nous faisait faire la prière, puis nous embrassait et nous bénissait en posant la main sur notre tête. Enfin, elle nous bordait et quittait la chambre pour s'occuper du dîner des grandes personnes, et nous sombrions dans un sommeil délicieux.

La photo de leur voyage de noces : Mimi et Tina à Capri  
Octobre 1925

Date de leur mariage : 22 octobre 1925



D'autres soirs, surtout quand il n'y avait aucun bain à faire, nous dînions dans la salle à manger avec papa et Nonno et Nonna. Alors nous ne voulions pas aller nous coucher avant les adultes, et quand maman se levait pour nous amener dans la chambre, nous disions « encore un peu, ce soir ! » Jusqu'au moment où elle avait inventé un truc pour nous emmener dormir en douce : elle nous mettait en rang de taille : Claudia, Daniel et Luciano, puis elle prenait la tête du défilé et, comme des petits soldats, elle nous faisait marcher au pas en scandant la mesure en tapant des mains, et elle nous faisait chanter une chanson qu'elle avait inventée : « Bonne nuit, mes seigneurs ». Ainsi, toujours en marchant au pas et en chantant, nous nous trouvions, sans nous en apercevoir, dans la chambre à coucher et il ne nous restait plus qu'à nous mettre au lit sans piper mot.

Les soirs d'hiver, quand il faisait très froid, papa aimait aller tôt au lit et, en attendant que maman ait terminé ses tâches ménagères, il nous prenait tous les trois à côté de lui, assis, et il nous lisait des passages du livre « Cuore », ceux qui racontaient des actes de courage accomplis par des enfants. Il savait changer le ton de sa voix pour la rendre émouvante et effrayante selon le passage qu'il lisait et nous vivions au fur et à mesure les aventures du personnage. Ainsi nous étions très émus quand l'enfant de **Des Apennins aux Andes** parcourait à pieds, sans argent, toute l'Amérique du sud, pour retrouver sa mère ; ou bien quand le garçon sans famille, émigrant vers les Etats-Unis, cédait sa place sur la chaloupe de sauvetage, dans **Naufrage**, à la jeune fille qui allait retrouver ses parents.

D'autres livres sont ainsi passés au cours de ces soirées, et les récits prenaient un relief intense et nous ne les avons jamais oubliés.

En été, quand il faisait très chaud, les après midis de canicule romaine, nous restions aussi au lit pour faire la sieste et papa et maman nous interdisaient de nous lever, même si nous n'avions pas sommeil.

Alors nous barbouillions de couleurs des albums de coloriage, ou nous restions attentifs aux bruits de la rue. Il n'y avait pas de circulation, et le silence était en réalité intense. Mais soudain un refrain sympathique annonçait la fin de la sieste. C'était le marchand de glaces ambulants qui venait avec son triporteur aux couleurs pastel offrir sa marchandise. Il s'appelait Peppino et il chantait : « Et revoici Peppino avec ses glaces savoureuses... Je passe... Je m'en vais... Je m'en vais... ! » Quand il criait « Je m'en vais », nous étions pris d'angoisse et Daniel demandait à papa, en implorant de nous acheter de la glace. Souvent, après s'être laissé prier un peu, papa acceptait enfin. Alors nous allions à la fenêtre, les trois enfants, et on criait « Attends, Peppino, ne t'en va pas ! » Comme s'il pouvait ne pas attendre ! Et Daniel descendait acheter de la glace avec un grand verre et il retournait tout fier de cette commission de gourmandise qu'il avait menée à bonne fin. Maman partageait alors la glace dans des petites tasses à café et nous étions tout heureux de nous rafraîchir avec ce goûter délicieux, qui était le signal de la fin de la sieste et de la sortie pour la promenade dans l'un ou l'autre des jardins tout proches : Ciceruacchio, Villa Borghese, la fontaine ronde, le Pincio, ou pour les visites aux familles parentes que nous faisions une fois par semaine.

Mais il n'y a pas que des souvenirs heureux.

Toujours dans ces années 34-36, je ne pourrais pas préciser, il y eut une épidémie de Typhus à Rome. On devait prendre des comprimés pour prévenir la maladie. C'était un matin, au lever : Daniel et Lucien ont avalé leurs comprimés sans histoires. Mais moi ! Ma gorge s'était serrée et j'avais beau avaler gorgée sur gorgée d'eau, rien ne passait. Papa et maman m'ont d'abord parlé gentiment, puis promis des cadeaux, puis des punitions, j'ai même reçu de papa une bonne raclée ; à force de boire et de vomir l'eau, mon lit était trempé. C'était presque un supplice. A la fin, effrayée par cette souffrance, maman a accepté que je ne prenne pas le médicament. Papa était en colère et terrible à voir ; moi toute ramollie et faible par cette peur.

On a changé mon lit, on m'a laissé me rendormir et on a su que j'étais incapable d'avaler. Pendant des années, le moindre cachet d'aspirine devenait une montagne ; j'étais mariée, mère de famille à mon tour et je devais me cacher pour avaler les médicaments, tellement c'était compliqué. Puis un beau jour, vers la cinquantaine, j'ai su, brusquement. Comment ? Pourquoi ? Qui peut le dire ?

**La chambre de Nonno Leone et Nonna Teresa** n'était pas d'un accès facile pour nous enfants : hors de notre chemin puisque située après la petite salle d'eau, mais aussi parce que nous n'avions rien à y faire. Cependant je me souviens que le matin, quand je n'allais pas à l'école, au moment du ménage, j'aimais aller y fureter et m'y attarder. C'était une pièce plutôt petite où les meubles et le lit prenaient tous les murs, laissant juste un espace pour circuler autour du lit. Je pense que mes grands parents devaient s'y sentir assez à l'étroit, mais ils n'en ont jamais rien dit à ma connaissance. Ce qui me plaisait, c'était le reflet à l'infini des miroirs de la coiffeuse et de l'armoire qui étaient face à face, les petites colonnes qui soutenaient le miroir dans la porte centrale de l'armoire ; et j'avais une passion pour le chiffonnier, commode haute et étroite avec huit ou neuf tiroirs dans la hauteur, dont j'aimais ouvrir les plus bas, qui contenaient des gants et des objets en dentelle, cols mouchoirs, napperons, jabots, et des petits objets anciens brodés.

**La salle d'eau** répondait aux besoins d'hygiène d'une maison ancienne où il n'y avait pas encore de salle de bains à eau courante. Au fond, à droite une espèce de commode en marbre supportait une grande cuvette avec, dessous, un grand seau à couvercle en émail blanc, pour recevoir l'eau sale. Du même émail blanc, deux grands brocs longs et élancés ressemblaient à deux cygnes posés de chaque côté de la commode. A gauche, il y avait un bidet enfermé dans un cadre de bois, style divan Récamier. Cette pièce était assez sombre parce qu'elle donnait sur les escaliers de l'immeuble par une petite fenêtre grillagée et ouvrait sur le couloir

par une porte à carreaux de verres multicolores.

### **D'autres souvenirs se rattachent à la maison.**

Un de nos jeux préférés, qui nous occupait les trois enfants ensemble, était le jeu de la charrette des romanichels, qui revenait très souvent, presque tous les jours. C'était dans notre chambre, près de la salle à manger. L'un de nous disait : « On joue à la charrette ? ». Alors on pliait en deux le matelas et les couvertures du lit de Daniel, on mettait une ou deux chaises devant le lit, auxquelles on attachait des cordes à sauter qui devenaient les rênes pour diriger les chevaux. Puis on empilait sur le lit tout ce que nous pouvions trouver autour de nous, enfin on montait sur le matelas. Daniel était le chef, le conducteur ; Lucien était le petit, assis à côté de Daniel et protégé par lui pendant le voyage, et moi, j'étais la mère, très soucieuse de tenir serré contre moi mon poupon, à l'arrière, et de ne pas le perdre, ni de le laisser une seconde tout seul (c'était un beau baigneur en celluloïd de la taille d'un bébé à la naissance) et je me tenais tantôt debout, tantôt assise. Nous faisons ainsi de longs voyages et jouions longtemps, on traversait de nombreux pays, des montagnes, on passait par des chemins difficiles et nous arrivions enfin Dieu sait où, très fatigués... quand maman, désespérée par le désordre de la chambre, venait crier de nous arrêter et de l'aider à tout remettre en place.

Un autre jeu qui désespérait maman et qui nous occupait en silence était celui des maçons. Daniel aimait ce métier et moi, j'étais émerveillée et rêveuse par la recherche des trésors. Alors nous nous accordions tous les deux à la perfection : nous prenions en cachette des couteaux à la cuisine et patiemment et longuement nous grattions le ciment qui retenait le carrelage de notre chambre. Quand nous avions bien gratté, nous descellions les carreaux et, avec une petite brosse, nous enlevions de dessous la poussière du ciment. Mais une fois le carreau descellé, nous étions bien déçus : Daniel parce qu'il avait espéré creuser un trou et voir l'appartement du dessous, et moi parce qu'il n'y avait aucun

trésor sous le carreau descellé. Alors on continuait avec le carreau voisin. Je me souviens qu'une fois nous en avions descellé ainsi toute une rangée et maman, qui n'entendait plus aucun bruit venant de notre chambre, était arrivée inquiète pour savoir ce qu'on faisait et était restée horrifiée de cette démolition systématique. Et pour nous punir, de crainte aussi qu'on recommence, elle n'avait pas fait réparer le sol : pendant longtemps, lorsqu'on marchait dans notre chambre, on sentait le carrelage branlant sous nos pieds qui étaient en équilibre instable. Alors nous jouions à la route cahotée par un tremblement de terre comme à Pompéi.

En été, quand nous n'allions pas à l'école, on jouait aux journalistes : on arrachait les dernières pages blanches de nos cahiers de l'hiver, on les pliait en quatre, on demandait à maman de nous les coudre, ou bien on les attachait par de petits cordons, et elles devenaient des journaux ou des livres miniature dans lesquels on dessinait des fleurs, on collait des images et des papiers argentés et dorés des chocolats, on écrivait des petites histoires ou on illustrait des devinettes. Et l'après midi, quand on allait « al Pincio » en promenade, on les échangeait contre de menus objets qu'avaient apportés nos petits amis : une petite assiette de la dînette des poupées, un petit sifflet, ou un des personnages de Mickey qu'on trouvait dans les bonbons et les boîtes de chocolats, destinés à être collés sur des albums pour le concours des images « Perugia » dotés de prix. Mais malgré ces échanges, nous n'avons jamais réussi à remplir complètement ces albums et à gagner un concours.



**Les tableaux anciens de la salle à manger**  
**Les vendanges de Bassanello**



**La nature morte de Baschenis**

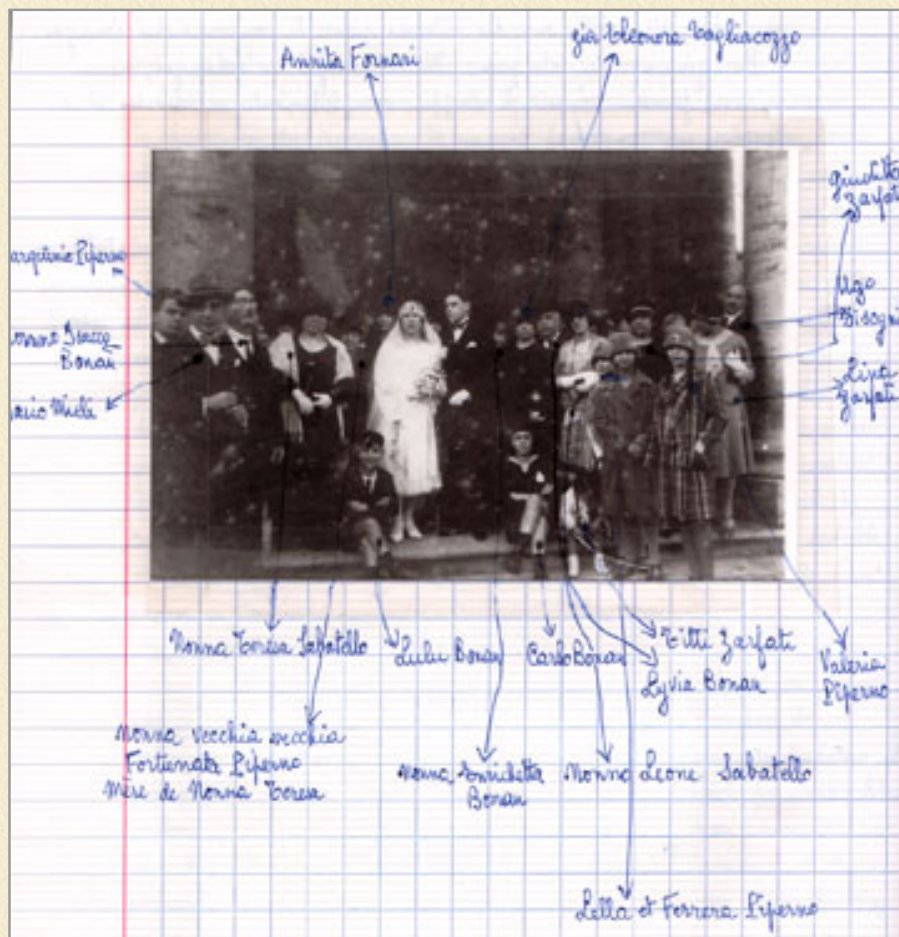


trésor sous le carreau descellé. Alors on continuait avec le carreau voisin. Je me souviens qu'une fois nous en avions descellé ainsi toute une rangée et maman, qui n'entendait plus aucun bruit venant de notre chambre, était arrivée inquiète pour savoir ce qu'on faisait et était restée horrifiée de cette démolition systématique. Et pour nous punir, de crainte aussi qu'on recommence, elle n'avait pas fait réparer le sol : pendant longtemps, lorsqu'on marchait dans notre chambre, on sentait le carrelage branlant sous nos pieds qui étaient en équilibre instable. Alors nous jouions à la route cahotée par un tremblement de terre comme à Pompéi.

En été, quand nous n'allions pas à l'école, on jouait aux journalistes : on arrachait les dernières pages blanches de nos cahiers de l'hiver, on les pliait en quatre, on demandait à maman de nous les coudre, ou bien on les attachait par de petits cordons, et elles devenaient des journaux ou des livres miniature dans lesquels on dessinait des fleurs, on collait des images et des papiers argentés et dorés des chocolats, on écrivait des petites histoires ou on illustrait des devinettes. Et l'après midi, quand on allait « al Pincio » en promenade, on les échangeait contre de menus objets qu'avaient apportés nos petits amis : une petite assiette de la dînette des poupées, un petit sifflet, ou un des personnages de Mickey qu'on trouvait dans les bonbons et les boîtes de chocolats, destinés à être collés sur des albums pour le concours des images « Perugia » dotés de prix. Mais malgré ces échanges, nous n'avons jamais réussi à remplir complètement ces albums et à gagner un concours.



## II Les familles



En cercles concentriques autour de nous enfants, il y avait notre propre famille, nos grands parents maternels et paternels, nos oncles et tantes qui n'étaient pas mariés dans les années 30, les familles parentes de Nonno Leone et Nonna Teresa, c'est-à-dire les oncles et tantes de maman, ses cousins et cousines avec leurs enfants qui étaient nos cousins au deuxième degré. Du côté de papa, à Rome il n'y avait aucune autre famille puisqu'ils étaient originaires de Tunisie où résidaient tous leurs parents.

1- Notre propre famille comprenait :

Papa : Samuel Bonan, né à Tunis le 25 décembre 1898 - Mimi mort à Vichy le 28 mars 1975

Maman : Fortunata Sabatello, née à Naples le 17 mars 1898, Fortunatina, Tina, morte à Tunis le 17 décembre 1966

Les enfants : Claudia, née à Rome le 13 mai 1927

Daniele, né à Rome le 24 décembre 1928

Luciano, né à Rome le 30 décembre 1930

Les grands parents maternels :

Nonno Leone : Leone Giuseppe Yehuda Sabatello né le 28 février 1862. Mort à Rome le 4 avril 1938

Nonna Teresa : Teresa Piperno née en 1874. Morte à Rome le 2 mars 1938

Les grands parents paternels :

Nonno Isacco : Isaac Raphaël Bonan né à La Valette Malte le 25/09/1871. Mort à Rome en décembre 1932

Nonna Enrichetta : Enrichetta Lumbroso née à Tunis en 1876. Morte à Tunis le 31 mai 1946

Les frères et sœur de papa (Tous nés à Tunis) :

Zia Lyvia, née en 1900 morte à Paris en 1988

Zio Aldo né en 1904 mort à Marseille en 1991

Zio Carlo né en 1913 mort à Paris en 1976

Et zio Lulu (Elia) né en 1914 mort à Paris le 7 novembre 2004





**Leone Sabatello et Teresa Piperno. Photo de mariage 1892  
Nonno Leone et Nonna Teresa, père et mère de Fortunatina  
Sabatello, ma mère.**

J'ai un souvenir très vague de Nonno Isacco parce qu'il est mort tôt dans ces années 30, quand j'étais encore une toute petite fille, mais je vois une silhouette mince et grande de taille, les cheveux blonds roux comme la moustache, et des lunettes rondes en pince nez.

Et aussi, dans les années 30, je ne connaissais zio Aldo que par les conversations que j'entendais puisque, à ce moment là, il vivait à Marseille où il travaillait dans un hôtel et vers 1937 il est allé vivre à Londres où il avait trouvé une place à la réception du Savoy Hôtel. Je ne l'ai rencontré que beaucoup plus tard, après la guerre quand il est revenu lui aussi vivre en Tunisie avec sa femme Christine et ses deux filles Léa et Diane.

2- Les cousins et cousines de maman :

**Du côté Sabatello :**

1. Les enfants du frère aîné de Nonno Leone, Isacco Mosé né en 1857 : Adalgisa épouse Di Segni- Amedeo Sabatello – Alessandro Sabatello- Alberica épouse Sonnino – Annita ép. Fornari – Amelia ép. Di Segni – Armando Sabatello

2. Les enfants de la sœur cadette de Nonno Leone, Eleonora mariée à Davide Tagliacozzo qui avaient eu six ou sept enfants dont : Amedeo, Arnaldo, Attilio, Adele, Aldo. Les deux premiers ont été déportés à Auschwitz avec leur mère.

**Du côté Piperno :** Nonna Teresa avait quatre sœurs :

Celestina, mariée à Giacomo Mieli, morte, je crois, avant ma naissance  
Sarina, mariée à Graziano Mieli

Fiorina, mariée à Di Veroli

Giuditta, mariée à Pacifico Zarfati

Et elle avait deux frères : zio Angelo Piperno marié à Amelia ?

zio Salvatore Piperno marié à Costanza Misano





**Enrichetta Lumbroso, épouse de Isacco Bonan le 8 avril 1895,  
Nonna Enrichetta, mère de Samuel Bonan, mon père.  
Née à Tunis en 1876,  
Morte à Tunis le 31 mai 1946  
Fille du Rabbin Daniel Lumbroso,  
mort le 13 avril 1918 à Tunis et de Hélène Boccara**

En tous cas, dans les années 30, même si je ne les ai pas tous nommés, il y avait autour de nous beaucoup de cousins et cousines plus ou moins âgés que nous voyions soit en visite, soit en promenade, soit dans des fêtes familiales : mariages, naissances, circoncisions, Bar Mitzwah (maggiorità), deuils.

Enfin, je me souviens aussi, dans ces années 30, de la mère de Nonna Teresa, qui était mon arrière grand mère, qui habitait chez zio Angelo Piperno, qui était très vieille et qu'on appelait Nonna Vecchia Vecchia, en réalité Nonna Fortunata, qui ressemblait à Nonna Teresa en beaucoup plus vieille et ratatinée, que dans nos visites je voyais toujours assise dans un grand lit. Elle devait avoir dans les 95 ans, mais elle avait gardé l'esprit très clair.

Parmi toutes ces familles nos parentes il y a eu neuf déportés qui ne sont pas revenus d'Auschwitz :

- Angelo Piperno
- Eleonora Tagliacozzo et ses deux fils :
- Amedeo et Arnaldo avec sa fille de 9 ans
- Madame Mario Mieli et ses deux enfants
- Le mari de Titti Zarfati

A part la famille, le cercle familial était égayé par des amis : ceux qu'on fréquentait le plus étaient Jimmy Hazan et sa femme Sally qui avaient deux enfants plus jeunes que nous : Giacomino et Maurizio. Ils étaient juifs Egyptiens. Jimmy qui connaissait quatre langues : italien – français - anglais et arabe était guide à la C.I.T. et gagnait bien sa vie. Il était assez petit, rouquin frisé, avec des taches de rousseur, toujours sautillant, bavard et sympathique. Sally était une vraie femme orientale, bien dodue et blanche avec de grands yeux noirs aux sourcils épilés. Souvent ils nous invitaient à déjeuner chez eux quand Sally recevait des colis de sa famille en Egypte et elle nous faisait couscous, fèves, mloukia etc. Maman lui envoyait à Kippour le seul plat juif que faisaient les juifs italiens : bouillon de poulet avec de grosses boulettes de blanc de poulet cuites dans le bouillon.

Giacomino leur fils, était un petit garçon blond bouclé d'une souplesse inouïe : il était capable de se cacher dans les tiroirs d'une commode et de passer d'un tiroir à l'autre sans les faire tomber et sans en déranger le contenu. Quant à Maurizio, nous n'avons pas eu le temps de le voir grandir, il était né en 1937, et ils ont été obligés par les lois raciales de repartir en Egypte en 1939 parce qu'ils étaient arrivés en Italie après 1920.

Parmi les amis proches, il y avait aussi un couple : Cameo et sa femme, sans enfants. Cameo avait été autrefois le soupirant éconduit de maman. Dans les années 38-39, nous allions souvent dans leur maison de campagne, près de Rome, passer le dimanche. C'était très amical et agréable.

### 1939 La dernière année de Rome



### Les promenades pour connaître le maximum avant de partir



## Les visites promenades

Maman était très attentive aux bons rapports avec toutes ces familles, pour conserver un contact affectueux avec tous. Selon les jours et les fêtes de l'année, elle nous emmenait en de longues promenades à pied, qui étaient aussi recommandées pour notre santé, pour rendre visite aux uns et aux autres.

Tous les samedis après midis, nous allions chez **Nonna Enrichetta**, qui habitait, au début des années 30, Via delle Mantellate, un très vieux quartier de Rome, au pied du Gianicolo ; puis vers 1936, Piazza Apollodoro, au fond de la via Flaminia, près du stade de football, dans les constructions les plus modernes de ces années là.

Pour aller à la Via delle Mantellate, nous suivions le Lungotevere sur notre rive, quartier après quartier et un pont après l'autre. Dans mes souvenirs, le paysage était toujours ensoleillé, été comme hiver, et nous allions sous le feuillage bruissant des arbres en été, ou sur les feuilles mortes crissantes en hiver, les trois enfants gambadant autour de maman qui, au fur et à mesure, nous racontait la promenade, citait les monuments et les anecdotes historiques. Selon les saisons, il nous arrivait de nous pencher au parapet pour voir le fleuve, la hauteur qu'il avait prise, les jeunes gens qui plongeaient et se baignaient le long de ses rives.

La couleur de l'eau est restée dans ma mémoire jaune et boueuse. La route était longue et notre entrain diminuait parfois, mais maman nous encourageait : « Encore un pont, encore un !... » Enfin nous traversions le Ponte Mazzini, nous longions la via della Lungara et nous nous trouvions devant la via delle Mantellate qui séparait un groupe de très vieilles maisons de la grande prison de la ville. L'immeuble était très ancien et les marches des escaliers en vieille pierre meulière grise très usées. Nous grimpons les trois étages et nous arrivions à l'appartement. Je me souviens seulement de deux belles fenêtres, de la salle à manger et de la cuisine, qui donnaient sur une mer de toits jusque sur la colline du Gianicolo avec une belle vue d'arbres et d'espaces verts et de ciel bleu.

Le samedi après midi ils étaient tous à la maison : Nonna Enrichetta petite et mince, tout habillée de noir car elle avait perdu deux enfants : l'aîné étudiant en médecine, Mino (Abramino) noyé dans un lac des environs de Rome, et un petit Aurelio pendant la guerre de 1914, de la grippe espagnole. Plus tard, avec la mort de Nonno Isacco, elle a gardé le deuil et on ne l'a plus vue qu'en noir.

Elle nous embrassait, nous restions toute l'après midi ; maman bavardait avec elle et zia Livia qui avait à peu près son âge, et nous jouions avec zio Carlo et zio Lulu qui avaient, dans ces années 30 entre 15 et 18 ans. Pour nous, ils faisaient partie du monde des adultes, mais nous étions étonnés de voir qu'ils n'avaient pas encore de barbe et que leur visage était doux à toucher comme celui des filles.

Puis Nonna Enrichetta nous préparait le goûter et ranimait le feu à la cuisine, car il n'y avait pas le gaz chez eux, et nous faisait du pain grillé sur le charbon. Quand le pain avait trop grillé, elle grattait la brûlure noire avec un couteau. Puis nous le mangions avec un grand plaisir car ce pain avait un goût spécial et exquis.

D'autres souvenirs de cette maison : sur la commode de Nonna Enrichetta brûlait la veilleuse à huile allumée la veille, pour la prière du vendredi soir, en souvenir des deux enfants morts, et à côté la tirelire bleu ciel et blanche du K.K.L. (Karen Kayemetz le Israël) attirait notre curiosité. Et un jour on nous expliqua qu'on ramassait de l'argent pour acheter des arbres afin d'aménager la terre d'Israël pour ceux qui désiraient y revenir. Je crois que, à part les fêtes juives que nous célébrions à la maison et à la synagogue, c'était là mon premier contact avec le côté sioniste de la vie juive, tout en ne sachant pas trop ce que ce mot signifiait.

Vers la fin de l'après midi, nous rentrions à la maison, soit à pied, soit en voiture si papa venait nous chercher, soit encore en autobus.

Vers 1936, la situation familiale s'est améliorée : zia Livia était secrétaire à l'Ambassade de France, zio Carlo et zio Lulu travaillaient chez des commerçants, et ils ont pu déménager dans un appartement de quatre pièces au rez de chaussée d'un immeuble des nouveaux quartiers de la via Flaminia, à la Piazza Apollodoro.

Papa et zia Livia étaient contents surtout pour Nonna Enrichetta qui, ne sortant jamais, comme Nonna Teresa, avait là un petit jardin privatif sur la façade, d'où elle pouvait voir la vie de la rue, les gens, la circulation automobile, toutes choses qui n'existaient absolument pas dans l'ancienne maison. Maintenant, à tour de rôle, Daniel ou moi, car Lucien était encore trop petit, étions invités pour le week-end et dormions le samedi soir chez eux. C'est ainsi que j'ai appris que Nonna Enrichetta ne faisait pas la cuisine et n'allumait pas l'électricité le samedi, par observance religieuse, car elle était fille et sœur de rabbins. Et aussi, chez elle, j'ai goûté pour la première fois la cuisine tunisienne : les fèves bouillies, la pkaïla, le makoud, le couscous. Nonno Isacco est mort au moment de la vieille maison de la via delle Mantellate, je ne sais pas en quelle année (1931, je l'ai appris depuis par zio Lulu), mais je devais être très jeune, car je ne me souviens que de ne l'avoir plus vu et de ne pas m'en être inquiétée. Mais Nonna Enrichetta a participé à notre vie beaucoup plus longtemps : en 1938 elle avait environ soixante quatre ans, le même âge que Nonna Teresa, morte cette année-là ; elle est revenue avec tous les Bonan à Tunis, y a passé la guerre, et est morte en 1946, une semaine avant les épreuves de ma première partie de Bac. Elle n'a sensiblement jamais changé d'aspect : en noir et très mince comme je l'ai déjà dit, elle avait les cheveux blancs tirés en arrière et tordus en un petit chignon rond. Son observance de la religion, son désir de viande cachée, très difficile à avoir à Rome, la cuisine observée à la lettre s'expliquaient par ses origines, livournaise de Tunisie, fille d'un rabbin réputé Daniel Lumbroso, et aussi sœur d'un rabbin. Rebbi Daniel Lumbroso était connu et vénéré à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, en particulier parce qu'il avait institué la quête dans les familles aisées en vue du mariage des jeunes filles pauvres, et sur sa tombe, au cimetière livournaise du Borgel à Tunis, jusqu'au moment de l'indépendance de la Tunisie, il y avait un grand dais noir où les passants posaient leur aumône pour les mariées pauvres.

Dans la vie de tous les jours, Nonna Enrichetta avait un caractère fort et maman en a souvent souffert, en particulier parce que zia Livia ne s'étant jamais mariée, elle et sa mère en faisaient le reproche à maman qui, naturellement, n'y pouvait rien. Et ces sorties du samedi après midi, qui nous paraissaient à nous, enfants, si distrayantes et joyeuses, étaient en fait pour maman la « corvée » obligatoire du devoir familial.

Si les visites à Nonna Enrichetta étaient fixes tous les samedis, par contre celles aux cousins et cousines, oncles et tantes de maman, ne me paraissaient pas soumises à des impositions, mais plutôt dues aux vœux rituels des fêtes juives de Roch Achana, Kippour et Pâque, ou à l'occasion de fiançailles, mariages, naissances ou décès ou anniversaires.

C'est ainsi que nous allions plusieurs fois dans l'année chez zio Angelo et chez zia Eleonora.

**Zio Angelo Piperno** était le frère de Nonna Teresa. C'était celui qui lui ressemblait le plus. Comme elle, il avait les yeux bleus d'un bleu profond plein de rêves et souriants en même temps ; comme elle il avait dû avoir les cheveux noirs qui grisonnaient maintenant, alors que zio Salvatore était roux avec les yeux noisette, et zia Giuditta, zia Fiorina et zia Sarina étaient brunes aux yeux marron foncé.

Je ne sais pas comment était zia Celestina car elle était morte depuis longtemps. Donc, zio Angelo avait un magasin de grossiste en bonneterie dans le ghetto, 56 via Santa Maria del Pianto, et nous allions le voir là-bas, en fin d'après midi où nous trouvions aussi sa femme assise à la caisse. Maman bavardait un moment avec eux et nous regardions les gros colis de marchandise, puis nous les quittions assez vite car ils étaient toujours très affairés avec des clients. Alors nous nous promenions dans les rues du ghetto, ruelles étroites, et maman nous montrait l'étalage du pâtissier juif, les gâteaux qu'on y vendait, un immense pain d'Espagne brioché, assez plat, avec de minuscules boules multicolores en sucre filé, qu'on découpait en portions.

**Zia Eleonora Tagliacozzo** était la sœur de Nonno Leone, sa demi sœur en réalité parce que Nonno Leone avait perdu sa mère très jeune et avait été élevé par la deuxième femme de son père, la mère de zia Eleonora. Le frère et la sœur avaient beaucoup d'affection l'un pour l'autre. Elle s'appelait de son nom de mariée Tagliacozzo et son mari, zio Davide, était assez vieux, tout pâle et blanc, toujours assis sur son fauteuil devant la fenêtre avec les mains tremblantes. Maman disait que zia Eleonora avait beaucoup souffert dans sa vie. Elle avait eu beaucoup d'enfants, dont cinq étaient vivants, et elle avait élevé aussi une fille aînée de son mari. Elle avait donné à ses enfants des prénoms qui commençaient tous par la lettre A, en souvenir de son père Amadio Sabatello. C'étaient : Amedeo, Arnaldo, Attilio, Adele, Aldo. Quand nous allions chez zia Eleonora, nous montions au Pincio et c'était l'occasion d'une longue et belle promenade à travers cet immense parc prolongé par la Villa Borghese, découpée d'allées gazonnées et fleuries selon les saisons et ombragées par de grands arbres touffus, agrémentée de statues et de fontaines. Nous faisons d'abord une halte à la fontaine du Mosè où maman nous faisait admirer le bébé Moïse dans son panier et la princesse penchée sur lui. C'était l'occasion de nous raconter cet épisode de la Bible que nous écoutions avec plaisir. La deuxième halte avait lieu à la Fontana Rotonda où le paysage changeait : de classique, il devenait romantique avec les saules pleureurs qui penchaient leurs branches au bord de l'eau. Puis nous reprenions notre marche sur l'avenue bordée de graviers et de buissons verts et là ma mémoire flanche sur les noms des lieux. Je sais qu'on sortait de la Villa Borghese à peu près à l'opposé d'où on était entrés, puis que nous prenions une longue rue et que nous nous trouvions sur une très grande place : Piazza Fiume où commençait la via Salaria. Là se trouvait le magasin de tailleur pour homme de zio Amedeo, le fils aîné de zia Eleonora. Nous y faisons une halte pour saluer les trois frères qui travaillaient ensemble : Amedeo, Arnaldo, Attilio qui n'étaient pas mariés.

Et maman nous racontait que Amedeo avait voulu l'épouser et l'avait demandée en mariage autrefois, mais elle n'avait pas accepté parce qu'ils étaient cousins germains. Amedeo était tailleur, nous le regardions travailler dans l'atelier de l'arrière boutique, étendre les draperies sur la longue table, manier les craies plates, les règles et les équerres, tracer des traits précis qui devenaient les bords des vestes et pantalons, puis couper le tissu avec de gros ciseaux. Arnaldo et Attilio recevaient les clients et vendaient les chemises, les cravates et les accessoires pour hommes. C'était un grand et beau magasin dans une rue très commerçante. Vers les années 36-37, maman avait présenté Arnaldo à Lina, la fille aînée de zia Giuditta, sœur de Nonna Teresa, et cela avait abouti à un mariage avec deux beaux petits garçons Davide et Fernando, auxquels s'était ajoutée une petite fille plus âgée que Arnaldo avait eue d'une autre femme.

Quelquefois on rencontrait aussi Adèle, la sœur, au magasin ; elle était mariée mais je ne me souviens pas de sa famille. Je me souviens seulement que, comme moi, elle avait un grain de beauté sur la lèvre supérieure gauche.

Nous arrivions enfin à la rue de leur maison, un immeuble élevé où nous montions au sixième ou septième étage avec l'ascenseur. Dès qu'elle avait ouvert la porte, zia Eleonora, qui était assez élancée et mince, se penchait sur nous et nous embrassait avec beaucoup de tendresse. Je crois que son trait de caractère était une grande douceur et bienveillance. Elle devait avoir plus de soixante cinq ans, ses cheveux étaient tout blancs et en auréole autour de sa tête. Elle accueillait maman avec un grand plaisir, nous menait à la salle à manger saluer son mari et nous laissait jouer tandis qu'avec maman elles bavardaient près de la table. Puis elle s'affairait à la cuisine et nous mettait une belle table avec les tasses et les soucoupes du café au lait, les gâteaux secs, les « ciambelletta » faits par elle, la confiture, toutes choses succulentes à l'heure du goûter. Alors elle nous servait, et elle était attentive à notre timidité pour nous encourager à reprendre des gâteaux. Pendant ce temps, elle et maman continuaient leur conversation :

des nouvelles de la famille, conseils variés, recettes de cuisine. L'après midi chez zia Eleonora reste pour moi, je le répète, marquée de douceur et tendresse ; la maison était silencieuse et un peu obscure, les meubles vieillots et sombres luisaient dans la pénombre avec des napperons de dentelle et quelques bibelots ça et là. Tout était net et ordonné et l'ambiance détendue. Je ressens encore aujourd'hui une grande nostalgie à évoquer cette visite, surtout parce que, après la guerre, une nouvelle terrible nous est parvenue : zia Eleonora a été, comme zio Angelo, déportée à Auschwitz, et la douleur de maman, déjà très forte pour tous les déportés de sa famille, neuf au total, a été un désespoir pour cette tante car elle avait à ce moment là plus de soixante dix ans, elle était née en 1869. Les hommes de la milice sont allés chez elle pour prendre ses fils Amedeo, Attilio, Arnaldo, Aldo. Ils étaient les uns cachés, les autres sortis. Alors ils l'ont forcés à les suivre. Amedeo est sorti de sa cachette et n'a pas voulu laisser sa mère âgée partir seule, il l'a accompagnée. Ils ont trouvé aussi Arnaldo et sa fille qu'ils ont emmenés. Maman a toujours pensé aux souffrances qu'ils ont dû endurer : zia Eleonora âgée et affaiblie, ses enfants de la voir souffrir. Le long voyage en wagon plombé jusqu'à Auschwitz. Est elle arrivée vivante ? Sont ils entrés dans la chambre à gaz et le four crématoire ? Aucun d'eux n'est revenu.

**Zia Amelia Di Segni** était la plus jeune des filles de Isacco Mosé Sabatello, le frère aîné de Nonno Leone.

Elle était très proche de maman, comme ses trois sœurs : Annita, Alberica et Adalgisa, mais avec elle il y avait plus d'intimité encore et elle était, en plus, reconnaissante à Nonno Leone de l'avoir appuyée quand, jeune fille, elle avait été amoureuse de Ugo Di Segni, jeune avocat avec une petite situation. Ainsi, après une période de fiançailles clandestines pendant la guerre de 14-18, elle s'était mariée vers 1918 et avait eu deux beaux enfants Gabriella et Claudio, de huit et six ans plus âgés que moi.

Zia Amelia était très belle, avec de longs cheveux relevés en couronne autour de la tête, de beaux yeux noisette profonds et rêveurs et le teint mat presque bronzé. En avançant en âge, elle était souvent fatiguée et avait les yeux cernés, mais elle a vécu jusqu'aux années 50 et elle est morte d'une maladie de cœur, après avoir eu la douleur de perdre son fils Claudio, déjà marié et père de deux petites filles, dans un accident de chasse.

La maison de zia Amelia était aux pieds du Monte Mario. Nous y allions en autobus ou avec le tram « circolare » qu'on prenait à Piazzia Flaminia après être passé sous les arcades de la Porte de la Piazza del Popolo. Nous faisons ainsi le demi tour de la ville et c'est peut être de ce temps là que me vient ce plaisir de regarder par la fenêtre de la voiture le trajet, les maisons, les monuments, la circulation et l'animation de la ville.

Chez eux c'était un grand immeuble moderne des nouveaux quartiers de Rome, assez élevé pour l'époque : huit ou neuf étages, un grand parallélépipède creusé des trous des fenêtres. Mais l'appartement était beau : au dernier étage, six ou sept pièces bien grandes placées les unes après les autres et communiquant à la fois par une porte intérieure dans chaque pièce, et par un large couloir qui, trois fois, à l'entrée, devant la cuisine et devant le séjour, s'élargissait encore plus pour former une sorte de séjour supplémentaire, une belle entrée et un office. Quand nous allions là-bas, nous, les enfants, étions accaparés par Gabriella qui adorait jouer des pièces de théâtre et nous costumer et nous mettre en scène. Et une fois par an, pour son anniversaire, elle invitait ses tantes et ses cousins et nous donnions une représentation avec chants et danses inventés par elle, dans la partie du couloir devant sa chambre qui servait de coulisses, couloir qu'elle avait orné de couvertures et de tapis en guise de décors et où elle avait aligné toutes les chaises de la maison pour faire asseoir ses tantes. C'étaient des journées mémorables et nous nous amusions comme des fous.

Même Claudio, qui d'habitude partait faire du sport et paraissait très heureux avec ses raquettes de tennis et ses ballons de football, participait à ces représentations et jouait les princes charmants car il était grand et beau et brun comme sa mère. Gabriella, au contraire, était souple et blanche, et je l'admirais pour la longueur de ses tresses noires qui descendaient jusqu'aux hanches et qu'elle attachait souvent en une seule longue tresse soit dansante derrière son dos, soit enroulée en chignon sur sa nuque.

Vers 1938, ils devaient avoir : Gabriella dix huit ans et Claudio seize ans. Après la « représentation », zia Amelia nous réunissait tous dans la salle à manger et servait du chocolat au lait pour les enfants et du thé pour ses sœurs et maman, avec du cake aux raisins secs qu'elle avait fait elle-même. Et zia Alberica et zia Annita ses sœurs, et maman bavardaient avec elle. Elles étaient toutes spécialisées en quelque chose : zia Annita était restauratrice de tissus anciens : nappes, napperons, tapisseries, damassés et même, avec les morceaux trop abîmés, elle savait les découper et assembler en des patchworks de nouveaux napperons qu'elle vendait très bien. Zia Alberica savait reconnaître et estimer la valeur des objets anciens, bibelots, meubles, tableaux, toute sorte d'objets et courait les « puces » et les magasins pour servir d'intermédiaire à ceux qui voulaient acheter ou vendre. Zia Amelia était excellente cuisinière et inventait toujours de nouvelles recettes de cuisine ; et maman essayait de participer à toutes leurs activités et se sentait heureuse avec ces trois cousines qu'elle considérait, et qui la considéraient, comme des sœurs.

C'est chez zia Amelia que nous voyions souvent Gemmina et Liliana, les deux filles de zia Alberica, beaucoup plus âgées que nous, mariées dans les années 30, et Enricuccio et Orietta, les enfants de zia Annita, à peu près de notre âge, qui venaient aussi de temps en temps jouer avec nous. Hélas ! La campagne raciale de Mussolini a gâché beaucoup de choses. Annita, mariée Fornari, avait fait un mariage mixte et pour ne pas causer du tort à ses enfants, à partir de l'année 1937 nous fréquentait moins, même si par téléphone elle parlait très souvent à maman et restait toujours aussi affectueuse.

Pendant la guerre ces familles ont toutes été séparées, ont fui, se sont cachées pour échapper à la déportation, et même, après le débarquement en Sicile, en 1943, de l'armée américaine, nous avons reçu à Tunis une lettre de Gabriella arrivée en Sicile avec son mari plus ou moins à pied, de Rome. Elle s'était mariée, madame Modigliani et elle nous écrivait, dans sa solitude de réfugiée pour savoir si par la croix Rouge nous pouvions avoir des nouvelles de sa mère. Elles se sont heureusement retrouvées après la guerre.

Et zia Amelia, pour mon mariage en 1948, est venue à Tunis, par affection pour maman et en souvenir de Nonno Leone et Nonna Teresa : elle nous a apporté plein de cadeaux qu'elle était allée demander de sa propre initiative à toutes les familles épargnées par la guerre et la déportation et qui voulaient nous envoyer un souvenir d'avant la guerre. J'ai revu zia Alberica Sonnino, zia Annita Fornari et même zia Adalgisa, la plus âgée, plus tard en 1966.

Zia Alberica Sonnino quand, en juillet 1966, je suis allée à Rome pour une semaine, près de maman qui faisait, en clinique, sa dernière série de soins pour le cancer. A mon arrivée dans la chambre de la clinique, maman, n'avait pas voulu que je la voie allongée et elle était assise sur une chaise au pied du lit. Zia Alberica lui tenait compagnie et se tenait près d'elle avec tendresse, comme une grande sœur près de sa petite sœur. Et je pense que sa sollicitude a été un grand appui moral pour maman. Cinq mois plus tard, en décembre 1966, quand maman est morte, elle m'a envoyé une carte très affectueuse et consolatrice. Nous nous sommes encore écrites deux ou trois fois pour le jour de l'an, puis je n'ai plus eu de nouvelles.

Quant à zia Annita Fornari, elle est venue à Paris, l'année suivante, 1967, profitant d'un voyage d'affaires de son fils Enricuccio. Elle devait avoir à l'époque plus de soixante douze ans, mais elle paraissait en pleine forme et nous l'avons accompagnée dans une visite des « puces » de Saint Ouen où elle cherchait des tissus anciens pour ses napperons en patchwork, qu'elle fabriquait encore et qu'elle vendait avec succès.

Zia Adalgisa avait une maison somptueuse à Rome car elle exerçait son métier d'antiquaire en appartement et sa maison était meublée avec sa marchandise : entre autres elle avait un salon Louis XVI de toute beauté, un divan et huit petits fauteuils en tapisserie brodée à la main avec chacun un épisode des fables de La Fontaine. Cette année 1966 où j'étais allée voir maman, elle m'avait chargée d'essayer de contacter les antiquaires parisiens avec des photos de sa marchandise pour essayer de la vendre. Mais je ne connaissais rien à ce métier et je n'ai rien pu faire pour elle.

**Zia Fiorina di Veroli** était une sœur de Nonna Teresa. Elle avait une grande librairie papeterie sous les arcades de la piazza Vittorio. Elle trônait à la caisse et son fils qui était le mari de Renata (cousins entre eux et tous deux cousins de maman) s'occupait des clients. Je n'ai qu'un souvenir très vague de ce magasin, ses hautes vitrines qui laissaient entrer la lumière, mais il y avait dans cette famille trois enfants : Enrica, surnommée Chicchi, et Silvana plus âgées que moi, et un garçon Angelino, de mon âge, que nous voyions de temps en temps avec plaisir ; Silvana était une belle adolescente avec de longs cheveux blond vénitien, et Angelino avait de beaux yeux bleus qui rappelaient ceux de ma grand-mère et de Angelo Piperno, et plein de taches de rousseur autour de son nez. Avec les filles je jouais aux demoiselles sages, mais avec Angelino et Daniel, mon frère, nous faisons le diable à quatre dans toutes les réunions familiales, en particulier pour le mariage de Lina Zarfati et Arnaldo Tagliacozzo, à l'hôtel de Russie, via del Babuino, nous avons, à sa suite, dévalisé le buffet, pris les dragées, joué à cache-cache entre la salle et le jardin intérieur. Maman m'avait fait pour cette fête une robe en velours bleu avec un col en dentelle entouré d'une guirlande de petites fleurs en tulle. J'étais habituellement timide et sage, mais ce jour là, éblouie par la beauté du lieu, le nombre des invités et leurs toilettes, j'étais sortie de mon cocon et il m'avait semblé vivre une soirée féerique.



**Juillet 1948, de gauche à droite :**  
**Maman- papa**  
**Zia Amelia Di Segni venue pour assister à mon mariage**  
**Tina Bensasson, la femme de Carlo Bonan**



**Juillet 1948, à Tunis, après la guerre de 1939-45**

Deuxième Partie

## **Enfance**

1. L'école
2. La colonie de vacances
3. Mon anniversaire
4. La Topolino
5. Les vacances d'été
6. Cippi

## I L'école

Du plus loin que je me souviens, la vie scolaire participe de ma vie. Et même, je revois avec précision ma première école maternelle et privée qui était un établissement religieux de bonnes sœurs, dont je ne saurais préciser l'ordre, et qui recevait les enfants très jeunes. C'était une assez vaste villa située Via Pisanello, une rue adjacente au ministère de la Marine, près du Lungotevere. Un grand parallélépipède marron beige et marbre blanc en façade, avec un jardin rectangulaire recouvert de gravier et planté de roseaux sur le pourtour. L'entrée se faisait par un portail et un grand escalier qui, à la fois, montait aux étages vers les classes, et descendait au sous sol, constitué d'une immense salle éclairée par une verrière prenant tout le plafond, partagée en deux parties, l'une où étaient accueillis les élèves à l'entrée et à la sortie et où avaient lieu les récréations, les cours de gymnastique et de danse rythmique et les occupations en groupe comme le chant, la musique, l'art dramatique, l'autre, découpée par de longues tables entourées de bancs et de chaises, était le réfectoire. Enfin, un grand rideau cachait un troisième coin un peu surélevé qui servait de scène de théâtre pour les pièces jouées par les élèves.

J'ai passé dans cette école deux ou trois ans de maternelle et si on y ajoute encore l'année officielle de l'école publique, j'ai eu en tout trois ou quatre ans d'école infantile, sans doute de deux et demi à six ans, de octobre 1929 à juin 1932, quatre années d'épanouissement et d'apprentissage, d'ouverture au monde extérieur, de joies et de plaisirs infinis. Donc, dès que j'ai été en âge de comprendre et de participer, j'ai été à l'école. Je n'étais pas la seule à y aller si jeune, puisque mes premiers camarades, filles et garçons, de ces années de la toute première enfance ont formé avec moi, ensuite le noyau des classes de l'école primaire et nous ne nous sommes plus quittés jusqu'à l'âge de onze ans.



**Claudia (5 ans) et Daniel (4 ans)  
à l'école maternelle (asilo infantile)**

Les occupations étaient nombreuses et variées : nous étions partagés en classes ; je ne me souviens que de la mienne et de la religieuse qui était notre maîtresse, Suor Nazarena, une jeune sœur très douce et maternelle à laquelle j'étais très attachée. Nous faisons du tissage sur papier, du découpage et du collage en assemblant des papiers de différentes couleurs et formes pour obtenir des dessins, des paysages, des animaux. Nous apprenions à tracer des bâtons bien droits au crayon, à reconnaître des objets, des animaux sur des livres d'images, à interpréter ces images pour former des histoires. Nous apprenions des poésies et des rôles de personnages par cœur et trois fois par an, à Noël, pour le carnaval, et à la fin de l'année scolaire, nous nous déguisons avec du papier crépon et nous donnions de courtes représentations ou bien nous chantions des chansons dans le coin théâtre. Le temps passait vite et nous étions constamment occupés et joyeux. A midi nous déjeunions à l'école en prenant dans un petit panier que nous emmenions de la maison les bonnes choses que nos mamans avaient préparées.

C'était mon père qui m'accompagnait le matin et maman qui venait me chercher l'après midi ; les deux premières années j'étais seule à y aller, la troisième Daniel venait en classe avec moi, et vers la fin de cette année 1932 maman avait essayé d'y mettre Lucien.

Le jour de la rentrée de ma deuxième année, donc en 1930, reste pour moi le premier souvenir dramatique de ma vie d'enfant. Je ne savais naturellement pas que cette école privée coûtait assez cher et que mes parents en quelque sorte faisaient un sacrifice pour m'y envoyer. Lorsque j'arrivai à l'entrée avec mon père, je ne vis pas Sur Nazarena qui devait accueillir ses anciens élèves ; du coup je paniquai, je ne connaissais aucune autre religieuse, je m'accrochai à mon père en criant que l'école ne me plaisait plus, que je ne voulais plus y aller, qu'il me ramène aussitôt à la maison. Mais mon père était sévère et n'admettait pas les caprices ; il était brusque aussi, et au lieu d'essayer de me convaincre par la parole,

il me remit en place avec une gifle qui brûla ma joue et qui y laissa pour la journée la trace des cinq doigts de sa main. Pleurs ! Désespoir ! Soudain Suor Nazarena apparut : elle nous calma tous les deux, papa et moi, elle mit sur ma joue rouge un gros papier mouillé d'eau pour calmer l'irritation et me prit par la main pour m'amener à notre salle de classe.

Je ne pense pas qu'il y ait eu un problème pour Daniel à la rentrée scolaire, en tout cas il ne le montra pas, il était doux de caractère. Mais la troisième année ce fut Lucien qui nous donna une leçon de persévérance à tous : il était très jeune, et le dernier, encore très attaché à maman. Il se laissa conduire à l'école avec nous, avec plaisir, mais quand papa nous laissa et que le portail se referma derrière les parents, il n'accepta pas de se mettre en rang, ne voulut pas aller dans sa classe, même pas la nôtre avec Daniel et moi, et ne voulut pas enlever son manteau, et resta toute la journée assis sur les premières marches de l'escalier derrière le portail. De temps en temps une religieuse passait le voir et lui demandait : « Que fais tu, Lucien, ici tout seul ? » Et il répondait calmement : « J'attends maman ! » même à midi il ne voulut pas descendre au réfectoire et il vida son panier sur l'escalier près de lui. Le soir, quand maman vint nous chercher, les sœurs et elle comprirent qu'il était encore trop jeune et il resta à la maison avec maman une année de plus. C'est à cette école enfantine que j'ai eu ma première et seule grande amie de mon enfance, plutôt ma camarade préférée :

elle s'appelait Mariolina Siciliano, elle était blonde comme les épis de blé mûr, avec les yeux tellement bleus qu'ils paraissaient noirs et les sourcils et les cils tellement blonds qu'on ne les voyait pas et elle clignait des yeux parce que le soleil éblouissait ses yeux bleus ; son visage était semé de taches de rousseur, ce qui me paraissait être le signe même de la beauté. En classe nous étions toujours assise côte à côte sur le même banc ; quand il y avait des chansons à chanter ou des pièces à jouer, on nous mettait toujours ensemble

sans doute nous devions faire un heureux contraste, elle blonde aux yeux bleus, moi brune aux yeux noisette. L'après midi, quand nos mamans venaient nous chercher, elles nous amenaient ensemble devant l'esplanade du Ministère de la Marine et là nous jouions, tous les enfants, avec Daniel mon frère, et son frère, ou bien nous nous rencontrions sur l'esplanade du Pincio. Nous étions devenues inséparables à l'école et dans les jeux et nous avons fait toute notre école primaire ensemble, mais je ne suis jamais allée chez elle, ni elle n'est venue chez moi, peut être aussi, à partir de 1936-37 parce que nous étions juifs. Souvent j'ai pensé à elle au cours de ma vie, en me demandant ce qu'elle était devenue, si jolie...

Enfin, j'ai fait ma dernière année d'école enfantine à « l'asilo » de l'école publique à mi chemin du Pincio, en haut de la Piazza del Popolo. C'était un petit établissement scolaire jusqu'à la troisième classe élémentaire, très agréable, avec en guise de jardin cour de récréation, les pentes du Pincio ; on avait l'impression d'être en liberté à la campagne. Tous mes petits camarades de l'école des sœurs y étaient aussi, c'était la suite normale de notre scolarité privée. Nous faisions à peu près les mêmes choses que les années précédentes et notre maîtresse, la Signorina Bonetti était chargée aussi de nous inculquer les principes du fascisme. Une fois par semaine, sans doute le samedi, nous nous mettions en uniforme, les filles de Piccole Italiane en jupe plissée noire, chemisette et bas blancs, et les garçons selon leur âge en Balilla ou en Figlio della Lupa, la louve romaine, en culotte courte vert mousse, avec de larges bretelles blanches croisées sur la poitrine pour former la lettre M, initiale du mot Mussolini.

La signorina Bonetti nous mettait en rang, nous apprenait à défiler au pas en faisant le salut fasciste et en chantant les hymnes fascistes. Il n'était pas question de dire que nous n'étions pas fascistes (à la fois juifs et anglais à l'époque) il valait mieux être discret et prudent et surtout avoir l'air de participer,

et c'est ainsi que nous avons appris les chansons et les usages fascistes avec les autres, Daniel et moi, et plus tard Lucien aussi. Il en fut de même pour l'éducation religieuse les années suivantes.

Depuis les accords de Latran en 1929 entre Mussolini et le Pape, l'école publique italienne n'était plus laïque : tous les matins avant de commencer la classe, les enfants debout récitaient le « Notre père » et le « Je vous salue Marie » avec la maîtresse et, une fois par semaine, le curé venait faire l'enseignement religieux catholique et il fallait apprendre le catéchisme car on était interrogé et noté. Je n'étais sûrement pas la seule élève juive en cinq ans d'école primaire, et même il devait y avoir des enfants protestants ou libres penseurs. Il n'y a jamais eu personne pour ne pas apprendre le catéchisme. Et même, maman disait avec papa, et me disait aussi, que, de toute façon, cet enseignement n'était pas inutile si je savais le considérer seulement comme une matière scolaire supplémentaire. Et, parallèlement, elle nous envoya, à partir de dix ans, Daniel et moi, apprendre notre religion et la Bible au Talmud Torah, de la Synagogue où nous nous initiâmes aux noms des fêtes religieuses et à leurs célébrations. Mais dès que commencèrent les lois raciales, elle s'opposa à cette comédie, considérant que le respect aurait dû être réciproque, et, le jour de l'examen de « religion » elle me fit dire au curé que nous étions juifs et que dorénavant je n'apprendrais plus le catéchisme. Celui-ci prit la chose avec beaucoup de compréhension et de philosophie et, à partir de ce jour, ne m'interrogea plus, tout en exigeant ma présence aux cours.



**Le lac de la Villa Borghese  
où nous allions prendre l'air et la fraîcheur les matins d'été.**



**Octobre 1938  
Seuls à Tunis, maman et nous les enfants, invités à déjeuner chez  
Maître Albert Bessis, beau frère de Umberto Uzan. Lucien était  
resté à la maison avec Nonna Enrichetta.**



**Septembre 1939  
La maison de la rue de Syracuse, louée juste au moment où éclate la  
guerre de 1939. Photo prise beaucoup plus tard, à l'époque c'était  
un immeuble neuf.**

Après ces années d'école maternelle et enfantine, je passai à l'école primaire, toujours à l'établissement scolaire du Pincio, où je fréquentai les deux années, prima et seconda, avec la même maitresse, la signora Mosti, c'est pourquoi j'ai des souvenirs communs et mélangés pour ces deux années. C'était une maitresse très sévère ; après la douceur et la gentillesse des jardinières d'enfants, elle paraissait particulièrement dure. C'était dû sans doute au fait qu'elle était en deuil et très brune, cependant elle fit de notre classe un bloc qui travaillait d'arrache pied, et elle sut nous inculquer les bases des connaissances à venir. Quand nous récitons les tables de multiplications, elle avait sur son bureau un gros et épais crayon et si nous ne savions pas le résultat, elle frappait avec sur le dos de nos mains. On avait tous peur. Moi-même, j'avais beau apprendre à la maison avec maman, je n'arrivais jamais à retenir « six fois sept, quarante deux » et j'ai reçu le crayon sur la main comme les autres.

Elle était aussi très attachée à l'enseignement de l'hygiène, non seulement en théorie, mais aussi à ses applications sur nous-mêmes. Ainsi un matin, elle nous fit tous nous déchausser et enlever nos chaussettes pour vérifier si nous étions vraiment propres jusqu'au bout des ongles des pieds. Je me souviens que j'étais toute tremblante avec mon petit pied nu et blanc sous le banc, mais je n'avais rien à craindre : maman m'avait fait le bain la veille au soir et j'étais plus que nette, avec les chaussettes blanches impeccables changées le matin même. Si le contrôle avait eu lieu la veille, tout en étant propre, je ne sais pas si j'aurais reçu des compliments ; la netteté de ce matin-là et les leçons bien sues me valurent, à la fin de l'année, la médaille d'argent en hygiène.

Parmi mes camarades de classe de cette année de seconda dont je garde le souvenir, il y avait un petit garçon qui n'était jamais pris en défaut, qui savait toujours ses leçons sur le bout des doigts et qui, en récompense, était toujours au premier banc de la rangée des garçons. Il était notre modèle à tous, s'appelait Salvatore Iannilli, était le fils du Maréchal des Carabiniers de la Caserne

de la Piazza del Popolo. Il aurait pu être antipathique avec tant de qualités, et cependant non, il était très gentil et bon camarade, et ce que nous désirions tous dans la classe, et moi avec, c'était de réussir nous aussi comme lui, et de pouvoir être assis près de lui au premier banc. Quelques enfants y sont arrivés à tour de rôle, moi jamais, mais je ne sais pas si je faisais de mon mieux. Même si j'aimais l'école, j'aimais encore plus jouer et je ne m'en privais pas.

La petite école du Pincio, entourée de jardins et d'une prairie en pente s'arrêtait à la deuxième année. Quand je revois la photo de classe avec le petit groupe de filles assises au centre, et les garçons plus nombreux placés tout autour, je réalise qu'encore cette année là nous étions comme une petite famille, une nichée d'oiseaux insoucians groupé autour de la maîtresse.



La classe de seconda 1935

L'année suivante nous passions tous en « terza » à la grande école primaire de la via Gesù et Maria, près du Corso Umberto. Là les choses devenaient sérieuses : deux grands bâtiments sévères séparés par une grande cour se partageaient les garçons et les filles. Les classes étaient plus nombreuses et nous préparions un examen de fin d'année grâce auquel soit nous aurions continué jusqu'à la 5e et dernière année d'école primaire, soit nous serions allés en apprentissage de métier : à huit ans c'était tout de même très jeunes, mais en y réfléchissant aujourd'hui je pense qu'après tout, pourquoi pas, une fois appris la lecture et le calcul, peut être valait-il mieux devenir aide maçon ou aide cousette plutôt que de traîner à ne rien faire comme les enfants d'aujourd'hui.

De la « terza » à la « quinta » j'ai eu aussi une seule maîtresse : la signorina Bassi. Elle paraissait moins sévère que la signora Mosti, elle avait une expression très douce sur son visage, mais il ne fallait pas s'y tromper, elle était très ferme et intransigeante sur les choses de l'école : la tenue du cahier, l'écriture, la présentation, les leçons, le tablier et les bas d'un blanc impeccable, la discipline. C'est dans ses classes que j'ai vraiment appris à soigner mon écriture et à bien former les lettres et les mots, les majuscules, l'orthographe et le style, à marquer les virgules et les points.

C'est dans ses classes que mon intelligence s'est ouverte et a pris goût à certaines matières : la géographie, en apprenant les pays d'Europe et leurs capitales sur une grande carte murale ; les sciences naturelles avec les noms des arbres et les mœurs des animaux : j'aimais la marmotte qui disparaît tous les hivers et s'endort bien au chaud dans les cavernes pour réapparaître toute maigre au printemps. J'aimais le circuit de l'eau, depuis la pluie et la neige qui tombent sur la terre, ruissellent ou disparaissent dans le sol, pour réapparaître en sources, rivières ou fleuves courant vers leurs embouchures ou deltas. J'aimais le dessin avec les grandes feuilles blanches où nous apprenions à délimiter le cadre bien droit au compas et à y placer personnages, maisons, arbres et animaux avec des notions de perspective.

J'aimais la géométrie et le calcul des surfaces : le carré, le triangle, le rectangle, le cube, la pyramide, le cylindre et le parallélépipède.

Pendant ces trois années, aussi, sont nées des amitiés qui auraient pu se poursuivre plus tard, si les événements ne les avaient empêchées : j'ai déjà parlé de Leila Borzi et de Mariolina Siciliano ; Fiammetta Sansoni et Simona Mastrocinque s'ajoutèrent à notre groupe : nous étions devenues cinq, pas tout à fait inséparables, mais toujours associées dans différentes initiatives. Fiammetta (quel joli prénom !) aux cheveux blond vénitien presque roux, habitait près de chez nous dans l'immeuble qui faisait le coin avec le nôtre, à droite dans la cour, l'appartement au dessus de Marcello Guanto, mais elle paraissait rarement à la fenêtre. Simona était la fille d'un producteur de cinéma, elle habitait un immense appartement sur le Lungotevere, au dernier étage, avec une terrasse toute fleurie. Elle nous invitait souvent à goûter et à jouer chez elle, et là nous préparions des albums d'images dessinées par nous-mêmes, des petits journaux avec des nouvelles que nous inventions, des collections de reproductions d'œuvres d'art prises dans les images de boîtes de chocolat, des albums de papiers argentés, dorés et d'autres couleurs, enveloppes de chocolats qu'on lissait avec nos doigts et qu'on assortissait. Quand nous avions accumulé un assez grand nombre de ces petites choses créées par nous, nous organisions une espèce de vente à la récréation et souvent nos camarades de classe ou celles des autres classes nous les « achetaient », c'est-à-dire que nous faisons des échanges avec des petits albums de Mickey (Topolino) ou de menus objets originaux. Et nous recommandions notre production avec plaisir et satisfaction.

C'est pendant ces années-là que j'ai commencé à aimer la lecture et, d'autre part, maman commença à nous acheter, à Daniel et à moi, des journaux d'enfants, régulièrement, Topolino pour Daniel, Modellina pour moi. Ce journal encourageait ses lecteurs et lectrices à écrire et à lui envoyer des articles.

Maman m'encourageait aussi à écrire et nous envoyâmes une légende des hirondelles inventée par moi, avec comme titre « Pourquoi les hirondelles ont le poitrail blanc et le reste du corps noir », qui fut publiée et qui me valut même en prix un abonnement d'un an au journal.

D'autre part, je commençais aussi à beaucoup aimer les livres et à désirer ma bibliothèque personnelle en commençant par un livre de la Scala d'Oro qui simplifiait pour les enfants les histoires de Vasari, anecdotes et nouvelles de la réalité du monde de la peinture de la Renaissance, qui me fit grand plaisir et qui m'apprit aussi beaucoup de choses inconsciemment sur les biographies, les écoles, les couleurs, les farces, avec aussi de belles images en couleurs qui ont marqué ma mémoire. Ce goût de la lecture devint enfin une passion par hasard : ayant reçu à quelque temps d'intervalle deux livres de Robinson Crusoe dans des éditions différentes, je pris tellement goût à remarquer les différences dans l'histoire que désormais je rêvais d'avoir une grande bibliothèque avec toutes les éditions possibles de ce livre pour les collectionner.

Cependant, la fin de la « quinta » arrivait à grand pas. Cette année-là il y avait deux examens : celui de la fin de l'école primaire, sorte de certificat d'études, et aussi l'examen d'entrée à l'école secondaire. Je passai les deux avec beaucoup d'émotion. Je réussis. J'étais inscrite à l'école secondaire magistrale, sorte de lycée qui menait au professorat. Je réalisais que l'enfance était finie et que j'allais commencer une deuxième période de ma vie.... Tout paraissait simple...Hélas ! Tout allait basculer ! Depuis quelque temps déjà s'exerçait une discrimination raciale par la publicité contre le mauvais et le méchant juif. Nous étions en juin 1938, un mois plus tard les lois raciales allaient sortir, elles rendraient notre vie difficile. Nous avons aussi été éprouvés par la mort de Nonna Teresa et Nonno Leone à la maison, et à l'extérieur, bientôt, par les accords de Munich après l'Anschluss.

## II La colonie de vacances

Je devais avoir au maximum six ans. Maman était toujours soucieuse pour notre santé à tous les trois, parce que nous étions très pâles en hiver et que notre situation familiale très modeste depuis la crise de 1929 ne nous permettait pas de partir en vacances l'été. Cependant, toujours, elle s'efforçait de nous amener au grand air le plus longtemps possible, et, malgré ses nombreuses occupations domestiques (sans bonne et sept personnes à la maison dont trois enfants) nous passions une partie de la matinée sous les arbres des allées de la Villa Borghese qui étaient toutes parfumées de l'odeur de la terre humide, et belles des parterres fleuris soignés attentivement par les jardiniers municipaux. Cet hiver-là, sans doute, avait dû être plus pénible que les précédents ; nous avons dû peut être supporter notre lot de maladies infantiles, et souvent, le soir se passait à mesurer notre température avec le thermomètre. Enfin, j'avais besoin de changement d'air. Alors maman avait cherché partout et avait pu enfin m'inscrire dans une colonie de vacances qui passait le mois d'août sur une colline des environs de Rome. Je n'avais que six ans...et je n'avais jamais quitté ma famille. Le jour du départ arriva. Ce n'était pas une organisation de notre quartier, ce qui fait que je ne connaissais personne, aucune enfant ni aucune monitrice. Maman m'accompagna à l'arrêt du tram de la Piazza Flaminia, me fit beaucoup de recommandations, m'embrassa, me donna un paquet de biscuits pour adoucir la séparation, et attendit sur le trottoir le départ du tram. Je sais qu'elle s'était étonnée de mon silence et de ma passivité à ce moment-là. Je me souviens que je ne pouvais plus parler, plus répondre à ce qu'elle me disait, qu'au milieu des autres enfants bavardes et heureuses de partir, je me sentais absolument seule, perdue, abandonnée. Quand le tram partit, je suivis maman des yeux le plus longtemps possible, puis je m'enfermai dans mon silence et mon angoisse.

Le lieu de la colonie était en réalité très agréable et bien entretenu : c'était un grand bâtiment brillant et propre avec de longs couloirs et des dortoirs moyens à baies vitrées où des petits groupes de fillettes étaient confiées à une monitrice. Le matin, celle-ci surveillait notre toilette et même elle nous coiffait et nous passait le peigne fin dans nos cheveux. Puis, en rangs et en petits tabliers clairs, nous allions au grand réfectoire où une très longue et très étroite table était préparée avec les petits déjeuners, les repas de midi ou du soir, le goûter. Le matin et l'après midi, nous allions, toujours en rang, sur un grand terrain de jeux qui surplombait la route, et là nous passions le temps à chanter, faire des rondes, courir, nous reposer à l'ombre des arbres ou prendre des bains de soleil. Il n'y avait rien à redire, tout était propre, bien organisé, bien entretenu. Mais mon cœur était tellement triste, je n'arrivais pas à me mettre au diapason des autres enfants ; j'avais l'impression d'avoir été abandonnée, d'être une orpheline, et une grosse boule d'émotion montait et descendait dans ma gorge. La nuit c'était encore pire ! C'est dans cette colonie que j'ai rêvé vraiment. Je crois bien qu'avant cela je n'ai pas su ce que signifiait « rêver » ; et même, pendant tout ma vie, j'ai l'impression d'avoir très peu rêvé et toujours à des moments d'intense émotion. Toutes les nuits je revoyais la maison comme si j'y étais. J'entrais avec maman, et mes frères dans la chambre à coucher, je voyais très nettement mon lit défait avec le matelas plié, j'assistais au coucher ou au bain de Daniel et Lucien, je voyais maman éteindre la lumière après les avoir embrassés et je me retrouvais avec désespoir au lever du dortoir et au passage du peigne fin que je détestais.

Enfin...le temps me paraissait interminable, je ne savais pas combien de jours exactement étaient passés, mais c'était un jour de fête et le réfectoire était tout pimpant, on nous avait promis des gâteaux au déjeuner. En fait, c'était le premier dimanche de la colonie et il n'y avait qu'une semaine de passée.

Nous étions sur le terrain de jeux qui surplombait la route.

Je faisais une ronde avec un groupe de fillettes et quelques monitrices, sans doute nous chantions. Brusquement, j'ai poussé un hurlement, j'ai abandonné la ronde et je me suis mise à courir vers la route en contre bas où je venais d'apercevoir, comme dans un rêve, papa, maman, Daniel et Lucien qui regardaient la ronde et semblaient chercher quelqu'un. Je les avais aperçus avant qu'ils ne m'aperçoivent. Les monitrices m'ont couru après, elles se sont mises à trois pour me retenir, la pente était dangereuse et je risquais de tomber et de me blesser.

Alors j'ai crié et je me suis débattue ; pendant ce temps, papa et maman ont remonté le sentier et sont arrivés jusqu'à nous.

En pleurant et en criant j'ai supplié mes parents de me ramener à la maison avec eux. Les monitrices voulaient me faire reprendre la ronde, mais je me débattais furieusement ; Daniel et Lucien, pour me défendre (ils avaient cinq et trois ans) se sont mis à donner des coups de pieds aux monitrices pour qu'elles me libèrent. Enfin, ce fut un beau scandale. Que faire ?

Nous sommes retournés au bâtiment de la colonie tous ensemble. La directrice nous a reçus : je pleurais à chaudes larmes et je ne voulais pas lâcher la main de mon père que je suppliais de me ramener à la maison. La directrice nous fit visiter l'immense maison, depuis les cuisines fonctionnelles jusqu'aux réfectoires accueillants, en passant par les dortoirs impeccables. Tout était beau. Mes parents essayèrent de me convaincre de rester, me promirent de beaux cadeaux, rien n'y fit.

J'avais retrouvé ma famille après ce vide immense d'une semaine et je ne voulais pas les lâcher : mes frères, mes parents étaient partie intégrante de moi-même.

Et ils me ramenèrent à la maison avec eux.

Jamais plus je ne suis allée en colonie de vacances, je n'ai jamais plus voulu quitter mes parents, jusque vers l'âge de seize ans où je suis allée camper avec les scouts. Et toute ma vie, l'angoisse de cette séparation m'est restée comme un symbole. Pendant les lois raciales, quand nous avons quitté l'Italie, pendant la guerre, toujours j'ai senti une grande tranquillité malgré les événements parce que j'étais avec mes parents, mais à la moindre menace de séparation, l'angoisse survenait. Enfin, j'étais adulte, mariée, mère de famille, avec ce métier de responsabilité qu'est le professeur, quand il a fallu quitter la Tunisie pour venir vivre à Vincennes et que mes parents sont restés à Tunis, loin de moi, ce « film » de la colonie est revenu me hanter et me rappeler cette souffrance de la séparation.

### III Mon anniversaire

13 mai 1927, vers trois heures du matin, un vendredi. Avec l'espoir et l'affirmation de maman que cela portait bonheur. Maman était très attachée à marquer les souvenirs et les anniversaires et elle ne manquait jamais les nôtres : Daniel et Lucien, nés respectivement le 24 décembre 1928 et le 30 décembre 1930 étaient fêtés le 25 décembre avec l'anniversaire de la naissance de mon père. On faisait ainsi un grand repas pour les trois hommes et ils recevaient ensemble leurs cadeaux, mais chacun avait, en plus, une petite marque supplémentaire et personnelle à sa propre date. Donc, après cela, il restait le 17 mars pour maman et le 13 mai pour moi, deux fêtes de printemps.

Chaque anniversaire était marqué par des fleurs ; même si notre situation était modeste, il y avait non loin de la maison, sur la route de l'école, un marchand de fleurs en plein air avec des pots métalliques posés sur trois planches de bois peintes en vert et portant des fleurs saisonnières qui n'étaient pas chères et qui étaient fraîches et belles. Ainsi pour papa, Daniel et Lucien maman achetait du houx et du gui, pour elle des violettes, des tulipes, du mimosa, et pour moi les premières roses de l'année.

Elle venait me chercher à l'école à 12 heures 30 avec ce joli bouquet, pas très grand, enveloppé dans son papier blanc et me le tendait en m'embrassant dès que je quittais le rang des élèves. Chaque année, c'était devenu un rite. Et je plongeais mon visage dans le bouquet pour sentir son odeur délicate. Et nous rentrions heureuses à la maison, maman me tenant par la main, et moi serrant le bouquet sur mon cœur, heureuses toutes les deux de voir marqué mon anniversaire à la sortie de l'école. Puis il y avait le déjeuner, la table mise avec plus de soin que d'habitude avec la vaisselle et les couverts de fête. Le repas d'anniversaire était souvent une belle pâte en forme, ou bien un sauté de veau ou encore une épaule d'agneau ou un osso buco aux tagliatelle

et petits pois. Et chaque année le dessert était fait des premières fraises en salade de fruits avec du sucre et du jus de citron.

Il y avait aussi le cadeau ! Chaque année, jusqu'à l'anniversaire de mes neuf ans, je demandais une poupée. A l'époque, c'étaient des poupées avec la tête en porcelaine. Elles étaient jolies, avec les paupières qui s'abaissaient sur de jolis yeux en émail ; mais malheureusement elles ne duraient pas longtemps, car dès qu'elles tombaient elles se cassaient. Si c'était possible, maman les amenait à l'hôpital des poupées pour les réparer, sinon on les jetait et on attendait le prochain anniversaire pour en acheter une autre.

L'anniversaire de mes neuf ans fut mémorable. Comme d'habitude, j'avais depuis longtemps demandé une poupée. Il y avait sur le Corso Umberto un très beau magasin de jouets avec une vitrine pleine de belles choses. Nous nous y arrêtions tous les jours : Daniel et moi, plus tard Lucien aussi, quand il avait grandi, nous imaginions des histoires extraordinaires avec ces jouets s'ils nous avaient appartenu. Les poupées avaient évolué : maintenant on les faisait en celluloid et avec des mesures qui imitaient la nature.

Maman me montrait telle ou telle poupée et me demandait ce que j'en pensais, mais j'étais loin de m'imaginer que j'allais recevoir un de ces beaux baigneurs. Entre temps, souvent aussi, je demandais à maman pourquoi elle ne m'achetait pas une petite sœur : Daniel avait Lucien pour jouer, j'aurais bien aimé une deuxième petite fille à la maison. Et maman répondait que ce n'était pas facile, que j'étais grande, que la petite sœur serait de toutes façons trop jeune pour moi. Enfin, mon anniversaire des neuf ans approchait. C'était la veille au soir, avant de dîner. Maman était allée dans sa chambre et nous étions dans la salle à manger occupés à de petits jeux. Soudain, je vois maman sortir de sa chambre en berçant « un petit bébé » penché sur son épaule. Le couloir était sombre et long, je la regardais attentivement et j'étais émue par son attitude pleine de tendresse ; elle avançait lentement, mon cœur battait et je me disais : « elle m'a acheté une belle poupée ou une petite sœur ? ». Et je lui ai dit : « c'est la petite sœur ? ».

Alors elle m'a tendu la poupée en me disant qu'un beau jouet serait un meilleur cadeau. C'était vraiment un beau poupon en celluloïd, de la taille d'un nouveau né, avec les yeux peints en bleu et les cheveux châtain, avec les petites mains et les petits pieds roses qui imitaient la réalité. Maman lui avait taillé et cousu un joli pyjama rouge à petites fleurs roses et blanches, qu'on pouvait lui enlever et lui remettre avec des boutons pression. Je l'ai appelée Mirella comme toutes mes précédentes poupées ; elle a été la dernière poupée achetée, elle ne m'a jamais quittée et a duré des années : nous l'emmenions avec nous en vacances, les deux dernières années de notre séjour à Rome ; nous l'avons aussi emmenée à Tunis où elle est restée au fond de mon armoire de jeune fille, après mon mariage, jusqu'au jour où papa et maman sont morts et Lucien m'a demandé si je la voulais. Mais j'ai préféré qu'il la donne à un enfant pauvre. Je n'ai pas pu et pas voulu la revoir, si chargée de souvenirs que ça me brisait le cœur !

A partir de là, je n'ai plus demandé de poupée à mon anniversaire ; plutôt des livres qui étaient devenus ma passion. Il y avait aussi, sur le Corso Umberto, un libraire papetier appelé Marchino, où nous achetions les fournitures pour l'école. Le soir, quand j'accompagnais Maman à l'épicerie où elle achetait souvent le jambon et la mozzarella pour le dîner, je l'attendais devant la vitrine de Marchino et j'admirais les titres, les images des couvertures, les reliures des livres de sa vitrine pour enfants, car il était tout près de la sortie de l'école et sa clientèle était surtout formée d'enfants. J'ai eu ainsi pour mes dix ans un recueil de nouvelles dont j'ai oublié le titre, mais pas l'auteur Panzini, ni le contenu : on y relatait des histoires « vraies », plutôt vraisemblables d'animaux domestiques très attachés à leur maître et ayant des réactions presque humaines. Ainsi les aventures du « barboncino bianco » (le caniche blanc) qui allait tous les matins avec son maître acheter le journal, puis l'accompagnait au café où tous deux se partageaient un croissant.

Un jour le maître tomba malade et mit une pièce de monnaie dans un petit panier attaché au collier du chien pour payer le marchand de journaux. Le chien ramenait chaque matin le journal à la maison. Mais à la fin du mois le marchand réclama son dû. Intrigué de savoir ce que le chien avait fait de son argent, le lendemain le maître suivit l'animal. Et il le vit faire une pause au café pour payer et avaler son croissant avant d'exécuter la commission du journal. Le chien avait corrigé l'oubli de son maître et ne s'était jamais privé de sa gâterie préférée.

Le deuxième anniversaire mémorable fut celui de mes douze ans : 13 mai 1939. Mais pour cela je dois d'abord rappeler tant de choses arrivées en deux ans. D'abord les lois raciales qui avaient mis en danger la vie et l'avenir des juifs en Italie et nous avaient obligés à fréquenter des écoles séparées des autres enfants. Puis les malheurs successifs de l'année 1938 : la mort de Nonna Teresa et Nonno Leone en mars et avril ; notre départ précipité en Tunisie aux événements de Munich, en septembre ; notre retour en Italie trois mois plus tard, en décembre, parce que on croyait que la situation européenne s'était calmée et qu'il n'y aurait pas de guerre. Puis la situation qui empirait de nouveau, la crainte de l'avenir et la préparation d'un nouveau départ, définitif celui-là, vers la Tunisie encore, avec la liquidation et le déménagement de la maison. A douze ans, en Italie, les filles faisaient leur Bat Mitzwah. Toute cette instabilité nous avait empêchés d'organiser une véritable cérémonie religieuse, même si j'avais plus ou moins suivi des cours à la synagogue ; même au milieu de ce vertige, maman a voulu absolument marquer mes douze ans, le passage de la « Maggiorità ». Elle m'a présentée au rabbin officiant un samedi matin, en le priant de me bénir avant de quitter l'Italie. Ce qu'il fit en posant ses mains sur ma tête et en priant aussi pour maman avec moi.

Puis elle m'amena chez le photographe et me fit faire une belle photo d'art en souvenir de ce jour. Et elle organisa un goûter familial avec Titti ma cousine inséparable, zia Amelia qui vint au nom de ses deux sœurs Alberica et Annita. Je reçus de beaux cadeaux : deux têtes de chevaux modernes serre-livres, un protège livre tissé et galonné à l'ancienne, trois beaux livres reliés de la même collection : Robinson Crusoé, Alice au pays des merveilles, Tom Sawyer, et un quatrième de la Scala d'Oro relatant la vie des peintres par Vasari, qui me passionna et m'initia à l'amour des peintres et de leurs tableaux. Et aussi, je désirais depuis quelque temps une encyclopédie, et papa vint me chercher à l'école avec une Emprabo (Encyclopédia Pratica Bompiani) en deux volumes, qui venait d'être éditée, qui me passionna pour des tas de sujets, que je consultais tout le temps, avec des illustrations très intéressantes qui accompagnaient les textes : en particulier une qui nous émerveillait tous les trois, Daniel, Lucien et moi, qui montrait l'intérieur du corps humain comme une vaste usine pleine d'ouvriers travaillant chacun à sa spécialité, et où toutes les fonctions s'expliquaient d'elles mêmes, par l'image. Enfin, zia Amelia, au moment de s'en aller me prit dans un coin pour me dire que j'étais devenue grande et que j'avais un caractère fort, donc je devais comprendre, aimer et défendre ma mère qui allait, en quittant l'Italie et en changeant de pays, de langue et de civilisation, se retrouver seule à l'étranger, sans sa famille d'origine, sans amis, peut être sans argent, pour affronter la vie.

Voilà ! Ce fut mon dernier anniversaire d'enfant, mon dernier anniversaire en Italie. Par la suite, il y eut, bien sûr, d'autres anniversaires, mais pas mémorables, simplement des anniversaires.

## IV La topolino

C'était une petite auto, la FIAT 500, des années 1936- 37, tellement maniable qu'elle se faufilait partout et pouvait stationner dans les petits emplacements, d'où ce surnom de « Topolino », petite souris, à une époque où Mickey, Topolino en italien, était à la mode.

Cet hiver-là, 1936-37, papa avait été bien malade, avec une grippe mal soignée qui s'était aggravée en pleurésie. Hiver au lit, besoin de suralimentation et accident d'empoisonnement alimentaire avec un œuf peu frais, enfin complication d'obésité à cause de la suralimentation. Le souffle coupé et la respiration difficile rendaient son travail de représentant pénible. En même temps, la firme Barbieri-Aperol voulait moderniser ses moyens de représentation, et la Topolino, vers la fin de 1937, sortit à point pour satisfaire tout le monde : la firme qui équipait son représentant d'une voiture automobile à la mode ; papa qui pouvait se déplacer plus aisément et aller plus souvent voir la clientèle des environs de Rome en transportant sans fatigue les valises d'échantillons d'apéritifs et d'alcools.

Naturellement, toute la famille bénéficia, après les heures de travail, et les jours des congés, de ce merveilleux moyen de transport. L'auto n'était pas encore passée dans les mœurs, comme aujourd'hui ; seuls les gens aisés en avaient une, ou bien encore ceux pour qui elle constituait un instrument de travail. Elle devint pour nous un moyen de promenade, dans Rome, d'abord, que papa nous fit visiter aux quatre coins, puis vers les environs comme les « Castelli Romani », nombreux villages perchés sur les collines et les montagnes environnantes, enfin de plus en plus loin, et même jusqu'à Naples pour les dernières vacances de Pâques 1939.

En réalité, la Topolino était conçue pour deux personnes avec, à l'arrière, une niche pour les bagages. Mais on pouvait, en prenant bien les mesures, équiper cette niche avec un coussin siège. Ainsi, avec maman à l'avant près de lui, et nous trois enfants bien serrés sur le coussin siège, papa était tout fier de nous emmener en promenade. Et même, pour que nous puissions prendre avec nous un minimum de linge en cas de week-end, il nous acheta à la Standa ou à Upim, de toutes petites valises individuelles qui s'encastrent sur mesure dans ce qui restait du porte bagages arrière.

Nous en avons fait des promenades ! Nous étions fiers et heureux, les trois enfants à l'arrière : Lucien, le petit, au milieu, Daniel à gauche derrière papa, et moi à droite derrière maman. Alors, de dimanche en dimanche, nous avons commencé à aller, d'abord à Ostia, la plage de Rome, qui offrait un éventail de nombreux établissements de bains faisant une publicité par haut parleur. Combien de choses nous avons apprises rien qu'en observant le paysage défiler dans le pare-brise, ou en écoutant les hauts parleurs. Sur les bas côtés de la route Rome- Ostia, il y avait, aussi, plein de publicités originales : des fleurs géantes et colorées contenant des personnages et des adresses, des dessins animés fixes. Maman nous faisait tout observer et nous discussions avec elle de leur beauté et de leur laideur. Puis, Ostia ne nous suffisant plus, nous avons parcouru la route du bord de mer au-delà, vers le sud, et nous avons découvert d'abord Fregene qui, à l'époque, était un petit village de très beaux pavillons disséminés dans la pinède aux arbres géants ; ensuite Tor Vaianica qui était devenue notre but préféré : une plage encore sauvage, habitée par quelques pêcheurs et des baraques gargotes spécialisées dans les « spaghetti alle vongole » (aux haricots de mer) pas chers du tout et délicieux. En même temps nous avions une plage immense de sable fin, déployée devant une mer pure et belle, et quelques bouquets de pins disséminés ça et là, trouant la profondeur du ciel bleu.

Nous passions là-bas des dimanches détendus et tranquilles et nous rentrions le soir, ivres de bain, de sel, de soleil, d'air pur. Un dimanche nous avons rencontré là-bas Tarquinio, le cousin de maman, qui était encore jeune homme à l'époque, qui était venu camper avec des copains. Ils avaient passé la matinée à chasser, et, quand nous sommes arrivés, ils installaient une broche de fortune sur des baguettes de branchages et allumaient un feu pour cuire je ne sais plus quoi, un lapin ou un poulet sauvage qu'ils venaient d'attraper. Pour nous trois qui étions encore très jeunes, sept, neuf et dix ans, ce campement fut une véritable révélation des plaisirs de la nature. Nous étions encore au temps où le cinéma n'était pas très répandu pour le public et la télévision pas encore révélée au commun des mortels, tout était pour nous découverte et étonnement.

En hiver, nous avons découvert la neige ; à Rome il ne neigeait presque jamais, en tout cas je ne me souviens pas d'en avoir vu vraiment dans mon enfance, mais quand nous sommes allés à Rieti, nous avons apprécié : la montagne toute blanche, le village silencieux aux toits couverts de neige, les cheminées qui fumaient, les pavés des rues glissants. Nous nous sommes précipités tous les trois pour une bataille de boules de neige. Daniel et Lucien ont résisté mieux que moi : après dix minutes de ce jeu, je me suis mise à pleurer, j'avais les pieds glacés et je ne voulais plus bouger.

Maman a d'abord essayé de me faire faire de l'exercice, mais je ne voulais plus ; alors elle a pris mes pieds dans ses mains pour les réchauffer et arrêter mes pleurs.

Ainsi, petit à petit, nous avons découvert des villages, des petites villes, des lacs, des sites, des abbayes : Rocca di Papa, Palestrina, Tivoli, San Polo dei Cavalieri et ses châtaigneraies dans les montagnes surplombant Tivoli, où nous avons passé nos vacances deux années de suite, en 1937 et 1938, le lac de Nemi, Anzio ; Subiaco et Cassino avec leurs abbayes qui ont été détruites pendant la guerre et qui sont maintenant des lieux historiques ;

Caserta avec le château, palais royal, et d'autres encore. Enfin, en 1939, quand nous avons décidé de quitter définitivement l'Italie à cause des événements historiques et de la menace de guerre qui se précisait de plus en plus, nous avons profité des vacances de Pâques et papa nous a emmenés jusqu'à Naples qui était la ville natale de maman, qu'elle avait bien envie de revoir et de nous faire connaître. Et nous avons passé une semaine merveilleuse, de découverte en découverte : la beauté de Naples, de sa baie, de ses environs, de sa cuisine, le parler ensoleillé de ses habitants, quoi encore ! Le bonheur de nous sentir une famille unie avec nous trois, enfants choyés, entourés par la sollicitude et l'attention de maman et protégés par la force de papa. La Topolino avait fini par faire partie de la famille, c'était notre nid ambulante ; elle semblait nous attendre patiemment, nous transporter allègrement, et s'élancer avec enthousiasme à chaque nouveau départ vers une destination inconnue.

Et cette habitude des promenades de notre enfance nous a tous marqués. Vingt ans plus tard, quand notre père, à Tunis, a pu acheter une quatre chevaux Renault, avec ma mère et Alain et Robert, mes enfants, nous allions le chercher après son travail à l'usine de Plastic Tunisie. Si les enfants n'avaient pas de devoirs à faire, nous montions à l'arrière de la petite voiture et nous faisons le tour des plages du golfe de Tunis, de la Goulette au Kram.

Dans la voiture, comme dans mon enfance, je bavardais avec maman, et elle et moi, comme aussi papa, entourions les enfants de tendresse et de sollicitude. Combien d'enseignements sont ainsi passés, discrètement, au cours de la promenade en voiture ! Et nous rentrions après le goûter sur la plage, par n'importe quel temps et en toute saison.

La voiture nous a permis de rester très proches et très unis tout en nous distrayant et en nous cultivant : consulter la carte, situer les lieux, estimer les distances, repérer les points cardinaux, étaient petit à petit devenus des choses simples et quotidiennes.

Ce sont des souvenirs merveilleux auxquels s'ajoutent maintenant les nôtres, puisque dès que nous avons pu avoir une voiture, André et moi avons aussi parcouru la Tunisie en long et en large avec les enfants.

## V les vacances d'été

Jusqu'à l'été 1937 nous n'étions jamais allés en vacances, à cause de notre situation modeste, après la crise de 1929. Et maman, tous les étés, en tous cas dès que l'école était finie, faisait de son mieux pour nous emmener respirer de l'air oxygéné, même le matin, à la Villa Borghese, comme je l'ai déjà raconté. Mais la maladie de papa, bronchite compliquée de pleurésie, et l'empoisonnement alimentaire avec un œuf abîmé, de l'hiver 1936-37, nous a obligés à partir en vacances. C'est ainsi que nous avons passé le mois d'août 1937 à San Polo dei Cavalieri, un village de montagne sur les hauteurs de Tivoli, à l'est de Rome, sur la Via Tiburtina, à une quarantaine de kilomètres.

Si je me souviens bien de ce village et des deux étés de vacances que nous y avons passés, par contre je ne saurais dire comment nous, ou plutôt papa et maman l'ont découvert.

Tivoli est une petite ville touristique très connue, mais, à l'époque, San Polo dei Cavalieri était un tout petit village avec deux rues bordées de vieilles maisons qui partaient d'une petite place carrée pour tourner autour du « château », ancienne maison surélevée, qu'on ne visitait pas, d'ailleurs. Sur la place carrée il y avait une espèce de bazar - épicerie, un bar-hôtel restaurant avec terrasse intérieure qui dominait la vallée jusqu'à Rome, et la maison des carabinieri. Je ne sais même pas s'il y avait une église, en tout cas on ne voyait pas de curé. La route venant de Tivoli grimpe à travers la montagne en lacets tortueux et en virages brusques (je pense que le village devait être entre 800 m et 900 mètres de hauteur) et aboutissait sur cette place où elle tournait devant le café - hôtel - restaurant, pour redescendre en pente douce sur le versant opposé de la montagne jusqu'aux villages suivants et ramenait jusqu'à Rome par un autre chemin, plus long que celui de Tivoli.

A l'époque, pour y accéder, à part l'automobile, il n'y avait que la « corriera », l'autobus qui faisait le trajet Tivoli - San Polo deux fois par jour : le matin en descendant de San Polo, et le soir pour y revenir.

C'est ainsi qu'on y avait loué une maison, de plain pied sur la route qui sortait du village en pente douce, à deux ou trois cent mètres du café hôtel restaurant, là où commençait à ne plus y avoir de maisons et où s'ouvraient les chemins des champs, de la montagne, des pâturages et des châtaigneraies.

Du côté de la route, à la cuisine et à la salle à manger, nous étions au rez de chaussée ; du côté opposé, avec les chambres, c'était un troisième étage avec la vue sur la campagne romaine, et la nuit, on voyait, par beau temps, un aéroport, je crois militaire, illuminé, et même Rome dans le lointain.

Avant de partir il y avait eu des problèmes à résoudre : nous n'avions jamais quitté Nonno Leone et Nonna Teresa, et ils allaient rester seuls un bon mois, surtout que Nonna Teresa ne sortait jamais de la maison et je ne me souviens pas si Nonno Leone sortait encore, peut être pas, ou très peu : c'était la concierge de l'immeuble, personne très serviable, qui lavait et repassait notre linge, et elle fut chargée par maman de monter tous les matins pour savoir les courses à faire, petit marché et autres choses nécessaires à la vie de tous les jours.

Ainsi, les valises bouclées et les paquets prêts, nous avons entassé le tout dans un grand taxi de louage et nous avons pris la route pour San Polo. Je ne me souviens ni de l'arrivée ni de l'installation dans la maison des vacances, mais plutôt d'un accident qui aurait pu être mortel pour nous tous : le taxi avait perdu sa roue arrière et, grâce au sang froid du chauffeur, nous avons pu ralentir et nous rabattre sur le côté.

La maison était grande, pleine de soleil et d'air, surtout la chambre à coucher avec trois fenêtres sur l'horizon immense ;

la viande, les fruits et les légumes d'excellente qualité avaient la fraîcheur et le parfum de la montagne. Je me souviens que nous avions souvent du veau à déjeuner qui était très savoureux. Une jeune fille de la ferme voisine nous apportait l'eau de source dans une conque en cuivre qu'elle transportait sur sa tête.

Le temps était splendide et nous faisons des promenades, en particulier quand zio Lulu venait de Rome, il nous emmenait tous par les chemins jusqu'aux châtaigneraies où nous pique-niquions à l'ombre des arbres sur des tapis de feuilles et de champignons. Cet été-là nous avons vraiment connu la montagne avec la chaleur et le silence du milieu de la journée, silence peuplé du chant des cigales et du pépiement intermittent des oiseaux, les prés sans ombre pendant des kilomètres avec les criquets giclant de l'herbe à chaque pas, les animaux qui paissaient seuls dans la montagne et que les garçons du village venaient rassembler et ramener en fin d'après midi, les sources et les ruisseaux murmurants à découvrir sous les pierres, et les châtaignes qui étaient restées sous les arbres qu'on ramassait dans leurs bogues desséchées.

Dans la semaine, quand nous étions seuls avec maman, au début, on faisait de courtes promenades en suivant l'une ou l'autre route qui menait au village, en particulier celle d'où venait « la corriera » l'autobus de la ligne aller-retour. On allait à sa rencontre, l'après midi, jusqu'à un rond point où quatre arbres en diagonale laissaient une ombre agréable sur un carré de pré. Dès qu'elle était passée, on remontait vers le village derrière elle, qui nous distançait vite dans les tournants.



**San Polo dei Cavalieri  
Juillet 1937**

**Au retour de l'excursion  
à la châtaigneraie**



**Les pentes des montagnes derrière la  
fenêtre  
de la chambre à coucher**

En quelques jours, Daniel et Lucien s'étaient liés d'amitié avec tous les garçons de leur âge du village, qui n'étaient pas nombreux, une dizaine, et ceux d'une autre famille d'estivants ; il y avait ainsi parmi eux Angelino, Guido et Francesco. Même le fils du Maréchal des Carabiniers, Mimmo, avait été autorisé à se joindre à eux, et ils formaient une bande de copains qui, tous les matins, jouaient aux gendarmes et aux voleurs dans les champs et les rochers en face de la maison, et ils s'amusaient beaucoup.

Pour moi il n'y avait aucune fille de mon âge pour venir jouer à la poupée, et j'étais un peu isolée, mais petit à petit j'ai participé aux jeux des garçons quand ils restaient en face de la maison, et cette année – là j'ai porté pour la première fois un short qui me permettait de gambader plus facilement.

Un jour, nous avons trouvé en face de la maison un petit oiseau tombé du nid, un moineau qui ne savait pas encore voler. Nous l'avons recueilli dans une boîte à chaussures et maman le nourrissait avec de la mie de pain trempée dans du lait, enroulée sur une allumette. Et il ne nous a plus quittés, nous l'avons ramené à Rome, les vacances terminées.

Dans nos promenades de la fin de l'après midi avec papa et maman, nous remontions vers le village et on allait à la terrasse du café restaurant où, de temps en temps, on achetait la « crostata » spécialité du pays, qui était une tartelette à la confiture de fraises, d'abricots ou de prunes, recouverte de petits rouleaux de pâte. Plus tard, ces dernières années où nous sommes allés souvent à Antibes, j'ai retrouvé avec émotion le même gâteau dans l'arrière pays antibois et j'ai remarqué combien de choses, depuis les villages perchés, jusqu'à la nature elle-même et aux vêtements des villageois en velours côtelé, pour le peu qui en reste encore, et leur cuisine, ressemblent à cette campagne romaine, et même toscane.

Et je me rappelle que quand j'étudiais les poètes et les écrivains du temps de Dante, on disait qu'ils partageaient leur temps entre l'Italie et la Provence. Il en est resté beaucoup de choses, et même le dialecte des gens.

Donc, cette tartelette était délicieuse et nous la demandions presque tous les soirs, mais papa et maman ne nous l'achetaient que de temps en temps. Ainsi, nos parents ont fait connaissance avec les pensionnaires de l'hôtel qui vantaient la bonne cuisine de campagne et le prix modique de la pension. Alors, la dernière semaine, comme on avait l'intention de revenir l'été suivant, nous avons pris le repas du soir avec les pensionnaires et participé d'un peu plus près à l'animation de l'hôtel et à la vie sur la place, en assistant chaque après midi à l'arrivée de la corriera, avec tous les enfants qui couraient autour de l'autobus arrêté, le chauffeur qui apportait à la Poste les sacs du courrier, le Maréchal et les carabiniers qui descendaient faire leur ronde du soir salués par l'hôtelier et les estivants, les paysans qui allaient et venaient pour leurs occupations personnelles, et les vieux et les désœuvrés du village assis sur le parapet de la place qui fumaient la pipe sous les platanes centenaires. Pour ces gens du village, toujours mal habillés à cause des travaux des champs et aussi parce que, tout en possédant la terre et les animaux ils n'avaient pas d'argent liquide, les estivants avaient l'air de millionnaires désœuvrés. C'est ainsi que la fermière qui habitait en contre bas de la maison que nous avons louée, et qui avait une ferme sans eau courante et sans escalier pour monter aux chambres au dessus du rez - de - chaussée, demanda à papa, un jour, s'il voulait bien lui prêter les capitaux pour exécuter les travaux d'aménagement de sa ferme, en échange de dix ans de séjour gratuit chez elle, pendant l'été. En fait, nous qui étions là juste pour des raisons de santé, avec notre budget très limité, nous ne pouvions pas lui donner satisfaction, et papa lui fit comprendre qu'il ne pouvait pas lui prêter une telle somme, mais elle ne voulait pas le croire.

A la fin du mois d'août nous sommes redescendus à Rome par le

même taxi qui nous avait emmenés : pour la première fois, nous trois enfants avions des couleurs et paraissions avoir grandi, à la grande satisfaction de maman ; et même elle et papa avaient repris des forces pour l'hiver qui allait venir et, nous ne le savions pas encore, allait nous apporter bien des épreuves en 1937-38.

Je parlerai de la deuxième période de vacances d'été avec la chronique de l'année 1938.

## VI Cippi

C'était à San Polo dei Cavalieri au cours du premier été de nos vacances en 1937. Un matin, comme d'habitude, Daniel et Lucien jouaient avec la bande de copains qu'ils s'étaient formés. Ils jouaient à « gendarmes et voleurs » en face de la maison ; de l'autre côté de la maison il y avait un recoin creux dans la pente de la montagne, qui était surplombé d'un pré parsemé de grands arbres derrière lesquels ils pouvaient se cacher. Sans jouer vraiment avec eux, de temps en temps je traversais la route et j'aimais observer leurs va et vient, leurs glissades sur le pré, le coin des « gendarmes » dans cette espèce de grotte contre la montagne.

Et soudain, dans un coin près d'une pierre, avec maman, nous avons aperçu un petit oiseau qui piaillait en agitant ses petites ailes, mais sans bouger. Nous l'avons pris dans la main, l'avons caressé, avons constaté qu'il était vraiment tout petit et qu'il ne savait pas voler, même après lui avoir donné son élan. Alors nous sommes revenues vers la maison et avons essayé de le nourrir en mettant quelques miettes devant lui. Même ça, il ne savait pas : son petit bec marron ourlé de jaune de jeune moineau était encore mou et, sans aucun doute, il était tombé du nid et destiné à mourir. Alors j'ai eu de la peine et j'ai voulu à tout prix le sauver.

Joséphine, la jeune paysanne qui nous apportait l'eau potable dans la conque en cuivre tous les matins, nous dit qu'il fallait mettre un peu de lait dans une assiette, mouiller la mie de pain, et puis former de toutes petites boules autour d'une allumette et tourner lentement en rond l'allumette autour de la tête de l'oiseau, comme si c'était sa mère qui lui apportait la nourriture. A ce moment là, le petit oiseau ouvrait le bec et nous lui mettions dedans la mie avec le lait. Il y eut des échecs et des moments où on réussissait, et ainsi nous avons pu le sauver.

Le soir nous l'avons mis dans une boîte à chaussures en carton, entouré de vieux chiffons comme dans un nid et il a caché son bec dans ses plumes, et il s'est endormi. Le lendemain matin il criait de faim, et le jeu de l'allumette a recommencé ; un peu maman, un peu moi, on le nourrissait trois fois par jour, et il sautillait sur la table.

Mais avec cette nourriture molle et liquide son goître avait enflé, et il fallait commencer à le nourrir d'autre chose. On lui donna des graines de millet écrasées, puis des mouches qu'on attrapait avec le papier glu, puis des petites herbes à graines qu'on cueillait au bord de la route, et, enfin, de véritables graines qu'on achetait au bazar de la place. En une semaine il était tiré d'affaires mais il ne savait toujours pas voler. Ses ailes étaient sans force et encore petites, il sautillait sur ses fines pattes, il avançait et reculait sur la table, il prenait sa nourriture tout seul. De temps en temps, il frémissait des ailes et les étirait un peu, mais c'est tout.

Alors nous le prenions dans notre paume ouverte et nous lui donnions de l'élan en le lançant légèrement et prudemment dans l'air, et petit à petit, il apprit à rester suspendu quelques minutes. Enfin, quand ses ailes se furent renforcées, on lui apprit à se jeter de la table jusqu'à terre en volant. C'était comme si la mère l'avait poussé du nid pour qu'il apprenne à voler. Et il apprit. Bientôt il remonta sur la table par ses propres moyens ; il s'enhardit et alla se promener en voletant d'abord tout autour de la salle à manger, puis dans là maison, et on faisait tous attention de ne pas l'écraser sous nos pas.

Entre temps, je l'avais appelé Cippi, à cause des deux piaillements qu'il émettait Tchi-pi, et il avait pris l'habitude de répondre à cet appel. Quand il était fatigué, au lieu d'aller dans sa boîte en carton, il venait se blottir dans ma main, d'abord puis il avait trouvé un coin plus confortable sur mon épaule gauche, contre mon cou, et

j'étais fière, enchantée, et débordante de tendresse pour cette petite boule de plumes qui venait chercher un abri auprès de moi.

L'été avançait, et en prévision de notre retour à Rome, on voulait lui rendre sa liberté : on le mettait devant la porte d'entrée ouverte et même on lui donnait son élan pour qu'il s'envole de l'autre côté de la route, vers les arbres d'où sans doute il était tombé.

Mais rien à faire, à chaque fois il rentrait dans la maison et revenait se percher sur mon épaule. Maintenant, même quand on sortait pour une petite promenade, je l'emmenais ainsi perché et nous étions devenus inséparables, lui et moi.

Et, au moment de repartir pour Rome on lui acheta une petite cage pour pouvoir l'emmener plus facilement. Il ne se fit pas prier et s'habitua à la cage. A Rome, la maison lui plut, et il vivait en liberté toute la journée, volant de l'un à l'autre, jouant sur la table près de nous, et même osant se poser sur les chevilles de Nonno Leone qui faisait la sieste sur son grand fauteuil, en caleçon long, comme c'était la mode autrefois. Et là, il s'attaquait aux lacets blancs qui nouaient le caleçon aux chevilles et s'amusait à les défaire. Nonno Leone faisait semblant de crier, et Cippi revenait se percher sur mon épaule.

Le soir, quand il voulait dormir, il se posait sur sa petite cage qu'on avait placée sur le poste TSF, dans le coin de la table aux jambes torses, près du téléphone ; l'un de nous lui ouvrait la petite porte et il allait se pelotonner à l'intérieur, tout sage, même si autour de lui nous continuions nos occupations de la soirée.

Le matin il s'agrippait aux barreaux de la cage et nous appelait pour qu'on lui ouvre la porte, et il reprenait ses jeux de la journée. Mais bientôt nous trois enfants avons repris le chemin de l'école et maman courait à ses occupations ménagères et on ne pensait pas à le libérer;

Ce fut Nonna Teresa qui pourtant devenait de plus en plus fatiguée et semblait indifférente ou atone, qui se chargea de lui ouvrir cette porte. Elle s'attacha à lui, elle aussi, et alors, tous les matins, quand il la voyait apparaître au fond du couloir, il se débattait dans sa cage et appelait jusqu'à ce qu'elle vienne lui ouvrir la porte. Cela dura tout l'hiver... Un jour de février 1938, c'était peut-être déjà un peu le printemps en avance, on avait ouvert la fenêtre de la salle à manger pour laisser entrer l'air et le soleil, et on avait posé sur le rebord la cage de Cippi. Et à la fin de l'après midi, au moment où il se posait sur sa cage pour y être enfermé toute la nuit, sans doute avait-il mal calculé son élan, au lieu de se poser dessus, il se trouva dehors à l'air libre. Il fit deux ou trois tours pour s'y retrouver, puis s'en alla sur le rebord de la maison d'en face où nichaient d'autres oiseaux. Mon désespoir fut grand ! Je me mis à l'appeler, à crier : « Cippi ! Cippi ! », à pleurer. On l'entendait répondre à mon appel mais on ne le reconnaissait pas parmi les autres oiseaux. Il ne revint plus. Maman et Nonna Teresa firent de tout pour me consoler, mais je crois bien que cette séparation fut pour moi un gros chagrin. J'étais restée la préférée de l'oiseau, et il se blottissait si souvent et si longtemps contre mon cou, sur mon épaule, que ses ailes et ses plumes m'avaient fait une rougeur sur la peau et que maman s'en était même inquiétée. Mais maintenant, c'était fini. Même Nonna Teresa s'était levée de sa chaise pour regarder par la fenêtre et avait ébauché un geste pour caresser mes cheveux, pour me consoler. Il me fallut longtemps pour oublier Cippi.

En réalité il est resté dans mes souvenirs d'enfance, aussi vivace qu'autrefois. Quelques jours plus tard, j'ai écrit un petit poème en son souvenir, poème d'enfant sans plus que maman a conservé toute sa vie dans ses papiers, et qui m'est revenu, après sa mort.

Voici le petit poème :

Al moi passero fuggito

Nel moi cuore  
E tornato il sole,  
Perchè ho visto dal finestrino  
Il mio caro passerino.

Io lo chiamo : - Cippi, vieni qui !  
E lui con il beccuccio fa : - Ci -Ci !  
Ma tutto questo è un bel sogno vano,  
Perchè quando lo chiam, lo chiamo invano !

Bonan Claudia

Troisième Partie

## **La tourmente**

1. Le Fascisme
2. Etre Juif dans les années 30
3. Les années 1938 et 1939

## I Le Fascisme

(D'après ce que j'en ai vécu)

Quand je suis née, le 13 mai 1927, le Fascisme était déjà installé en Italie depuis cinq ans, exactement depuis le 28 octobre 1922, date de la marche sur Rome, c'est-à-dire de l'arrivée à Rome et de la prise du pouvoir par Mussolini avec l'assentiment du Roi Victor Emmanuel III.

Le temps que je grandisse et que j'aie à l'école vers 1932-33, lui avait permis un enracinement de dix ans, et toutes les organisations étaient désormais en place et fonctionnaient sans accrochage apparent.

Je pense qu'il n'est pas nécessaire que je fasse l'historique du Fascisme, mais je vais plutôt fouiller dans mes souvenirs pour voir comment une enfant de six à douze ans, ressentait ce phénomène politique.

Mussolini, « il Duce », était le chef vénéré, idolâtré par la population entière, du moins semblait-il, et un véritable culte de la personnalité était institué. Dans toutes les salles de classe son portrait trônait au centre du mur, derrière le bureau de la maîtresse avec celui du Roi. Sa biographie était attentivement et scrupuleusement étudiée par les élèves : son enfance pauvre et studieuse à Predappio et Forlì, la personnalité de ses parents, mère institutrice, père maréchal ferrant, les études supérieures et le métier de journaliste, la guerre de 1914, la marche sur Rome, sa famille avec son épouse Donna Rachele, et ses quatre enfants. On le voyait toujours en uniforme fasciste dont il avait lui-même suggéré la coupe et la couleur : chemise noire, costume vert de gris olive, ceinture et baudrier en cuir foncé, puissantes bottes noires, et un couvre chef tantôt fez noir, tantôt sorte de haut béret plat en feutre vert assorti au costume.

Son profil était, surtout, valorisé, durci, ennobli par le portraitiste, avec l'œil qui semblait lancer des éclairs ; on le voyait sur les affiches, les médaillons et les pièces de monnaie en surimpression de Jules César dont il se considérait l'héritier politique, le deuxième condottiere des destins de l'Italie. Très souvent, on l'entendait s'adresser aux Italiens dans des discours enflammés et enflammants. Du balcon de son siège de la Piazza Venezia, il s'adressait au peuple romain massé à ses pieds, qui réagissait par des cris et des applaudissements passionnés. Pour qu'on puisse l'entendre partout dans Rome, des hauts parleurs retransmettaient ses paroles sur toutes les places, et, le temps du discours, la circulation automobile était arrêtée, et même, dans certains métiers, les gens avaient des congés pour pouvoir se rendre à la Piazza Venezia.

Le symbolisme du mouvement s'apparentait aux origines légendaires de Rome. Comme dans l'antiquité, le faisceau, formé de branches d'arbres toutes égales entre elles et réunies à la hache, qui les avait égalisées, par des lanières de cuir, signifiait l'unité et l'égalité du peuple italien ainsi que la discipline à laquelle il se soumettait, en vue de la grandeur à venir. C'était très beau pour une imagination enfantine qui ne voyait que le côté glorieux des choses.

Les réalisations matérielles de ces dix années étaient aussi spectaculaires : l'ordre et la propreté régnaient partout ; des routes étaient construites et bien entretenues, les trains partaient et arrivaient à l'heure, il ne semblait pas y avoir de chômage. Des travaux gigantesques étaient entrepris : l'assèchement des Marais Pontins et la fondation de nouvelles villes : Littoria, Sabaudia, Pontinia, etc. L'embellissement de toutes les grandes villes italiennes par des démolitions qui dégagèrent et mettaient en relief les quartiers anciens, la remise en état des monuments et des églises, la création de nouveaux quartiers aux immeubles modernes répondant aux dernières normes de la recherche urbanistique.

A l'école, l'année de la première classe, dont la maîtresse était une hierarque fasciste, une fois par semaine, le samedi, les enfants venaient en uniforme de Piccola Italiana jupe noire plissée et chemisette blanche pour les filles, de Balilla ou de Figlio della Lupa, pantalon vert de gris, chemise noire et baudrier blanc en forme de M croisé sur la poitrine, pour les garçons. Et sur l'heure de gymnastique, dans la cour de récréation, on apprenait à faire le salut fasciste, à marcher au pas, à s'arrêter, voltiger et revenir en chantant à tue tête toutes les chansons fascistes à la gloire de Rome d'autrefois et d'aujourd'hui, de Mussolini et du peuple italien.

Pour les travailleurs et les étudiants, il y avait « il Dopolavoro », des centres clubs où ils pouvaient passer la fin de la journée et la soirée à lire, écouter de la musique, apprendre un instrument, suivre des conférences, avoir toutes sortes d'activités où étaient organisés les sports, les sports d'hiver, les voyages en groupes, les visites de musées, les cours de couture, et que sais-je encore. Tout était organisé et encadré : la vie, la profession, les loisirs, le cinéma, le théâtre.

Il fallait cependant être d'abord inscrit au « Fascio » et avoir sa carte du parti. La langue même était méticuleusement enrichie et épurée avec interdiction d'y mêler des mots étrangers ou d'origine étrangère.

Donc, dans les années 35-36, Mussolini pouvait s'enorgueillir d'avoir tout apporté à l'Italie : l'ordre, la sécurité, la paix intérieure entre la politique et la religion par les accord du Latran en 1929 ; une « place au soleil » en donnant une colonie, l'Éthiopie, aux Italiens ; une production intérieure en gagnant des « batailles » mobilisatrices d'hommes ; la bataille du blé de 1925 à 1931 ; la bataille de la bonification des terres avec 60 000 hectares asséchés et découpés en 30 000 exploitations ;

la naissance de villes agricoles ; la construction de 500 kilomètres d'autoroutes, premier pays d'Europe en 1939.

Il avait construit pour les sans abris les « Case popolari », il avait dégagé les ruines romaines pour le plaisir des touristes, et il fit organiser des spectacles dans les ruines, comme des pièces de théâtre et des opéras, le premier en Europe, avec son et lumière.

On vivait dans une ambiance de gloire, d'orgueil, de fierté, de beauté plastique.

C'était la façade glorieuse. Mais il y avait aussi le revers de la médaille.

A la maison quelques fois papa et nonno Leone discutaient du fascisme et, quand mon grand père mettait en évidence l' « Ordre nouveau » en louant en particulier la régularité des chemins de fer, qui n'avait jamais existé auparavant en Italie, et dont il avait à son époque beaucoup souffert, papa racontait ce qui était arrivé à certains de ses amis : les arrestations au domicile ou au travail, les coups de « manganello » (de bâton), la purge à l'huile de ricin, les séjours en prison, au secret, sans motif valable.

Dans la rue, quand parfois il nous arrivait de parler avec maman de choses qui nous semblaient anodines, soudain elle nous faisait taire brusquement ou nous disait de faire attention. Il y avait des gens qui disparaissaient et dont on n'avait plus de nouvelles, et papa prononçait le mot « confino » : un jour maman nous expliqua que cela signifiait être envoyé en résidence surveillée loin des siens, dans un village ou une île perdus, avec perte des droits civiques et sans autorisation de travailler.

A mon avis, l'année 1936 fut un tournant important.

Après les « sanctions », rejeté par les Démocraties, Mussolini s'allia avec Hitler et, le 1er novembre 1936, il annonça à Milan la création de l'Axe Rome Berlin.

A partir de cette date, la situation intérieure évolua vers le MAL : grandes revues fascistes et retraites aux flambeaux avec drapeaux et oriflammes, grands discours guerriers au balcon de la Piazza Venezia avec rassemblement du peuple.

L'association avec Hitler se traduisit par un durcissement et, peu à peu, par les mêmes déclarations et réalisations politiques, en particulier le racisme et l'antisémitisme. Le Fascisme entreprenait une étude raciale sur les Juifs : Taille, mensurations proportions du nez, des oreilles, du menton, caractère des Juifs, leur attachement aux biens de ce monde, leur avarice, etc. Il y avait des affiches, des livres, des films : les Juifs aux doigts et au nez crochus et aux cheveux crépus ; on était peu à peu écartés de tout. A partir de 1938, la vie de tous les jours devenait de plus en plus difficile : les Juifs étrangers installés en Italie après 1919 devaient quitter le territoire, les autres perdaient progressivement leur emploi. Ainsi Gimmy Hazan, l'ami de papa, guide à la C.I.T. « quittait » son travail et était obligé de partir en Egypte, son pays d'origine, avec sa femme et ses enfants.

Le 28 novembre 1938 mon père était obligé de faire une déclaration écrite explicative de sa présence en Italie depuis 1915, dont j'ai gardé, après sa mort, la copie.

On disait tout bas que les femmes juives enceinte partaient pour accoucher à Londres ou à Paris pour que leurs enfants puissent avoir la double nationalité. Beaucoup de Juifs, quand ils le pouvaient, partaient définitivement : le cousin de maman Alessandro Sabatello, qui était antiquaire, avait tout quitté avec sa famille pour la Californie où il avait trouvé à Hollywood, une situation de conseiller technique pour les décors de cinéma. Lina Zarfati, la cousine de maman, qui était institutrice, se retrouva un jour de 38 rayée des cadres des fonctionnaires, sans emploi et sans salaire. Pour ce qui nous concerne, je donne tous les détails plus loin, dans le chapitre « Les années 1938-39 ».

Cette chronique du fascisme s'arrête au moment de la déclaration de guerre en septembre 1939 ; il y a eu, après, beaucoup d'autres événements graves.

En conclusion, je dois dire que Mussolini et le fascisme ont fait beaucoup de mal : notre destin a basculé en 1939, même si nous n'avons pas souffert des camps de concentration.

La vie de ma mère surtout a été complètement bouleversée ; du jour au lendemain, elle a perdu ses parents, sa maison, sa famille paternelle et maternelle, son pays, ses coutumes, sa langue maternelle ; elle a vécu en Tunisie, forcée par les événements, dans un pays étranger, dans une civilisation différente et elle a terriblement souffert de nostalgie profonde, avec la guerre qui, en plus, l'a laissée sans nouvelles des siens. Quand on dit que l'origine d'un cancer doit être cherchée dans un choc subi une dizaine ou une quinzaine d'années auparavant, il est certain que les années 1938 à 1943 ont été pour elle un traumatisme terrible et elle n'a plus cessé de se faire du « mauvais sang », surtout après avoir appris que neuf personnes de sa famille avaient été déportées et n'étaient pas revenues d'Auschwitz. Et malgré sa souffrance, elle a tout mis en œuvre pour que nous, ses enfants, restions à l'abri, sous sa protection, et puissions surmonter les difficultés matérielles et psychologiques, conséquences de la politiques antisémite du Fascisme.

Pour ma part, le Fascisme est lié aux souvenirs ensoleillés de l'enfance. Les images de Mussolini souriant en train de faucher le blé de la bataille agricole gagnée, et celle aussi de Mussolini torse nu aux sports d'hiver pour encourager le tourisme intérieur italien, provoquent en moi le sourire attendri d'une photo de famille. Un événement reste ineffaçable dans ma mémoire : je devais être dans la 5ème classe l'année 1938, où déjà la campagne antisémite avait commencé (je n'ai pas pu retrouver la date exacte).

Plus tard, quand nous étions en Tunisie et qu'on écoutait Radio Rome pour remplir le vide de l'Italie lointaine, les discours de Mussolini résonnaient comme des coups de marteau dans mon cœur et quelquefois m'arrachaient des larmes de nostalgie.

Puis, quand on a appris sa mort, et qu'on l'a vu aux actualités cinématographiques pendu par les pieds, enflé et sale, il m'a semblé incroyable que ce fût ainsi la fin d'un chef, mais ma conscience me disait aussi que justice était faite.

## II Etre juif dans les années 30

(Pour notre famille en Italie)

Il me semble que j'ai toujours su qu'on était juifs.

Mais pendant les premières années ça n'avait aucune importance. C'est-à-dire que ça allait de soi et personne n'y trouvait à redire.

De plus, étant juifs libéraux, c'est-à-dire observant à peine les pratiques religieuses, le vendredi soir, le samedi et la plupart des fêtes de l'année n'avaient rien de particulier pour nous, sinon que nous savions que cela existait, que cela se rapportait à des usages et des coutumes ou des anniversaires historico religieux.

Quelquefois nous allions à la synagogue, il Tempio Grande, pour des mariages ou autres festivités et j'admirais l'intérieur majestueux, les rabbins en longues robes noires ou blanches, les talleths sur les épaules, et le déroulement des cérémonies, le son de l'orgue et les chants sacrés. A la maison, nous observions seulement les fêtes de Kippour et de Pessah avec d'ailleurs le même repas de fête : poule et bouillon de poule avec du riz et boulettes de blanc de poulet dans une sauce légère. Seulement à Pessah nous mangions des « azymes » et maman nous préparait des gâteaux au miel faits de galettes trempées dans du lait et roulées en croquettes après avoir été mélangées avec du chocolat, des raisins secs, des pignons et du sucre.

D'autres signes marquaient notre appartenance à la vie juive : quand Nonno Leone nous racontait sa première enfance dans le ghetto de Rome, les études dans le ghetto, et le soir, le claquement des grands portails qui fermaient le quartier jusqu'au lendemain matin. Puis le grand souvenir de son enfance : l'arrivée des troupes françaises à Rome, avec Garibaldi, en 1870, qui avaient abattu les portes du ghetto et rendu les Juifs des Italiens à part entière.

Il y avait aussi des signes de reconnaissance entre Juifs : les noms de familles indiquant des lieux géographiques étaient en principe « des nôtres ». Lorsqu'on voulait être sûr que quelqu'un était juif, on demandait : « Est il 45 ? » ou bien « Est il gnevry ? ». Et il y avait beaucoup d'autres mots d'hébreux vulgarisés qui étaient glissés dans les phrases pour rendre la conversation plus secrète quand on était en présence d'inconnus.

Enfin, il y avait des cérémonies indispensables de la vie juive, que personne n'essayait d'oublier ou d'omettre : quand des garçons naissaient dans la famille, on était invités à leur Mila (circoncision), et, à part les mariages, nous avons assisté à quelques cérémonies d'entrée de Mignan, ou Maggiorità ou Bar Mitzwah.

Le fait d'être juifs nous faisait connaître nos origines lointaines : en principe, nous avons tous quitté l'Espagne au temps de l'Inquisition et même, par les noms de famille, nous savions de quelles régions nous venions. Les ancêtres de mon grand-père Leone Sabatello avaient vécu à Sabadel, ville espagnole au nord de Barcelone, et ceux de ma grand-mère Teresa Piperno, à leur arrivée en Italie, avaient vécu dans le village de Piperno dont ils avaient été obligés de prendre le nom. Les Bonan, ancêtres de mon père, avaient à la même époque quitté le Portugal et traversé l'Afrique du Nord pour s'installer en Tunisie où les Lumbroso, ancêtres de ma grand-mère Nonna Enrichetta s'étaient installés aussi après un périple d'Espagne en Italie d'où ils s'étaient embarqués à Livourne : c'est pourquoi, comme beaucoup d'autres juifs d'origine italienne on les reconnaissait, en Tunisie, sous le nom de « Livournais » dont ils s'enorgueillissaient.

Tous ces détails presque légendaires nous étaient racontés par maman pendant nos belles promenades de l'après midi, ou bien les jours où nous restions à la maison à cause du mauvais temps ou de la fièvre, et elle nous disait aussi, père mêlé, tantôt les histoires bibliques : Abraham, Isaac, Jacob, Joseph vendu par ses frères,

Judith, Samson et Dalila ; tantôt certains usages comme de ne pas mettre le fromage dans le bouillon de viande pour obéir au principe religieux de ne pas manger en même temps la viande et le lait ; tantôt elle nous expliquait pourquoi chez Nonna Enrichetta on n'allumait pas la lumière et on ne faisait pas la cuisine le samedi ; tantôt encore elle nous décrivait la fête de Roch Achana et les fruits de toute sorte qu'on mettait sur la table ce jour là, signe des récoltes bénies ; ou le Grand Pardon que nous devions mériter par le jeûne à Kippour ; ou encore l'ouverture de la Mer Rouge pour laisser les Hébreux s'enfuir de l'esclavage d'Egypte à Pessah.

Et la vie de tous les jours s'écoulait simplement et sans histoires, on ne sentait aucune différence avec les Italiens, tellement nous étions « assimilés » à eux ; et même on disait que les Italiens ignoraient totalement le sens du mot « Juif ». Nous étions Ebrei, et ce mot indiquait seulement une différence de religion comme il y avait les catholiques, les protestants ; les musulmans ou les bouddhistes.

Mais soudain tout a changé. Il y a eu des nouvelles de la campagne raciste de Hitler, de la beauté et de la perfection de la race aryenne, de l'existence de la « race maudite », Juden en Allemagne. Et Mussolini a suivi ; les « Ebrei » sont devenus « Giudei » avec un accent péjoratif et toute la campagne antisémite s'est déclenchée, et les lois raciales ont été édictées. Les juifs ont eu soudain tous les défauts et sont devenus coupables de tous les crimes...

Et la discrimination a commencé. Et au début, nous nous sentions tellement innocents et si peu concernés que nous n'avons pas donné grande importance à la chose, seulement un grand étonnement et de la peine qu'on puisse s'en prendre ainsi aux Juifs alors que nous n'avions rien fait...

Mais cela a fini par nous réveiller et nous faire prendre conscience. Soudain, même nous, enfants, avons su la souffrance des Juifs à

travers les époques et les pays : la destruction du Temple de Jérusalem par les Romains, la vie au Moyen Age ; l'Inquisition en Espagne, les pogroms en Russie et en Pologne, le juif errant, la misère des ghettos d'Europe Centrale, ce qui se passait maintenant en Allemagne où on brûlait les synagogues et on dépouillait les Juifs de leurs biens et on les forçait à partir.

On était l'année 1938. Et la mort de mes grands-parents nous a rapprochés de la synagogue avec les prières du vendredi soir et l'allumage des veilleuses. Cela a été encore plus une prise de conscience, une ferveur et une fierté nouvelles pour comprendre et pratiquer cette religion. Daniel et moi avions maintenant l'âge où l'on prépare la Bar Mitzwah, et maman nous a inscrits aux cours d'Hébreu où une dame très gentille nous expliquait les fêtes et les prières et commençait à nous apprendre l'alphabet. Puis la vie est devenue intenable, la guerre approchait, même l'école était interdite aux Juifs, nous n'avions aucun avenir en Italie, et nous l'avons quittée... Je donne plus loin tous les détails des années 1938-1939, mais ici je m'interroge sur mes réactions.

J'étais une enfant, mais j'ai reçu le choc. Je crois l'avoir bien supporté et surmonté. Pendant longtemps j'ai senti au fond de moi-même une grande tristesse pour tout ce qui s'est passé ; tout ce qui est arrivé aux Juifs, une horreur et une angoisse depuis la découverte des camps de concentration à la pensée de tout ce qu'ils ont enduré. J'ai voulu savoir. Je me suis documentée. Plus tard, j'ai visité Auschwitz.

Adolescente, j'ai recherché la culture juive, non pas tant la pratique religieuse dans la vie quotidienne, mais l'esprit juif, l'âme juive, l'écriture juive. J'ai toujours aimé les visites à la synagogue et surtout le culte des morts avec les veilleuses allumées qui semblent appeler leurs âmes près de nous, les vendredi soirs et les veilles des fêtes.

Enfin, au fond de moi-même, et grâce au Fascisme qui l'a éveillée en moi, j'ai, depuis 1938, la fierté d'être juive et le souci de ne jamais marquer ou montrer, avec aucun enfant, avec aucun être qui pourrait en souffrir, une différence ou une quelconque préférence. J'espère y être parvenue.



**Hiver 1946. Banlieue de Tunis.  
Sortie des Chefs et cheftaines scouts  
des éclaireurs Israélites de France.  
Au centre André Giami et Claudia Bonan, Mouflon actif  
et Biche Romanesque.**

Je me souviens que maman était habillée de noir, mais qu'elle mettait un lainage de couleur pour aller s'occuper de Nonno Leone : il était de plus en plus malade et elle n'a pas voulu lui donner l'émotion de lui annoncer cette mort. Les cousines et les amies de maman sont venues faire leur visite de condoléances mais tout le monde était prévenu d'être prudent dans la conversation avec Nonno.

**11 mars 1938** : L'Anschluss. Pendant ces journées sombres pour notre famille, un événement capital avait lieu. Hitler avait envahi l'Autriche et entré à Vienne, dans le tumulte des discours et des polémiques, dans l'opprobre international qui considérait cet acte comme une violation du territoire et des croyances politiques des Autrichiens : c'était comme un profond étonnement, une révolte intérieure des gens qui n'osaient pas, en Italie, parler ouvertement, de peur des poursuites fascistes.

**4 avril 1938** : mort de Nonno Leone. L'état de Nonno Leone avait empiré de plus en plus. Il faisait une septicémie, un empoisonnement du sang, je crois à cause de sa rétention d'urine. Depuis la mort de Nonna Teresa, il était alité dans sa chambre, et nous, les enfants n'y allions pas, ou peut-être très peu, le voir ; maintenant je n'en ai pas le souvenir. C'est ainsi qu'il a quitté notre vie, silencieusement pour nous enfants. Comme pour Nonna Teresa, nous n'avons pas suivi les événements, peut-être aussi pour libérer maman, occupée à d'autres soucis, nous sommes allés ailleurs pour quelques jours : je suis allée chez zia Giuditta, la sœur de Nonna Teresa, puisque Titti, sa fille était mon amie ; et Daniel et Lucien sont allés chez Nonna Enrichetta, la mère de Papa.

Nous avons ainsi manqué l'école, signe de notre deuil. Je me souviens que j'étais désemparée chez Titti, mais que j'essayais de crâner et, quand une amie me demanda si c'était vrai que Nonno Leone ne savait rien de la mort de Nonna Teresa, je répondis mi figue – mi raisin et sans savoir si je devais y croire moi-même :

" oui, c'est vrai, et maintenant, quand il va monter au Paradis et qu'il va la trouver devant lui, il sera tellement surpris qu'il va revenir parmi nous ! ".

Quelques jours plus tard, nous revenions à la maison où maman nous accueillait toute pâle. La chambre de mes grands-parents était déserte avec le lit défait et nous n'y sommes plus entrés.

Je pense que mes parents, maman surtout, étaient bouleversés par ces 2 morts à un mois de distance : c'était une chose très douloureuse et presque incompréhensible. Il y eut des prières à la maison et les vendredi soirs nous allions à la grande synagogue où nous allumions, avant le crépuscule, de fines bougies fichées dans un grillage en fer forgé contre le mur, dans une petite pièce sombre, très émouvante, derrière la salle de prière. Quand tout le mur était rempli de ces fines bougies allumées, on avait l'impression que les âmes venaient revivre un moment près de nous. Un Schammash faisait une courte prière, pendant que maman allumait sa bougie, en disant les noms des morts, et on l'accrochait au fer forgé avec les autres.

Aussi, un jour le rabbin est venu à la maison et nous a fait une Kappara, c'est-à-dire qu'on a tué devant nous un poulet et qu'on a fait une prière sur chacune de nos têtes pour éloigner le malheur et le poulet fut donné en charité.

Et la vie a repris son cours. Maman était très triste et un jour j'ai écrit un petit poème pour elle, dans lequel je disais qu'il fallait être bien sage pour la consoler et lui faire plaisir.

Voici le poème : Alla mamma

La mia mamma è molto triste, poverina  
Perché le é morta la cara nonnina.  
Io cercherò per farla divertire,  
D'essere molto buona e di gioire.

E per non far strillare i fratellini  
Darò loro tutti i miei libriccini.  
Così saran contenti anche loro,  
Ad avere un fratellino molto buono.

Bonan Claudia

(J'ai mis « fratellino » à cause de la versification).

**10 avril 1938** : fin du problème autrichien : un plébiscite par 90 % des voix a annexé l'Autriche à l'Allemagne

**7 mai 1938** : la situation internationale empirait encore. Hitler devenait de plus en plus une menace pour l'Europe, même si en Italie on avait l'impression de son triomphe et de celui de Mussolini.

Nous étions anglais de nationalité et à chaque événement, accentué par la chronique de Zia Lyvia qui travaillait à l'ambassade France, nous tremblions pour notre sécurité. Le 7 mai s'amorçait le problème des sudètes en Tchécoslovaquie, où une minorité Allemande réclamait l'appartenance au Grand Reich. La radio devenait assourdissante avec la retransmission des discours d'Hitler et Mussolini qui aboyaient littéralement ; il y avait aussi des défilés, des marches aux flambeaux, la nuit, des fascistes et des nazis en uniforme, c'était la fin du monde.

C'était aussi un monde nouveau, étrange et fantastique :

**Le 8 mai 1938**, Hitler est venu à Rome, rencontre voulue HISTORIQUE par Mussolini. La ville entière a été décorée de drapeaux et d'oriflammes pour cette « Journée Particulière » et toute la population en uniforme fasciste mobilisée sur la Via Dell 'Impero pour applaudir au passage des deux condottieri. A la fin de la journée, papa est venu nous prendre à la maison avec maman et nous a emmenés en « Topolino » à travers la ville en nous disant : « Aujourd'hui c'est une journée historique, ouvrez bien vos yeux, regardez tout, et n'oubliez pas ! » En effet, toute la ville flambait, en particulier la Via Dell 'Impero était plantée d'autels sur lesquels brûlaient de vastes coupes de bronze. Des flambeaux étaient fichés sur des colonnes et de grandes bannières ondoyaient dans le vent du crépuscule. C'était un spectacle majestueux dans l'or du couchant, c'était le triomphe des Dieux du Mal qui commençait, surtout avec les nouvelles de plus en plus alarmantes venant d'Allemagne et approuvées par Mussolini, concernant à la fois les mesures prises contre les Juifs et les menaces d'une guerre européenne à cause de l'expansion territoriale d'Hitler.

**14 juin 1938** : parmi ces nouvelles, à cette date, les industries juives en Allemagne passaient sous contrôle de l'Etat.

**Fin juin 1938** : J'ai réussi l'examen de fin d'études primaires avec des notes presque excellentes et j'ai passé très honorablement l'examen d'entrée en première année à l' »Ecole Magistrale » de Rome. Maman est heureuse de mon succès qu'elle désirait tellement ! Je suis inscrite pour la rentrée en « Prima Magistrale », la sixième classique italienne.

Daniel passe en cinquième année de l'école primaire et Lucien en troisième année. Au moins pour les études, il n'y a pas de problème.

**22 juillet 1938** : Nous apprenons qu'en Allemagne, les juifs ont désormais une carte d'identité spéciale sur laquelle est marqué en grandes lettres d'imprimerie le mot JUDEN.

**Août 1938** : pendant les vacances, cet été là, il n'y eut plus le problème d'organiser le séjour de mes grands-parents, ils avaient laissé un grand vide... Maman était très fatiguée par l'hiver et les épreuves qu'il avait apportées. Nous sommes retournés à San Polo dei Cavalieri, à la montagne, mais au lieu de louer une maison, nous sommes allés en pension sur la place avec une belle et grande chambre qui s'ouvrait sur la vallée. Là-bas, Maman n'était pas seule toute la semaine en attendant vendredi l'arrivée de Papa, de Rome.

Toutes les fins d'après midi, avant le dîner, les pensionnaires se réunissaient pour bavarder sur la grande terrasse ombragée de vigne vierge, puis tous dînaient dans la grande salle du restaurant dans une ambiance chaleureuse qui remontait un peu le cœur de Maman. Et le dimanche, nous les enfants, avons droit à un extra : la « crostata », la tartelette ronde à la confiture de prunes ou d'abricots, délicieuse.

**3 Août 1938** : pendant ce temps, Mussolini institue un décret par lequel les juifs étrangers sont exclus de toutes les écoles supérieures en Italie. Sans commentaires : mais ce n'est pas tout, en réalité tous les juifs allaient être exclus de toutes les écoles, même primaires, à la rentrée d'octobre.

**2 septembre 1938** : les Juifs étrangers qui ont obtenu la citoyenneté italienne ou le permis de séjour après 1919 doivent quitter le territoire dans les six mois. Papa est arrivé en Italie en 1915. Nonna Enrichetta en 1914, mais on tremble ; papa doit faire une déclaration prouvant ces dates. Gimmy Hazan, l'ami de papa, guide à la C.I.T. doit repartir en Egypte, son pays d'origine, avec sa femme et ses enfants.

**Septembre 1938** : Quelques jours après notre retour de vacances, nous avons reçu une convocation du lycée pour « complément d'information » au dossier d'inscription à la classe de sixième. Maman et moi y sommes allées : c'était un long couloir, plein de monde qui faisait la queue, des mères avec leurs filles. Les gens se questionnaient, tous avaient la même convocation, mais personne ne savait exactement pourquoi. Enfin les premières personnes commençaient à sortir du bureau du secrétariat. On les regardait avec curiosité mais personne n'osait demander. Enfin deux élèves sont passées devant nous, des grandes, et une dame a voulu savoir. Elles répondirent qu'il s'agissait d'une vérification d'identité. A chaque fois qu'il y avait un prénom biblique dans un dossier, on vérifiait si la famille était juive. L'élève dit en riant que son père s'appelait Aaron, mais qu'ils n'étaient pas juifs, donc elle était acceptée. Puis elle est partie. Les gens sont restés silencieux. Nous nous sommes remis à la queue, mais quelques minutes plus tard, maman a dit : "Vieni Claudia, è inutile aspettare !" J'ai compris : Papa s'appelait Samuel et nous étions Juifs, alors...

**Toujours en septembre 1938** : la situation devenait de jour en jour plus angoissante. Hitler aboyait de plus en plus et montrait sa force, à l'intérieur de l'Allemagne contre les Juifs, à l'extérieur contre tous les pays voisins qu'il voulait annexer. C'était une escalade de vexations. Zia Lyvia revenait de son travail à l'Ambassade de France de plus en plus inquiète : le 26 septembre 1938, il y eut une mobilisation partielle en France et en Angleterre ; à l'Ambassade on brûlait les documents dans la cheminée, la valise diplomatique ne partait plus, le personnel bouclait ses bagages. Et nous étions Juifs et anglais, que faisons-nous ? Allions-nous nous laisser prendre dans la souricière ? Alors papa et maman ont commencé à nous préparer au départ : on allait partir à Tunis, en Afrique. Pour nous, enfants, tout était merveilleux et nous nous demandions s'il y avait des lions, la forêt vierge, comme dans les films de Tarzan.

En Italie, les journaux se moquaient de la France et de l'Angleterre qui avaient demandé une réunion internationale à Munich : Daladier était le gros, Chamberlain, le maigre toujours avec son parapluie... la situation empirait...

**27 septembre 1938** : Ultimatum allemand à la Tchécoslovaquie.

Précipitamment on a fait nos valises, on a mis le linge dans les matelas et enveloppé les matelas dans les draps brodés de maman. Nous avons pris le train pour Naples, nous cinq et les quatre de Nonna Enrichetta: Elle, Zia Lyvia, zio Carlo, zio Loulou. A Naples nous avons embarqué sur le dernier bateau qui quittait l'Italie pour la Tunisie, en quatrième classe, avec très peu d'argent. Ayant appris que les repas n'étaient pas servis à bord, on a envoyé Loulou acheter des sandwiches. Dieu sait où il est allé, car le bateau avait déjà fait siffler la sirène et commençait à lever l'ancre qu'il n'était pas revenu. Nonna Enrichetta pleurait, maman était angoissée par des tas de pensées : à ce moment elle quittait tout ce qui avait été sa vie et partait vers l'inconnu. Enfin Loulou est apparu et il est monté à bord tout juste avant que la passerelle soit relevée. Le voyage durait deux nuits et un jour puisque le bateau faisait escale le lendemain matin à Palerme et repartait dans la nuit.

On a dormi dans des couchettes superposées dans un grands dortoir commun du bateau, les femmes et les enfants d'un côté : maman, Nonna Enrichetta, Zia Lyvia, Daniel, Lucien et moi, et les hommes dans un autre dortoir : papa, zio Carlo, zio Loulou. Il y avait des gens qui avaient le mal de mer, nous non, mais Nonna Enrichetta éprouvait une grande angoisse : elle rentrait dans son pays après 25 ans d'Italie, démunie de tout ; et maman éprouvait la même angoisse inversée : elle quittait son pays, la famille, qui lui restait et à laquelle elle était très attachée, pour aller comme à l'aventure vers un inconnu total et sans argent, isolée sans aucune racine où s'appuyer et destinée à s'exprimer dans une langue qui n'était pas la sienne.

L'escale à Palerme fut comme une trêve. Le bateau restait toute la journée au port pour ne repartir que le soir. Papa nous a pris, maman et nous, pour nous emmener visiter la ville en « carroz zella» en voiture à chevaux. Nous avons vu la cathédrale, le Palais royal, des places, le bord de la mer. C'était une ville de province ancienne, avec des palais ocre, aux persiennes souvent fermées à cause du soleil, et aux palmiers élevés ; assoupie et calme, sans aucune ambiance pouvant rappeler la guerre proche. Je crois que c'était la première fois que nous voyions des palmiers, le ciel et la mer étaient d'un bleu profond. Fin septembre, il faisait chaud comme en été, mais c'était très agréable avec cette impression de couleurs ; bleu, vert, ocre, marron. Il m'en reste une impression de gaieté de plaisir de gambader le nez en l'air ...

Le soir, nous avons repris la mer et nous sommes arrivés à Tunis le lendemain vers 9h du matin. Tunis ! D'abord nous avons pénétré dans la baie de Tunis, qui s'ouvrait devant nous en deux séries de collines, à droite et à gauche. Il faisait déjà chaud à six heures du matin, le ciel était couvert d'une vapeur brumeuse d'humidité, et le soleil déjà éclatant.

Les rives vertes se dérobaient lentement, laissant apercevoir des lieux et des villages aux maisons blanches avec des persiennes bleu ciel, que Papa nous montrait du doigt et nommait au fur et à mesure : Gammarth, La Marsa, Sidi Bou Saïd, Carthage, La Kram, La Goulette, à droite ; Hammam Lif, Saint Germain, Mégrine, à gauche. Puis la manœuvre d'entrée du canal devenant difficile, un remorqueur nous a abordé et le pilote est monté à bord par une échelle de corde. Nous étions curieux de voir. Lentement, le bateau a pris le centre du canal et nous avons vu la ville blanche se rapprocher et se préciser devant nous. La chaleur devenait de plus en plus lourde et étouffante et la lumière se faisait intense et éblouissante dans cet air qui restait légèrement ouaté de brume.

Je ne sais plus comment nous sommes descendus à terre et nous avons effectué les formalités d'entrée. Je me souviens seulement de ce port et de ses avenues traversées où tout était, ou paraissait, blanc sous un ciel tellement lumineux qu'il en perdait sa couleur et pâlisait jusqu'au gris blanc. Je me retrouve dans mes souvenirs devant un hôtel du bout de l'avenue de France, face à la Porte de France, c'est à dire à la limite de la ville européenne, face à la Médina. Il y avait un café devant l'hôtel avec les hommes assis en djellaba blanche, la chéchia rouge sur la tête, et en babouches, quelques uns pieds nus hors des babouches. Les djellabas semblaient des voiles légers entourant les corps habillés de sarrouels flottants, et tout cela était un dépaysement total, car nous n'avions jamais vu de gens habillés ainsi.

Appuyés à la fenêtre de l'hôtel à un troisième étage, nous nous perdions dans la contemplation du paysage qui étalait sous nos yeux les terrasses enchevêtrées et superposées de la Médina, la ville arabe, parsemées des dômes ronds des marabouts et des tours carrées des mosquées.

Nous sommes restés une semaine à l'hôtel, le temps d'organiser notre installation dans un appartement, installation facilitée par les nombreux cousins et oncles et tantes de papa, qui retrouvaient avec émotion et plaisir Nonna Enrichetta et ses enfants. Chacun s'est dévoué à sa façon : nous avons eu ainsi un appartement de trois pièces au rez de chaussée de la rue Lafayette, n°1 ; de la vaisselle, et des couverts, un fourneau à gaz, une table et des chaises sommaires. Alors nous avons transformé une chambre en dortoir en mettant par terre tous les matelas qui étaient venus avec nous ; et nous dormions ainsi neuf personnes côté à côté ; et les deux petites pièces de la façade nous servaient de salle à manger et de séjour pendant la journée.

Maman faisait le marché nécessaire et la vaisselle, Nonna Enrichetta la cuisine ; papa , zia Lyvia, Carlo et Loulou parcouraient la ville

et les familles, allant aux nouvelles, cherchant s'il était possible d'avoir un travail pour eux et une inscription à l'école pour nous enfants. C'est ainsi que trois semaines d'octobre sont passées. Pendant cette période où la vie était complètement différente de celle menée à Rome, nous avons à la fois renoué avec les familles Bonan et Lumbroso de Tunis et La Goulette, et connu une vie juive plus attachée aux rites et aux traditions religieuses. On voyait dans les rues les vieilles femmes juives habillées en pantalon bouffant noir et tunique de broderie anglaise, la tête couverte d'un fichu. C'était la période de Roch Achana, Kippour et Souccoith, trois célébrations qui réunissaient plus particulièrement les familles juives. Nous avons fêté Roch Achana à La Goulette, chez zia Nina et son fils Mino Lumbroso, la belle sœur de Nonna Enrichetta et le cousin germain de papa.

Nous avons fait Kippour avec zio Moumou, Salomon Bonan, l'oncle paternel de papa, frère de Nonno Isacco, qui était rabbin et propriétaire de la synagogue Bonan au rez de chaussée de son immeuble, 7 rue de l'Alfa, une ruelle de l'Avenue de Londres. Je me souviens de la bénédiction de la sortie de Kippour, pour la première fois la religion nous séparait : Papa, Daniel, et Lucien étaient à l'intérieur de la salle et suivaient la cérémonie, et maman et moi, avec d'autres femmes, serrées contre la rampe d'escalier de l'immeuble, regardions le déroulement des prières à travers la grande baie vitrée parce que les femmes n'avaient pas accès à la même salle que les hommes et que rien n'avait été prévu pour elles ici.

C'était tellement différent du grand temple majestueux de Rome, blanc et doré, aux rabbins en longues robes noires et vibrant à l'unisson de l'orgue et du chant des voix ! Nous avons coupé le jeûne au premier étage de la maison de zio Moumou où sa femme, zia Sarah, nous a accueillis après les prières avec un grand sourire. C'était une maison à l'orientale avec une grande pièce centrale en guise de patio, aux murs carrelés, dans laquelle plusieurs portes

menaient à la salle à manger, aux chambres, à la cuisine qui s'étendaient au-delà des quatre murs.

Je me souviens aussi de Souccôth, la fête des Cabanes, parce que l'aspect de la ville avait changé. Là, on pouvait constater que des quartiers entiers de la ville étaient juifs. Toute l'Avenue de Paris, le Passage, l'Avenue de Londres, et le quartier du cimetière, la rue Lafayette et la première porte du Belvédère, tous les balcons des immeubles, ou la plupart d'entre eux étaient tendus de draps blancs ornés de branches de palmier. Et le soir, derrière les draps, on voyait de chapelets d'ampoules électriques s'illuminer et les silhouettes fantomatiques des familles s'asseoir sous ces cabanes improvisées pour dîner après la prière rituelle. Avec la couleur du ciel et des maisons, les vêtements bariolés et typiques des passants arabes et juifs, on pouvait se croire dans un décor oriental des Mille et une nuits, et tout ceci mettait dans nos cœurs une terrible nostalgie de la vie romaine, européenne laissée derrière nous.

Ici à Tunis, il n'y avait aucune trace des menaces de guerre qui nous avaient poussés à partir. ; La vie s'écoulait dans la torpeur de l'été finissant et l'insouciance des gens habitant un pays libre, qui ne pouvaient même pas imaginer l'angoisse de l'avenir dans un pays dominé par un dictateur et divisé par de sévères lois raciales. C'est pourquoi, après avoir organisé l'installation de maman et nous enfants dans une des deux pièces sur la façade, et de Nonna Enrichetta et zio Loulou dans celle du fond (zio Loulou avait d'ailleurs trouvé un emploi chez Darmon Petitprix à la rue d'Italie), papa, zia Lyvia et zio Carlo sont repartis pour Rome, pour examiner la situation de près et voir si nous pouvions revenir tous.

Alors notre vie est devenue triste, solitaire et monotone. Daniel et Lucien avaient pu être inscrits à l'école primaire proche de la maison, rue Hoche, mais en première année du cours élémentaire, c'est-à-dire qu'ils reprenaient les études à zéro, en apprenant l'alphabet, ce qui les mettait en retard de trois et quatre années

d'études. Pour moi il avait été impossible de trouver une école et une classe pour mon niveau : j'avais terminé l'école primaire en Italie, j'aurais dû normalement aller en sixième au lycée, mais l'obstacle de la langue faisait que je ne pouvais être acceptée dans aucune classe. Alors Lisetta Scialom, une institutrice amie d'enfance de papa, a eu pitié et m'a prise comme auditrice libre dans sa classe du cours moyen à l'école de la rue des Maltais, c'est-à-dire que je ne faisais rien d'autre qu'essayer de comprendre, et déjà c'était très difficile. Je me souviens d'un poème qui était pour moi comme un casse tête chinois malgré la facilité :

Tout près d'un lac filtre une source  
Entre deux pierres, dans un coin,  
Allègrement l'eau prend sa course  
Comme pour s'en aller bien loin...

Tout le problème était dans le mot « source » qui ressemblait à l'italien « sorcio » qui signifie « un rat ». Alors je ne voyais aucun rapport logique entre l'eau et le rat, je ne comprenais pas le poème. Et personne ne comprenait mon problème puisque je ne savais pas moi-même que je faisais un contresens, et personne ne pouvait m'expliquer. Alors je croisais les bras sur mon pupitre, je posais la tête dessus, les yeux fermés pour oublier ce décor d'exil et souvent, sans le vouloir, je m'assoupissais dans le murmure de la classe. Car la journée me paraissait très longue, loin de maman : l'école était loin de la rue Lafayette ; le matin, zio Loulou m'accompagnait en allant à son travail, ou bien Lisetta Scialom venait me prendre en passant. A midi j'allais déjeuner chez la tante Sarah et zio Moumou qui habitait près de là. Ils étaient très gentils et compréhensifs car, dès que j'arrivais, ils me permettaient d'allumer la radio et d'écouter Rome en italien, qui donnait des nouvelles de l'ambiance en Italie et retransmettait les discours enflammés de Mussolini et les applaudissements des Italiens massés sur la Place Venise.

Après déjeuner, je retournais à l'école où je languissais dans l'attente de 16h30 quand Maman venait enfin me chercher, souvent avec une lettre de papa dont elle me lisait des passages. Je crois que c'est pendant ces mois de solitude totale, dans cette ville étrangère que maman et moi, malgré la différence d'âge, sommes devenues vraiment AMIES, dans une grande affection réciproque et une compréhension muette de ce qui nous manquait le plus, ce bain de famille dans une ambiance de ville connue. Ici nous étions dépaysées et avec Daniel et Lucien nous étions quatre perdus dans cet univers étrange et étranger. Et même, Nonna Enrichetta et zio Lulu paraissaient de plus en plus éloignés de nous, d'autant plus qu'ils semblaient se plaire et se retrouver dans cette nouvelle vie. Ainsi nous avons passé trois longs mois dans une sorte de désespoir passif. Le monde extérieur s'éloignait de nous ; ainsi nous n'avons rien su du jeune juif qui à Paris avait assassiné le conseiller d'ambassade Von Rath, le **7 novembre 1938** à cause des violences subies par ses parents en Allemagne, ni de la Nuit de Cristal, le **9 novembre 1938**, où tant de magasins et de maisons furent détruits et tant de juifs allemands emmenés dans les camps de concentration en représailles.

On vivait en attendant les lettres de papa et le peu d'argent qu'il pouvait envoyer et qui souvent arrivait en retard. Et maman dépérissait et maigrissait, sans personne à qui se confier malgré la sympathie certaine de quelques amis d'enfance de papa : Umberto Uzan et sa femme, le docteur Daniel Israël, Maître Albert Bessis et sa femme qui nous invitaient de temps en temps à déjeuner chez eux le dimanche, ou à passer une après midi à écouter la radio italienne ou des disques d'anciennes chansonnettes napolitaines ou italiennes qui nous consolaient et qui augmentaient notre nostalgie...

Enfin, **début décembre 1938**, est arrivée une lettre de papa disant que nous pouvions retourner à Rome... Maman a repris son animation, elle recommençait à vivre : en quelques jours, nous

étions prêts, les billets de bateau achetés, et légers comme des oiseaux, nous avons repris le chemin. L'itinéraire en sens inverse passait par Cagliari, en Sardaigne et aboutissait à Civitavecchia, au nord de Rome. Comme à l'aller pour Palerme, nous avons vadrouillé toute la journée dans Cagliari, dont je garde moins le souvenir ; je revois seulement de longues rues en montée et descente, assez raides, et une lumière plus mitigée et des maisons plus claires et plus modernes qu'à Palerme.

Le voyage en mer a été plus calme qu'à l'aller, la mer était lisse et il faisait beau temps. On devait arriver à Civitavecchia vers 8 h30, mais avant l'aube, maman était déjà levée et habillée, et après m'avoir réveillée, nous sommes montées sur le pont pour voir un très beau lever de soleil en pleine mer. Le ciel est d'abord devenu blanc, puis rosé et orange, des rayons sont sortis de la mer, puis un quartier de disque et enfin le soleil tout entier, d'abord doré et facile à fixer, puis petit à petit éblouissant, a illuminé la mer dont le bleu profond s'est mis à miroiter de rose et d'or.

Et maman a chanté une très belle romance italienne « Mattinata », l'aubade d'un amoureux à sa belle lui demandant de mettre une robe blanche comme celle de l'aurore pour venir saluer devant sa porte le chanteur qui l'aime :

« Metti anche tu la veste bianca  
E schiudi l'uscio  
Al tuo cantor  
Dove non sei la luce manca  
Dove tu sei nasce l'amor... »

Enfin nous avons pu descendre et nous nous sommes longuement embrassés. Le passage à la douane a été très sévère. Un douanier a fouillé attentivement les matelas qu'on avait ramenés et, en touchant la tête de la poupée qui était enveloppée dedans, il a crié « Ecco il morto ! », voici le mort, plaisanterie ironique signifiant

qu'il avait trouvé le trésor caché. Mais nous n'avions rien à cacher. Maman a été fouillée par une femme douanière qui l'a déshabillée entièrement.

Enfin nous avons pu sortir du port de Civitavecchia à bord de la Topolino qui nous ramenait à Rome et à la maison en fin de matinée. Là, une surprise de taille nous attendait : il n'y avait plus la chambre de Nonno Leone et Nonna Teresa, leurs meubles et leurs affaires avaient été liquidés ; il ne restait pas le moindre petit objet que maman aurait pu garder en souvenir d'eux, et, à la place, zia Lyvia et zio Carlo s'étaient installés en conquérants chez nous. Zia Lyvia s'était appropriée la chambre de mes grands-parents en y installant ses meubles et son lit, et zio Carlo avait pris mon lit dans la chambre des enfants qu'il partageait désormais avec Daniel. Quant à moi, je regagnais la chambre des parents et je dormais dans un petit lit d'appoint Et Lucien n'avait pas de lit du tout, on l'avait oublié dans la nouvelle organisation et, en attendant une solution, maman l'installa en travers de son lit, à ses pieds. L'après midi papa retourna à son bureau et nous, après un moment de repos, nous essayâmes de nous y retrouver, dans cette nouvelle installation, malgré la présence de zia Lyvia et zio Carlo qui tournoyaient constamment partout.

Puis nous avons reçu des coups de téléphone affectueux de la famille de Maman, qui nous ont donné chaud au cœur, et zia Amelia, la cousine préférée et l'amie véritable, est venue nous voir. Nous étions tous assis dans la salle à manger et maman a demandé poliment à zia Lyvia ce qu'elle avait fait de toutes les affaires de mes grands-parents, disant sa surprise que tout se soit passé sans qu'elle ait été prévenue ; et alors zia Lyvia, pour ne pas avoir à se justifier ou à s'excuser, a déclenché une grande bagarre avec des hurlements et des histoires, un vrai scandale, disant que pendant ces trois mois écoulés elle avait été obligée d'être la mère de famille de ses frères, qu'elle en avait été la bonne à tout faire, qu'elle en avait assez... etc.

Et zio Carlo aussi y a mis du sien et a reproché à maman d'être revenue, qu'ils étaient très bien sans elle... etc. Et voilà l'accueil que nous avons reçu après trois mois d'exil, dans la maison qui appartenait à ma mère. Et maman baissait la tête dans cette tempête, et zia Amelia ne savait pas où se mettre ; elle tenait la main de ma mère pour la soutenir en silence. Enfin, quand on a pu placer un mot, zia Amelia a préféré s'en aller et nous a tous embrassés. Mais une fois en bas, elle m'a appelée parce qu'elle avait oublié son parapluie. Quand je le lui ai rapporté, elle m'a pris la main, elle a fait trois pas en silence dans l'entrée de l'immeuble, et puis elle m'a dit :

« Tu n'es plus une petite fille, tu as onze ans et demi, tu as souffert là-bas de la solitude et de l'éloignement ; alors tu dois comprendre, aimer, et, surtout, défendre ta mère qui n'a plus que toi, qui est seule au monde contre la méchanceté de cette famille – souviens-toi d'aujourd'hui ! »

Elle m'a embrassée et elle est repartie. Je suis remontée à la maison, je n'ai rien dit à personne, mais toute ma vie je me suis souvenue. C'est sans doute pourquoi, quand en 1965 j'ai été obligé de quitter Tunis avec mon mari et mes enfants en laissant Maman, que je n'avais jamais quittée, que j'ai tant souffert de cette séparation... En quelques jours, la vie romaine a repris son cours, avec les habitudes facilement revenues des occupations de la journée. C'étaient les vacances de Noël. Nous étions inscrits dans nos écoles respectives et nous attendions avec impatience la rentrée de janvier pour reprendre à fond, après le trimestre de passivité tunisien.

Une après-midi, au Pincio, j'ai rencontré Tolomei, un camarade de classe de l'année précédente qui me dit, qu'en latin, elle en était déjà à la troisième déclinaison. Affolée par ce mot inconnu, je courus vers maman, et le reste de la semaine passa, avec zia Lyvia, malgré sa mauvaise humeur, à recevoir les premiers rudiments de latin.

Tous les professeurs juifs renvoyés des lycées de Rome y avaient été d'office engagés, avec, naturellement, l'autorisation du gouvernement fasciste qui avait accepté, puisque nous étions tous juifs entre nous et pas mêlés aux « ARYENS ».

Ainsi, j'ai fait ma « prima ginnasiale », ma sixième de lycée, dans cette villa avec, d'une part, l'étonnement que TOUS nous étions Juifs et, d'autre part, la fierté d'en être et de se reconnaître parmi les siens.

Psychologiquement, Daniel et moi étions dans des situations absolument opposées : lui, sans cesse brimé, apeuré par l'agressivité extérieure et toujours en état d'alerte et d'angoisse ; moi, épanouie et joyeuse de cette école où on se sentait en famille, où les professeurs et le directeur, malgré une apparente sévérité, étaient envers nous, élèves, plutôt indulgents et compréhensifs, vu les circonstances extérieures qui rendaient le nombre d'élèves toujours plus fluctuant à cause, tantôt, des arrivées et des départs des juifs allemands et d'autres pays étrangers qui étaient là de passage, et tantôt à cause des départs des Juifs italiens qui, dès qu'ils obtenaient un visa, émigraient en France, en Angleterre, et souvent en Argentine.

J'ai appris beaucoup de choses grâce à cette école, et pas seulement scolaires. Comme elle était loin de la maison, et maman très occupée avec Daniel et Lucien, on décréta que maintenant j'étais grande et que je pouvais y aller seule (quoiqu'elle fût très loin et à l'autre bout de Rome). Souvent Papa m'y accompagnait le matin en Topolino, avant d'aller à son bureau ; et j'avais le plaisir d'observer la circulation dans le centre de Rome, de traverser les beaux quartiers, de voir l'hiver passer et le printemps apparaître, de bavarder avec papa comme une grande, d'avoir un porte monnaie à moi avec un peu d'argent personnel pour le goûter que je choisissais à l'école, et pour le ticket d'autobus que je prenais toujours au retour avec deux camarades de classe qui devinrent

bientôt deux amies : Misano, la fille d'un antiquaire ancien ami de mon grand-père Nonno Leone, et Chimichi, d'une famille aristocrate juive dont elle racontait complaisamment le train de vie royal.

D'autres élèves étaient devenues mes amies : tout d'abord Myriam, une juive allemande de mon âge, arrivée comme moi en janvier, en provenance de Berlin. Naïvement, je m'étonnais en la regardant, de ses tresses brunes et de son teint mat, les Allemands n'étaient-ils pas tous blonds, d'après la propagande Hitlérienne ? Ce n'était qu'un propagande, me disait-elle, beaucoup d'Allemands étaient bruns, et elle, en particulier, parce qu'elle était juive. Et elle racontait que son père médecin n'était plus autorisé à exercer son métier ; Ils avaient pu fuir ici, en Italie mais ils étaient là seulement de passage, dans l'attente d'un visa pour la Palestine, Eretz, disait-elle. Et elle chuchotait à mon oreille que son père voyait la situation des Juifs en Italie suivre le même chemin que celle des Juifs en Allemagne.

Puis un garçon de ma classe devint vite mon copain ; Zuckerman, aujourd'hui j'ai oublié son prénom ; Il avait une situation étrange à mes yeux : il était le fils de Gimmy, l'ami de papa guide à la C.I.T. mais pas de Sally sa femme, et il n'avait pas le nom de son père, Hazan. J'étais une enfant et je n'arrivais pas à comprendre comment le fils n'habitait pas avec le père, même en l'appelant « papa » à la sortie de l'école. Enfin maman m'expliqua un jour que Zuckerman était « un enfant naturel » reconnu par son père. Et nous devînmes très amis, attendant ensemble nos pères à la sortie de l'école, allant ensemble acheter les gâteaux du goûter à la boulangerie voisine, et nous soufflant réciproquement la leçon de latin lorsqu'on hésitait à l'interrogation du professeur.

Donc, j'étais devenue maintenant une adolescente, juive naturellement, mais que signifiait en fait être juive à Rome en 1939, sinon vivre à part et pas encore, peut-être, en danger, ce dont

je ne pouvais pas vraiment prendre conscience dans mon environnement protégé, mais dont Daniel avait pris conscience dans son environnement malveillant. Malgré tout, cette année scolaire se termina plutôt bien pour nous trois : chacun avec son passage de classe et Daniel avec son diplôme de fin d'études primaires.

En plus de l'école, maman se souciait beaucoup de notre formation générale. Nous allions à un cours de gymnastique une fois par semaine et elle m'accompagnait aussi dans un centre protestant américain où, par petits groupes, les jeunes filles faisaient de la rythmique et du maintien pendant que les mamans tricotaient ou cousaient pour les œuvres. Puis, mères et filles, nous prenions ensemble le « five o'clock tea » avec conversation anglaise. Une fois par semaine, aussi, Daniel et moi allions à un cours organisé à la synagogue, de civilisation et coutumes juives, sans doute pour que les jeunes apprennent ce qu'ils étaient vraiment, en dépit de la propagande fasciste, et connaissent leurs racines à un moment où tout nous méprisait.

Pendant ce temps, l'année s'écoulait avec des nouvelles révélant que la situation empirait :

Le **2 janvier**, on chuchotait à voix basse qu'Enrico Fermi, physicien atomiste qui venait de recevoir, le 10 décembre précédent, le prix Nobel de 1938, avait quitté l'Italie pour s'exiler à New York.

Le **17 janvier**, Hitler fit approuver un décret interdisant aux juifs l'accès aux professions médicales : dentiste, vétérinaire, pharmacien, et on sut que les Juifs n'étaient autorisés à sortir d'Allemagne qu'avec des passeports marqués « JUDEN ». La même semaine, on apprit qu'un train entier d'enfants juifs réfugiés d'Allemagne était arrivé en Belgique. On ne savait pas ce qu'étaient devenues leurs familles.

Et à la fin de ce mois de **janvier, le 30**, Hitler dans un discours à la Diète, annonçait une SOLUTION du problème juif en Allemagne. »Solution » que personne ne comprit, d'ailleurs, à ce moment là.

Maintenant, le situation n'était pas seulement grave en Allemagne et en Italie, elle s'étendait aussi aux pays occupés par Hitler et Mussolini ; **Le 1er février** la Tchécoslovaquie publiait un décret prévoyant l'expulsion des juifs étrangers dans les six mois. Et tous les jours l'air s'assombrissait avec la fièvre d'expansion territoriale : Hitler annonçait la prochaine annexion de la Tchécoslovaquie **en mars**, Mussolini aboyait à son balcon réclamant Nice, la Corse comme territoires Italiens, l'Albanie comme terre à conquérir et à « protéger ». Hitler dévoilait **en mai** son plan d'invasion de la Pologne.

Dans cette période contrastée, une brève halte entre février et mars, une parenthèse d'accalmie due à la mort de Pie XI, le **10 février 1939** et à l'élection de Eugène Pacelli, Pie XII le 2 mars 1939. Un grand espoir s'éleva parmi les juifs, on disait que le nouveau Pape était leur ami ; Maman disait qu'il était d'une famille romaine proche de ses oncles, et on crut que la situation allait se calmer, mais il n'en fut rien... Les Juifs allemands arrivaient maintenant en foule et demandaient aux ambassades de France et d'Angleterre et des Etats-Unis des visas pour ces pays ou leurs colonies. Mais c'était très difficile à obtenir. C'est ainsi que zia Lyvia, qui avait repris son poste à l'Ambassade de France, fit la connaissance de Max H., juif allemand qui voulait émigrer en Tunisie, qui était seul au monde, et ils se fiancèrent pensant se marier dès leur arrivée à Tunis ; mais lui, une fois réinstallé et en sûreté ne voulut plus d'elle...

Après le départ de zia Lyvia, vers avril 1939, mes parents se préparèrent à partir eux aussi.

Cette fois-ci c'était vraiment le moment de quitter ce pays bien aimé qui était devenu dangereux pour nous. Alors papa et maman firent le choix et l'inventaire des meubles qu'on emporterait avec nous après en avoir demandé et obtenu l'autorisation des autorités préposées aux affaires juives : nous étions de nationalité anglaise, donc après de nombreuses démarches, la chose fut possible. Alors parmi les objets familiaux et ménagers on marqua les meubles, les tableaux, les étoffes et les bibelots qui étaient restés notre propriété après la fermeture du magasin d'antiquités en 1929, en espérant pouvoir les vendre et en vivre plus tard ailleurs.

Aussi, avant de décider vraiment de partir pour Tunis, papa et maman avaient réfléchi aux chances de réinstallation dans d'autres pays. Je me souviens de la conclusion de leur conversation, un soir après dîner, autour de la table de la salle à manger. Papa écartait les U.S.A parce qu'il fallait un « Affidavit » : la garantie de quelqu'un déjà installé là-bas pouvant assurer notre subsistance pendant une période de début, garantie que nous n'avions pas, ne connaissant personne là-bas. L'Australie et l'Argentine étaient des pays d'accueil, mais maman craignait de s'y installer car elle gardait l'espoir d'un retour probable et ces pays étaient à la fois trop éloignés de l'Italie, et le voyage coûtant trop cher, on risquait de ne pas pouvoir revenir un jour. Alors, malgré l'expérience qu'on venait de passer à Tunis, papa et maman tombèrent d'accord pour y émigrer ; le problème de la langue y était moindre puisque eux parlaient et écrivaient français et que cette fois ils prendraient les dispositions nécessaires pour que nous enfants l'apprenions au plus vite.

Il ne nous restait donc plus que trois ou quatre mois à vivre en Italie ; Papa et maman firent en sorte qu'on puisse en garder le meilleur souvenir. Tous les dimanches, avec la Topolino, nous avons systématiquement visité tous les coins possibles du Latium plus ou moins éloignés de Rome :

les lacs de Albano et de Nemi, les Castelli Romani, les grandes abbayes bénédictines comme Subiaco, nous avons passé un week-end à Ostia, la plage de Rome, et avons rayonné sur la côte : et vu à Fiumicino l'embouchure du Tibre : au Sud et au Nord dans des ports et des villes dont j'ai oublié les noms, visite des musées, admiré des paysages rempli nos yeux de mille beautés. Aux vacances de Pâques, maman a désiré revenir à Naples qui était sa ville natale, et nous y avons passé une semaine, en visitant sur la route Monte Cassino et son abbaye qui devinrent fameux pendant la campagne d'Italie pour leur difficulté d'accès et la défense allemande, détruits par les bombardements américains et couverts de morts de toutes les armées du monde, pendant la guerre de 1940-1945.

Pendant ce temps aussi, nous avons fait faire, chez le tailleur et la couturière, des vêtements neufs qui allaient nous servir de réserve pendant la guerre. Le 13 mai on marqua mon anniversaire comme une véritable grande fête que j'ai racontée au chapitre « mon anniversaire ». Et nous avons fixé notre départ fin juillet, sans doute la dernière semaine de juillet 1939 ; c'est drôle, je ne me souviens pas de la date exacte, ni Daniel et Lucien non plus... Au lieu d'aller à San Polo dei Cavalieri, comme les années précédentes, nous avons passé quinze jours à Palestrina qui était le village natal de Nonna Teresa et sa famille, pour que nous puissions en garder le souvenir.

Enfin, la dernière semaine avant de partir, papa et maman devaient aller au cimetière pour une dernière visite aux morts de la famille, et maman décida de m'y emmener avec elle pensant que j'étais à douze ans assez grande pour l'accompagner, pour comprendre et me souvenir.

Nous sommes donc allés au cimetière de Verano et j'ai marché avec eux parmi les tombes, j'ai suivi, j'ai écouté les prières et je les ai observés déposant les bouquets de fleurs.

Nous nous sommes arrêtés plusieurs fois ; devant Nonno Isacco Bonan, devant les frères de papa, devant les tantes, oncles, cousines de maman, mais seules sont restées dans mon souvenir les tombes de Nonno Leone et Nonna Teresa avec qui j'avais vécu toute mon enfance. Nonno Leone était enterré dans le caveau de la famille Sabatello, un monument de marbre clair fait de plusieurs blocs rectangulaires superposés en pyramide. Il y avait plusieurs noms gravés en lettres dorées sur le premier bloc, et maman m'a fait lire parmi eux « Leone Yeouda Sabatello ». Un peu plus loin, dans une allée perpendiculaire, la tombe de Nonna Teresa, individuelle, plus simple, un rectangle de marbre avec une stèle à la tête. Nous avons tourné encore un peu parmi les tombes, puis nous sommes partis. C'était mon premier contact avec la mort et le cimetière mais cette visite ne m'a pas attristée ; c'était une visite aux souvenirs dans un beau jardin, très bien entretenu et on ressentait, en le quittant, un calme profond et un certain apaisement...

Maintenant, tout était prêt pour le départ. Dans notre maison, seule la chambre à coucher de papa et maman devait être emmenée par les déménageurs, mais je n'ai aucun souvenir du jour de l'emballage et du déménagement ; j'ai l'impression de l'avoir vue jusqu'au dernier jour, puis de l'avoir retrouvée comme par enchantement à Tunis. Comme aussi les trois grandes malles vertes cerclées de bois clair, pleines de notre linge de corps, du linge de maison et de couvertures en tissus ancien, je n'ai aucun souvenir de les avoir vues à Rome ; et pourtant elles sont arrivées à Tunis et sont restées plus de dix ans empilées dans la chambre de Daniel et Lucien, parce que maman espérait retourner avec à Rome à la fin de la guerre. La salle à manger ancienne de la maison de Nonna Enrichetta, qui appartenait à maman, est aussi venue à Tunis par le déménagement, grâce à quoi nous avons pu la récupérer et l'avoir à la rue de Syracuse plus tard. Et aujourd'hui, après tant d'années et leur mort à tous, elle est chez Lucien à Marseille, sauf la petite bibliothèque sculptée que j'ai héritée

personnellement parce que, à Tunis, maman me l'avait déjà donnée pour y mettre tous mes livres, puisque, comme elle, j'avais la passion de la lecture.

Par contre, comment aurais-je pu oublier le dernier coup de zio Carlo qui fit tant de peine à maman ! La salle à manger de notre appartement de Rome allait rester à Rome, je ne sais pas du tout à qui ou à quoi elle était destinée, et je n'ai d'ailleurs jamais pensé à poser cette question à maman. Mais tous les livres qui étaient dans le haut du buffet, et Dieu sait s'il y en avait, maman les empila dans une malle en osier pour les offrir à ses cousines, les deux filles de zia Giuditta Lina et Titti. Et on attendait d'un jour à l'autre que zio Pacifico, mari de zia Giuditta, vienne la chercher. Et un matin, en rentrant de faire une course avec maman, nous avons trouvé la malle ouverte, béante et vide ; il n'y avait plus le moindre livre dedans.

Et zio Carlo, tout souriant, nous dit qu'un robavecchia était passé, qu'il l'avait appelé par la fenêtre, et qu'il lui avait vendu tous les livres, pour une somme modique, et puisque c'était lui qui les avait vendus, il gardait cette somme pour son argent de poche. Maman fut chagrinée pour plusieurs raisons : d'une part les livres qu'elle aimait et qui représentaient en quelque sorte sa jeunesse, étaient partis loin d'elle sans sa permission ; d'autre part le « je m'enfoutisme » de zio Carlo et le manque de respect à son égard la blessaient profondément, comme aussi de voir que papa, absorbé par tous les soucis de la préparation du départ, considérait cet incident comme mineur et ne prit pas sa défense et resta indifférent. Un ou deux jours plus tard, zio Carlo partit enfin pour Tunis, avant nous, et ce fut un grand soulagement à la maison ; depuis décembre que nous étions revenus, sept longs mois s'étaient passés et nous étions maintenant enfin seuls chez nous, mais pour quelques jours seulement, les derniers de notre vie heureuse à Rome.

La dernière semaine de notre séjour, quand tout fut prêt, papa voulut nous envoyer en vacances, une dernière fois, à San Polo dei Cavalieri, où nous avons passé deux étés insouciant, mais maman préféra aller à Palestrina petite ville des environs de Rome, en une sorte de pèlerinage, puisque c'était la ville d'origine de Nonna Teresa et de sa famille Piperno, et où elle avait passé la plupart des étés de son enfance. Et nous y sommes allés. J'en garde un souvenir très vague, une place carrée avec un jardin public. Sans doute, nous étions dans une pension de famille, mais je n'ai aucune image présente à l'esprit. Seule, reste dans ma mémoire une famille connue là-bas ; la mère, la tante et un garçon de mon âge qui, dans nos jeux, au lieu de s'attacher à Daniel comme les garçons de San Polo, s'attacha à moi et ne voulut jamais me quitter, du matin au soir. C'était un bon copain. Et au moment de partir, sa mère demanda à maman, pour son fils, une photo de moi en souvenir. Et maman la lui donna. Et quand je lui demandai pourquoi, elle me fit comprendre que j'avais été, sans le vouloir et sans le savoir, le premier amour de ce garçon ; qu'en réalité il ne fallait jamais donner sa photo, mais là, c'était une exception, nous allions partir et, au moins, quelque chose de nous allait rester ici, chez quelqu'un qui nous aimait.

Et nous sommes rentrés à Rome, nous avons pris nos valises et nous sommes partis.

Mais c'est étrange : autant le premier départ, en septembre 1938 reste indélébile dans ma mémoire, autant ce deuxième s'en est effacé. Quand, comment, de quel port, avec quelles escales, comment s'est déroulée notre arrivée, je suis dans l'ignorance totale des réponses. Peut-être que dans leurs ressemblances les deux voyages se chevauchent dans le souvenir !

Voici quelques bribes de souvenirs de l'été 1939 à Tunis.

Nous sommes maintenant **fin juillet 1939**, installés de nouveau à la maison de la rue Lafayette, chez Nonna Enrichetta, avec les matelas par terre, mais cette fois-ci c'est provisoire, en attendant de trouver un appartement. Il fait très chaud, une poussée de sirocco comme en connaît Tunis, l'été ; on étouffe, on transpire, on supporte à peine un drap la nuit, mais Daniel nous inquiète et nous le taquinons tous parce qu'il frissonne et qu'il a besoin de s'emmitoufler dans une grosse couverture en laine...

Umberto Uzan est venu nous voir, c'est un ami d'enfance de papa, assureur à Tunis et Fasciste notoire malgré sa condition juive ; mais à l'étranger le racisme et la lutte contre les juifs ne se sont pas exercés, c'est pourquoi ici, les juifs italiens sont pour la plupart restés inscrits au Fascio, c'est un peu comme la fierté d'appartenir à une élite... Il est venu tout content d'annoncer à mes parents de ne plus se faire de souci pour notre école car il nous a inscrits pour la rentrée d'octobre au lycée italien de Tunis.

Mais papa se rebiffe et lui répond : « Après ce que l'Italie nous a fait en renvoyant nos enfants de ses écoles parce que juifs, comment veux-tu que j'accepte ton offre ! Il n'est pas question qu'ils aillent à l'Ecole italienne. Ils vont lutter, apprendre le Français, travailler le temps qu'il faudra et ils iront à l'Ecole Française pour remercier et honorer le pays qui nous accueille ! »

**Août 1939** : En quinze jours papa et maman ont trouvé un appartement pour notre famille. C'est au 16 rue de Syracuse, angle rue de Bretagne, à une rue de l'Avenue Jules Ferry.

Je ne sais pas comment ils s'y sont pris, mais cette maison est sur mesure pour nous ; la rue Lafayette c'était un quartier juif, on y parlait en judéo arabe et j'ai déjà décrit notre dépaysement et notre nostalgie. Ici, nous sommes au cœur de la Petite Sicile, la plupart des habitants sont Italo siciliens ou français. C'est une rue délicieusement rétro avec des maisons basses à rez de chaussée seulement, entourées de quelques immeubles avec appartements bourgeois.

Nous sommes au premier étage de l'immeuble gris qui fait le coin de la rue de Bretagne. Le propriétaire est Italien, les autres locataires italiens et français. Même si au rez de chaussée de notre immeuble il y a un épicier (attar) arabe, Chaâbane, sur le trottoir d'en face c'est un épicier italien, « il signor D'Ancona » avec trois fils dont deux ont l'âge de Daniel et Lucien et bavardent de temps en temps avec eux. Quand nous sommes au balcon de la salle à manger, on entend les passants parler italien et cette langue caresse nos oreilles. Et, au bout de la rue, on aperçoit les beaux arbres de l'Avenue Jules Ferry. Notre coiffeur, sur l'Avenue, il Signor Nicola, est italien, et tout le monde, dans son salon, en nous entendant parler, s'extasie de notre accent romain, alors qu'il y a ici toujours un peu de sicilien et de français mêlés dans leurs discours. C'est un quartier plein de charme et, comme je l'ai déjà dit, savoureusement rétro : nous sommes en 1939, époque moderne, et pourtant, ici, les réverbères sont à gaz et, chaque soir, l'allumeur passe avec une longue perche pour les allumer, et, chaque matin, il revient pour les éteindre. Les marchands ambulants arabes et l'aiguiseur de couteaux passent avec leurs charrettes et crient leurs marchandises et leurs prix en italien abâtardi de mots arabes, et nous ne sentons presque plus la nostalgie car nous rions de ces refrains déformés. Tous les matins, à six heures, le chevrier passe avec son petit troupeau de cinq ou six chèvres et appelle les clients en agitant sa clochette. Maman descend avec une casserole et le chevrier traite directement la chèvre dans la casserole de Maman.

Et pourtant Tunis est une belle ville, la capitale de ce pays, avec de grands et beaux magasins, une circulation intense de tramways, de voitures à chevaux et d'autos.

On entre dans l'appartement par un long et étroit couloir sombre.

A droite de la porte d'entrée, c'est la salle de bains, cabinet de toilette ; au milieu du couloir, à gauche, la chambre de papa et maman où on a installé, en plus ramassé, les meubles de leur chambre à Rome ; un mètre plus loin, à droite, la cuisine, et au fond, deux pièces : celle de gauche, la salle à manger avec des meubles 1930 en chêne clair vendus par l'ancien locataire, auxquels on a ajouté, sur le mur de droite, un lit divan pour moi. L'autre pièce du bout est la chambre de Daniel et Lucien avec les deux lits, un meuble en bois blanc peint en sombre, et les trois grandes malles vertes, venues de Rome, qui y sont restées empilées jusqu'à la fin de la guerre, car on pensait pouvoir revenir un jour en Italie.

La salle de bains et la cuisine donnent sur une courette minuscule avec la verrière surélevée de l'épicier arabe. C'est un endroit sale et poussiéreux malgré tous les nettoyages que maman y fait, et elle garde toujours les persiennes fermées à cause de cela, ce qui fait que la cuisine est très obscure et il faut avoir tout le temps la lumière allumée. Si on ajoute sa petitesse, cela fait un endroit très sacrifié pour y travailler. La salle à manger et la chambre de Daniel et Lucien par contre, exposées plein sud, ont une lumière intense et il faut garder, à partir de onze heures, les stores aux trois quarts baissés, tellement la réverbération est éblouissante. C'était tout de même une maison agréable, quoique petite ; on a cependant toujours regretté qu'il n'y ait pas eu une pièce supplémentaire pour y faire ma chambre ; et nous y avons vécu heureux malgré les nombreux soucis d'argent, de la guerre, du racisme, de notre éducation scolaire et de notre avenir, du travail de papa et du moral de maman.

**Septembre 1939** : Nous avons été tellement ballottés ces six derniers mois, depuis l'élection du nouveau Pape, en mars, que je n'ai pas pu raconter en même temps notre odyssee et celle de l'Europe sous l'impulsion de la folie de Hitler et Mussolini. Aujourd'hui encore, quand j'y pense, j'ai l'impression que nous

avons entrepris sans le savoir, une course contre la montre pour nous mettre à l'abri de l'Apocalypse menaçante, dont voici le calendrier des événements.

**15 mars 1939** : Hitler envahit la Tchécoslovaquie et entre à Prague. Comme pour l'Autriche l'année dernière, la radio résonne de chants et de cris, d'agitation de bannières et de discours enflammés hurlés dans les micros, et le silence est plein du sacrifice de tant de gens chassés de chez eux, volés, emprisonnés, envoyés Dieu sait où...

**Le 17 mars**, la Tchécoslovaquie cesse d'exister, c'est un nouveau territoire allemand. Et sans arrêt, Hitler continue à pousser ses pions hors de chez lui : **le 22 mars**, le Reich annexe le port lituanien de Memel sur la Baltique, face à Dantzig, port polonais. La Pologne tremble mais, officiellement, le 31 mars Chamberlain la rassure lui promettant son aide, celle de l'Angleterre.

**Le 7 avril** : l'Italie envahit l'Albanie avec l'excuse que le Monte Negro est le pays d'origine de la reine d'Italie ; et même sans excuse c'est une visée territoriale comme Nice ; la Corse, la Tunisie que Mussolini déclare destinées à rejoindre tôt ou tard le territoire italien.

**Le 22 mai** : à force d'aboyer chacun de son côté, Hitler et Mussolini s'associent en un pacte d'entraide, **le Pacte d'Acier**.

**Le 30 juillet** : Hitler provoque une crise entre l'Allemagne et la Pologne pour le Corridor de Dantzig. Combien a-t-on parlé de ce Corridor même nous, les enfants, sommes au courant de cette étroite bande de terre et de ce port qui permettent à la Pologne d'avoir un accès à la mer ! Oui, mais Hitler hurle que ce Corridor coupe en deux son territoire et que certains Allemands sont loin de la mère Patrie. Il veut s'en emparer. Et le 21 août, il déclare la Mobilisation Générale en Allemagne.

**C'est le 1er septembre** et nous entendons à la radio, catastrophée, que les troupes allemandes sont entrées en Pologne. C'est l'invasion et la guerre. Les Allemands sont techniquement infiniment supérieurs aux Polonais : Avions, chars, canons, entraînement militaire, depuis combien d'années ils sont prêts ! Et les Polonais surpris sont en nombre insuffisant pour faire face, mal et peu armés, avec leur cavalerie, combattant à cheval. C'est très vite fait ; tandis que ce même 1er septembre la France et l'Angleterre ordonnent la mobilisation générale et Mussolini déclare sa non belligérance (différente de neutralité) Hitler avance et massacre.

**Le 3 septembre**, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne et **le 5 septembre** les U.S.A. proclament leur neutralité.

Maintenant, c'est la guerre des grandes démocraties contre le pays totalitaire ! **Le 9 septembre** les Allemands arrivent devant Varsovie qu'ils encerclent le 16. Et **le 17 septembre**, l'Armée Rouge soviétique envahit la Pologne dont le gouvernement fuit vers la Roumanie, le 19. C'est fini... **Le 28 septembre**, les accords de Moscou font que Allemands et Russes se partagent la Pologne. **Le 29 septembre** la Pologne capitule avec 900 000 polonais prisonniers.

**Tunis, septembre 1939** : Maintenant nous sommes installés chez nous. Notre famille reprend forme, s'adapte à de nouvelles habitudes. Dans un mois, le 1er octobre, c'est la rentrée scolaire et le plus urgent, ces jours-ci, est de s'occuper de nous, enfants, pour ne pas recommencer l'échec de l'année dernière. A la demande de papa et maman, Madame Frida Soria, la belle sœur de Umberto Uzan nous envoie une jeune fille qui donne des leçons particulières de Français. Haydée Besnaïnou, 20 ans, aînée de neuf enfants, plutôt petite et boulotte, brune et frisée, pas très jolie, mais fraîche et intelligente, douce et ferme, d'une gentillesse à toute épreuve.

Elle comprend notre cas et nous prend en main, les trois ensemble, trois fois par semaine, l'après midi, sans se soucier si l'heure est dépassée, pour cinq francs par semaine, une grosse pièce ronde et plate qu'elle est heureuse de gagner pour décharger sa mère de ses dépenses personnelles, en particulier son trousseau, car elle est fiancée et veut se marier bientôt. Nous nous sommes accrochés à elle comme à une bouée de sauvetage. Elle commence par franciser nos prénoms : Claudia, Daniel et Luciano deviennent Claudine, Daniel et Lucien.

On apprend conjugaisons et vocabulaire, elle nous fait lire, faire des exercices, des dictées, des petites rédactions. Et elle s'est attachée à nous, elle veut nous faire réussir, elle nous fait réciter, répéter inlassablement, écrire et corriger. Et le miracle se produit...

En un mois elle est arrivé à nous introduire dans la langue française, elle nous a ouvert une porte, donné des bases, des rudiments et des tournures. Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire, mais tout de même nous nous sentons encouragés pour essayer de suivre une classe avec d'autres enfants.

Papa et maman peuvent inscrire Daniel et Lucien à l'Ecole des Frères de la rue de la Kasbah, à l'entrée de la ville arabe, je ne me souviens pas dans quelles classes, mais pas trop bas. De toutes façons, c'est la coutume, ici à Tunis, de perdre deux ans de niveau en passant de l'Italien au Français.

Pour moi, c'est plus difficile. Je passais en cinquième. Maman a essayé de m'inscrire en sixième au lycée Armand Fallière. On m'a fait passer un examen d'entrée et j'ai buté sur le problème dont la donnée était pour moi incompréhensible, et je n'ai pas pu le faire. Refusée ! Désespoir de maman qui tourne toutes les écoles et qui ne trouve rien pour moi. Haydée l'encourage : il vaut mieux reprendre l'école primaire, ce sera une bonne base, tant pis pour les années perdues.

Et maman demande un rendez-vous à madame Busset, directrice de l'école des filles de la rue de Normandie, qui nous reçoit, écoute attentivement maman qui lui expose notre problème, puis ouvre un livre de classe et me fait lire un passage : « Je vais vous dire ce que me rappellent tous les ans... les feuilles mortes sur les blanches épaules des statues.. » Elle hésite un moment, regarde le visage angoissé de maman, puis le mien... enfin, elle accepte de me prendre dans sa classe de cours moyen deuxième année. Je perds trois niveaux de classes, mais je vais à l'école. Nous sommes casés tous les trois ! Quel souci. Quelle année scolaire : à l'école de huit heures à onze heures trente et de treize heures trente à seize heures. Retour à la maison, goûter. Haydée Besnaïnou de dix sept heures à dix huit heures, puis nos devoirs jusqu'à dix neuf heures trente et plus. Tous les jours sauf le samedi soir et le dimanche. Nous y sommes arrivés. Au mois de décembre j'étais la troisième de la classe et j'étais inscrite au tableau d'honneur des écoles publiques. Et à la fin de l'année scolaire, je passais avec succès le Certificat d'Etudes Primaires et l'examen d'entrée en sixième.

Daniel et Lucien ont continué à l'école des frères : pour Daniel jusqu'au passage en seconde au lycée Carnot et pour Lucien jusqu'à son passage en sixième au lycée technique Emile Loubert.

**Septembre, Octobre, Novembre, Décembre 1939** : un travail pour les adultes. Nous voici installés dans la vie de Tunis. Le temps passe, la maison, l'école, les occupations de tous les jours, tout marche plus ou moins bien. Zia Lyvia a été engagée comme secrétaire à l'Agence Havas où elle est en contact avec les journalistes et l'actualité, métier qu'elle aime ; zio Carlo et zio Lulu ont trouvé un travail, respectivement vendeur de tissus chez Boublil à la rue de Serbie et employé confirmé chez Darmon Petitprix, quincaillier, rue d'Italie. Papa cherche aussi quelque chose, mais ce n'est pas facile. Nous vivons actuellement, de nos économies et d'un tableau ancien « le chasseur », très beau portrait en vert et marron, qu'il a vendu.

Il avait aussi apporté d'Italie des échantillons de sacs de dame et voulait faire de la représentation auprès des magasins de mode, mais tout tombe à l'eau. Depuis la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne le 1er septembre, malgré la neutralité de l'Italie, tout le monde s'attend à l'entrée en guerre de Mussolini d'un jour à l'autre et ce suspense freine les commerçants qui se méfient. Tout se bloque peu à peu à cause de cette guerre et papa s'angoisse. A table, quand le repas est terminé, au moment de se lever, chaque fois papa dit comme en une prière : « E anche oggi, ringraziamo Iddio, abbiamo mangiato ! » qui en dit long. Maman supporte mal de l'entendre dire ces mots, mais ne dit rien sachant pourquoi. Tous les jours papa sort à la recherche de quelque travail, et les jours passent. Enfin quelque chose se profile à l'horizon. A la rue du Danemark, derrière le grand marché de Tunis, il y a une épicerie très connue : « chez Tumiatì », spécialisée dans les produits italiens. Mais les produits italiens n'arrivent plus et monsieur Tumiatì n'a plus de marchandises. Sa clientèle italienne de l'Ambassade, du lycée et du Centre Culturel et Fasciste plie bagages, rappelée en Italie à cause des événements. Et monsieur Tumiatì aussi préfère partir en Italie où il se sent plus en sécurité qu'ici où les Italiens deviennent ENNEMIS et où ils ont même peur de parler leur langue dans la rue. Il s'agirait donc de reprendre l'épicerie et de la faire marcher avec des marchandises non spécialisées mais courantes. Papa hésite, c'est un métier qu'il ne connaît pas ; monsieur Tumiatì s'engage à rester un mois avec lui au magasin pour le mettre au courant.

Maman est triste ; quelle transformation, pense-t-elle, antiquaire, représentant, et maintenant...épicièr, au comptoir en blouse blanche en train de découper le jambon à la machine ou de partager la grande motte de beurre en portions de 200 grammes. Mais papa l'encourage : au moins leur capital est engagé dans un commerce et des marchandises, et en quelque sorte sauvé de la disparition. Donc, c'est décidé, le magasin est enfin à nous...

Tous les amis de mes parents deviennent nos clients et, au début au moins, l'affaire marche. Puis, avec la guerre, les privations, les tickets d'alimentation, le travail diminue jusqu'au minimum indispensable... Papa dira plus tard, après la guerre, après toutes les péripéties du manque de marchandises et la peur du marché noir : « on a pu s'en sortir, au moins nous avons vécu sur nos réserves du magasin, on a élevé nos enfants, on les a nourris convenablement quand on risquait de manquer de tout, et à la fin, avec peine cependant, on a pu le revendre et retrouver la capital engagé, qui aurait fondu ailleurs sans cela ».

Quatrième partie

## **La guerre**

1. La guerre
2. Conclusion

## I La guerre :

**3 septembre 1939 - 9 août 1945**

J'ai marqué au début de ce cahier : « Souvenirs des années 30 » ; donc j'aurais dû terminer d'écrire à cette page. Mais comment arrêter brusquement, alors que tout ce qui précède n'a été que la préparation et la mise en route de la guerre. Il n'est pas question pour moi de rappeler un si grand nombre d'événements, j'en serais incapable, mais je vais essayer de rendre compte des impressions et des réactions éprouvées pendant six ans, de 12 ans et 4 mois à la déclaration de la guerre, à 18 ans et trois mois à la bombe atomique d'Hiroshima et Nagasaki, pendant que je passais de l'enfance à l'adolescence.

- **3 septembre 1939 – 10 juillet 1940** : c'est ma première année scolaire à Tunis, je l'ai déjà racontée, je lutte, je m'accroche pour réussir. A la maison et au dehors nous commençons à nous habituer à la vie ici, nous nous y sentons à nouveau chez nous, nous avons des amis dont les parents sont amis de papa et maman. Le dimanche, chez les uns et chez les autres, les enfants jouent et les parents font des parties de belote. La France et l'Angleterre sont en guerre contre l'Allemagne. « Drôle de guerre » comme dit la radio et comme le montrent les actualités au cinéma : chacun est caché derrière sa ligne, Maginot ou Siegfried, et on attend. Tout l'hiver se passe ainsi. A Tunis, on entraîne la population aux alertes aériennes. Il faut soigneusement cacher ou couvrir les fenêtres de bleu et, à l'improviste, de jour ou de nuit, la sirène retentit, angoissante. Nous courons, comme tous les gens du quartier, jusqu'à l'avenue Jules Ferry, pour nous engouffrer dans les caves immenses de Joseph Pilter, un grand magasin d'outillage agricole, de style mauresque, et nous voyons, au passage, des machines rouges et jaunes, gigantesques, figées dans l'esquisse d'un mouvement champêtre. Dans la cave, nous nous asseyons sur des rangées de bancs, les uns contre les autres, et nous attendons la sirène suivante, sifflant la fin de l'alerte, pour revenir en toute hâte

à la maison. Deux, trois fois, puis maman ne veut plus y aller. Elle a réfléchi et craint qu'un bombardement véritable ne fasse effondrer le bâtiment bloquant les issues de la cave. Elle s'est renseignée sur la résistance théorique des constructions. Il y a dans chaque immeuble des poutres maîtresses sur lesquelles reposent tous les murs. Alors, à la sirène, nous nous mettons tous dans le couloir, près de la salle de bains et de la poutre principale et nous attendons calmement la fin de l'alerte. De temps en temps, l'après midi, quelques jeunes Italiens parcourent la ville à l'arrière des tramways en criant que Tunis, Nice, la Corse doivent revenir à l'Italie.

Le printemps arrive. Tout s'éveille, on entend à la radio et on voit aux actualités les troupes allemandes envahir la Hollande, puis la Belgique, puis la France. C'est une atmosphère de fin du monde, la débâcle, la confusion. Toute l'Europe est sur les routes, par familles entières, à pied, à cheval, en voiture ; les civils mitraillés par les avions, les militaires bloqués, **le 4 juin à Dunkerque** dans l'attente d'un hypothétique embarquement pour l'Angleterre. Les villes sont abandonnées et pillées. **Le 10 juin 1940**, l'Italie déclare la guerre à la France. C'est le coup de poignard dans le dos à « la sœur latine ». A Tunis, les fascistes italiens sont convoqués dans les commissariats de Police et envoyés en camp de concentration à Sbeïtla et Kasserine dans le sud tunisien, Umberto Uzan est des leurs. Les autres Italiens, les petites gens, les ouvriers, se terrent chez eux et se voient confisquer leurs postes de radio, leurs voitures, s'ils en ont. Maman nous recommande de ne plus parler italien dans la rue, même avec elle, et nous nous exécutons. Monsieur Ficano, qui habite en face de chez nous et avec qui papa est devenu ami, voit son usine de conserves alimentaires mise sous surveillance. Sa femme est une ancienne institutrice de l'école italienne et nous confie une collection de revues scolaires à laquelle elle tient beaucoup mais qui lui semble dangereuse parce qu'elle contient des images et des textes du fascisme.

Maman ne les veut pas chez nous, mais papa pense qu'il n'y a rien de dangereux, ce sont des revues d'éducation pour les enfants. On les met dans ma bibliothèque et Daniel, Lucien et moi nous amusons quelques jours à les feuilleter.

**Le 14 juin 1940** les Allemands entrent dans Paris, c'est un jour de deuil. **Le 17 et 18 juin** un certain nombre de français sont maintenant à Londres et organisent la résistance. De Gaulle est encore inconnu à Tunis. **Le 22 juin 1940** Pétain signe l'Armistice près de Compiègne, à Rethondes. A Tunis les Italiens rentrent des camps de Sbeitla et Kasserine où ils sont restés a peu près UN MOIS. Umberto Uzan raconte qu'il a souffert surtout de la faim mais que les marchands ambulants arabes, en se faisant bien payer, leur apportaient des tomates, des oignons et du pain. Maintenant ils ont repris leurs postes de radio et leurs voitures, et nous rendons à madame Ficano ses revues scolaires. **Le 10 juillet 1940** Pétain fonde l'Etat Français. Les avions allemands bombardent Londres et l'Angleterre, c'est le début d'un long martyre de bombardements pour les Anglais. L'été s'installe ; en France tout commence à s'organiser selon les ordres de l'occupation allemande. Pour le moment, à Tunis, la vie semble continuer sur sa lancée, tout s'assoupit sous la chaleur. Le certificat d'études et l'examen d'entrée en sixième sont terminés, j'ai réussi aux deux, les classes continuent jusqu'au 14 juillet. On ne travaille plus, la maîtresse nous fait lire **Le petit Chose** de Daudet et nous faisons des travaux manuels de loisirs. Mes deux camarades de classe qui ont réussi comme moi au certificat d'études, Orlandi et Polizzi, et qui vont apprendre un métier, organisent une dînette d'adieu à laquelle je suis invitée. En août papa et maman ont loué un appartement dans une villa à Salammbô ; c'est la plage et la mer et les gens paraissent insouciant après la tourmente.

Il en sera ainsi pendant deux ans à Tunis. **1940-41 ; 1941-42** je fais ma sixième, puis ma cinquième sans problème.

J'ai tellement travaillé l'année du certificat d'études que maintenant je suis régulièrement dans les cinq premières de ma classe en Français et Maths, mais je suis très paresseuse pour l'Anglais et l'Histoire Géographie, donc mes résultats sont inégaux. J'adore la lecture, je lis tout le temps et partout, même au cabinet, et la nuit, papa ou maman se lèvent à trois heures du matin pour venir m'enlever le livre et m'obliger à dormir. Pendant ce temps, l'Histoire avance et les échos arrivent à Tunis : les Juifs de Varsovie et des autres villes polonaises sont chassés de chez eux par les Allemands et obligés de se regrouper dans les ghettos. En novembre 1940 il y a 400 000 juifs parqués dans le ghetto de Varsovie, qui vont lentement être affamés et tomber malades en attendant un destin qui est maintenu secret pour le moment.

**En janvier 1941** commence la campagne d'Afrique : les Italiens veulent enlever l'Egypte aux Anglais et combattent à Tobrouk à la frontière libyenne. En février Rommel et les Allemands vont renforcer les Italiens.

**Cette année 1941** voit aussi l'invasion de la Russie par les Allemands qui, **le 5 décembre 1941** sont stoppés devant Moscou par la neige et le froid.

**Le 7 décembre 1941** le Japon attaque Pearl Harbour et c'est l'entrée en guerre des U.S.A. aux côtés de ce qui reste des démocraties.

Comment décrire nos sentiments ! Et nos réactions... toutes ces nouvelles nous arrivaient transformées par la censure de Pétain. Le soir, en cachette, fenêtres fermées, on écoutait Radio Londres « les Français parlent aux Français », mais les communiqués nous parvenaient morcelés, brouillés et on continuait à vivre la vie de tous les jours. La France était partagée en deux zones : la zone occupée et la zone libre, séparées par une ligne de démarcation que beaucoup de gens essayaient à tout prix de traverser, les Juifs surtout, car on commençait à savoir ce qui se passait pour eux : les rafles, les emprisonnements, les déportations.

**Le 28 mai 1942** les Allemands obligèrent les Juifs de France à porter désormais l'Etoile jaune à partir de six ans, à ne pas sortir de chez eux après 20 heures, à ne pas changer de domicile, à ne pas fréquenter les salles de spectacle et à ne pas se réunir.

Ici à Tunis nous vivions encore libres, mais on s'angoissait et on se demandait pour combien de temps encore. Maintenant j'étais en 5<sup>e</sup> au lycée Armand Fallières. Même à Tunis c'est l'époque de Pétain, sa photo est dans toutes les classes au dessus du tableau noir ; au cours de musique on apprend « Maréchal nous voilà », et au cours de gymnastique nous marchons au pas en chantant cette chanson. Tout le lycée prépare, en même temps que les autres établissements scolaires, une grande manifestation artistico sportive pour la visite au printemps de Jean Borotra, ancien champion de tennis, aujourd'hui Ministre à la jeunesse et aux sports. Depuis l'automne Daniel, Lucien et moi sommes inscrits aux scouts : les Eclaireurs Israélites de France pour eux, la Fédération Française des Eclaireuses, branche Israélite, pour moi. Nous sommes très contents, nous avons des amis, et cela nous introduit dans la société juive d'ici, et à des tas d'activités : les sorties à la campagne et à la mer le dimanche, les réunions de clan le jeudi, les sujets de recherche variés, religieux, culturels, sociologiques, vie des Indiens, cercles d'études, chorale, musique, uniformes, drapeau, salut. Maman est très heureuse de nous y avoir inscrits, elle trouvait que nous étions trop seuls et trop sérieux tous les trois, et maintenant elle pense que nous vivons une vraie adolescence par rapport à notre âge et à notre maturité. Cet hiver-là, 1941-42, Daniel a fait sa Bar Mitzwah. Le rabbin Assuïed, cousin de papa, venait deux fois par semaine, le soir, lui enseigner l'hébreu et les prières ; et je me souviens qu'il mourait de peur de rentrer chez lui la nuit dans la ville sombre et sans lumière axiale et il était pressé que ces cours soient terminés. C'était l'époque où, aussi, le magasin d'épicerie était moins achalandé à cause des restrictions et rapportait moins. Donc on fit la cérémonie avec une grande réserve et modestie si

bien qu'aujourd'hui je ne m'en souviens presque plus. Par contre je me souviens très bien du grand fiasco de la fête pour Borotra. Après tout ce que nous avons travaillé pour faire concorder mouvements et musique ! Nous étions des centaines d'élèves en blanc sur l'esplanade Gambetta, quand il commença à pleuvoir, un de ces orages de Tunis où le ciel semblait tomber sur la terre. L'esplanade se transforma en fleuve boueux où tout mouvement se transformait en glissade qui nous souillait d'argile rouge. Tous les parents affolés venaient chercher leurs enfants avec imperméables et parapluies. Papa m'arracha à ma classe et sur le chemin du retour il se mit à crier avec moi qu'il avait fui le Fascisme mais qu'on retrouvait ses folies partout. A la maison, maman me fit boire un vin chaud, m'enveloppa dans une couverture et me mit au lit par force.

**Le 9 juillet 1942** a lieu la bataille d'El Alamein, à la frontière Egypto-Libyenne où les Alliés anglais, américains et australiens stoppent l'offensive de l'axe Italo-Allemand, et à partir de maintenant, la Campagne d'Afrique est inversée : les Alliés repoussent les Italo Allemands tout le long de la Libye jusqu'à la frontière tunisienne, c'est la bataille du désert avec tant de morts perdus dans les sables et les dunes... Nous sommes à la période la plus noire de la guerre : elle dure déjà depuis trois ans et on n'en voit pas la fin. Tout commence à manquer : la nourriture, les vêtements, les chaussures, la sécurité, l'avenir. Le désespoir s'installe...

**Du 3 septembre 1942 au 31 janvier 1943** a lieu la Bataille de Stalingrad au cours de laquelle les Russes défendent leur ville « centimètre par centimètre » contre les Allemands. La résistance russe est tenace, la ville entièrement détruite par les bombardements et les combats de rues, il y a des milliers de morts des deux côtés, le froid, la neige, la famine, les maladies, les atrocités, les tortures. Enfin les Allemands reculeront et cette partie de la guerre est désormais perdue pour eux.

## 7 novembre 1942-16 mai 1943 la Bataille d'Afrique du Nord

Maintenant la guerre a enflammé le monde entier. Nous aussi allons avoir notre part de peur et d'horreurs, car après les victoires alliées en Libye, le Haut Commandement allié a décidé l'ouverture d'un deuxième front en Afrique du Nord pour déloger les Italo Allemands qui approchent de la Tunisie. Le Maroc et l'Algérie qui sont peu défendus sont choisis pour y débarquer les G.I's le 7 novembre 1942 et les Forces Françaises Libres peuvent maintenant installer leur Q.G. à Alger. La Tunisie qui est sous le régime de Vichy devient pour le coup leur ennemie et, d'une part les Italo Allemands venant de Libye, d'autre part des forces allemandes nouvelles venant d'Europe, débarquent à Tunis, occupent les points stratégiques de la ville et se répandent dans tout le territoire tunisien. Un matin de cette semaine là (14 au 23 novembre 1942) sur le chemin du lycée (j'étais en 4e et j'avais 15 ans) en passant devant l'entrée de la Grande Poste, rue Es Sadikia, j'ai vu devant la porte, pour la première fois, un soldat allemand armé d'une mitraillette qui surveillait l'entrée. Un flot de haine incontrôlé est monté de mon cœur à mon cerveau et j'ai voulu me précipiter sur lui pour le frapper avec mon cartable. Je ne sais pas ce qui m'a freinée et encore aujourd'hui je m'interroge sur ce qui aurait pu m'arriver, ainsi qu'à ma famille si je l'avais vraiment fait. Maintenant c'est l'occupation ; nous sommes « sous la botte ». Quand nous allons chez Nonna Enrichetta à la rue Lafayette, nous voyons les escadrons allemands défiler sur l'esplanade du marché, devant les fenêtres, pour l'exercice quotidien, en marchant au pas de l'oie accéléré et en chantant « Aï Li Aï Lo » dont l'air résonne encore dans ma tête. Les Italiens aussi sont dans toutes les rues, mais ils ne sont pas méchants, ils disent à la population qu'ils sont là forcés, ils essayent de refiler aux civils, au marché noir, des tas de marchandises de toutes sortes, fruit de leurs pillages, et passent dans les rues juchés sur des vieux camions de l'armée italienne en chantant « Lili Marlen ».

Nous autres essayons de nous faire les plus petits et insignifiants possibles : nous sommes Juifs et Britanniques. Papa et maman sont angoissés mais ne veulent pas nous le montrer. Depuis ce fameux 14 novembre, jour de l'arrivée des Allemands à Tunis, nous savons qu'ils peuvent nous emmener, nous tous peut-être, papa sûrement. Et maintenant, sur le banc à linge du couloir, il y a, toujours prête, une petite valise de voyage avec des tricots de rechange de papa, car depuis sa pleurésie il a les poumons fragiles et doit toujours porter de la laine. Et une nuit, alors que nous dormions tous profondément, soudain la sonnette de la porte d'entrée se met à sonner violemment. Nous sommes tous réveillés et papa crie " Voilà ! Voilà ! J'arrive " mais la sonnette continue angoissante. Enfin papa va ouvrir et prend déjà sa valise et nous crie à tous « au revoir ! ». Mais il n'y a personne derrière la porte. Papa cherche bien sur le palier, dans les escaliers, enfin un peu calmé il revient vers nous et s'aperçoit que, comme il y avait eu des coupures d'électricité dans la journée, le bouton de la sonnette s'était coincé au fond et, avec le retour de l'électricité, s'était remis à fonctionner. Nous étions tous pâles d'angoisse et, malgré l'heure tardive, personne n'a plus dormi. Nous sommes restés tous les cinq assis près du lit de papa et maman et nous avons bavardé, savourant le bonheur d'être encore tous ensemble. Malgré tout cela, papa est obligé de garder le magasin ouvert à cause des marchandises avec cartes d'alimentation et, souvent, des soldats allemands et italiens entrent pour acheter quelque chose. Avec les Italiens, aucun problème, il suffit de leur parler italien pour les voir fondre d'émotion, mais avec les Allemands on tremble.

Pendant ce temps, la guerre s'est installée en Tunisie même : les Alliés et les Forces Françaises libres, sous le commandement du Général Eisenhower ont traversé la frontière algérienne et avancent vers nous, qui sommes à leur Est, tandis que les Italo Allemands venant de Libye et commandés par le Maréchal Rommel remontent vers nous, à leur Nord, et l'intérieur du pays est à feu et à sang.

Les Allemands, à Tunis, ne perdent pas leur temps : ils occupent les bureaux de la Communauté Juive et imposent leurs quatre volontés, amendes à payer en or, en bijoux, inventaire des œuvres d'art chez les particuliers et interdiction de les déplacer, réquisition des jeunes gens comme travailleurs obligatoires pour déblayer les terrains militaires bombardés par les Alliés, réquisition des postes de radio, des bicyclettes, des raquettes de tennis et que sais je encore ! Un certain nombre de personnalités en vue, avocats, médecins, dentistes, ingénieurs, sont retenus en otages en prison et quelques uns envoyés on ne sait où (à Auschwitz on saura plus tard) ils ne sont jamais revenus ; parmi eux le docteur Benjamin Lévy, beau-père de Maurice Mezrahi, le cousin d'un scout de mes amis André Giami. Un livre a été publié après la libération de Tunis : **Six mois sous la botte** par maître Paul Ghez qui était l'avocat de la Communauté.

Même notre mouvement scout juif avait été dissous !!

Les Alliés bombardent Bizerte, Tunis, le port, le terrain d'aviation d'El Aouina, et d'autres points stratégiques. Souvent ils visent bien et tout le monde se réjouit en silence malgré la peur ; quelques fois les bombes tombent n'importe où dans la ville et les habitants s'affolent. Il y en a qui courent dans les caves, et d'autres ont creusé des tranchées dans le cimetière Juif de l'avenue Roustan et se retrouvent, pendant les alertes, à côté des ossements des gens morts depuis cinquante ans. Un matin, nous avons passé une alerte avec maman et Filomena, la vieille bonne sicilienne dévouée, dans le couloir de chez nous sous la poutre maîtresse. La maison était tout près du port. A chaque bombe qui tombait, elle oscillait comme sous un tremblement de terre. Filomena avait noué son rosaire entre ses mains et récitait la prière des morts en appelant à la rescousse tous les saints du calendrier. Maman mourait d'angoisse et nous serrait tous les trois contre elle. Le bruit des avions était assourdissant et celui des bombes qui éclataient, de plus en plus affolant. Nous tremblions de tous nos membres sans pouvoir nous arrêter.

Entre temps zio Carlo s'était fiancé et marié vers juin ou juillet

1942 avec Tina Bensasson, une des meilleures familles livournaises de Tunis, et ils habitaient place Marceau, près du Belvédère, un grand et beau pavillon avec jardin, des parents Bensasson. Alors, comme beaucoup de gens qui habitaient près des points stratégiques, nous avons quitté notre maison de la rue de Syracuse (puis d'Estienne d'Orves, puis Houssine Bouzaïane) et sommes devenus « nomades ». Avec notre linge de rechange dans nos cartables, pour ne pas attirer l'attention avec des valises ou des paquets, nous sommes allés d'abord quelque temps chez les Bensasson où tous les Bonan étaient réunis ; puis maman a eu peur de laisser papa partir si loin jusqu'au magasin à l'autre bout de Tunis, et de nous voir ne plus aller en classe. Alors nous sommes allés habiter dans l'arrière boutique du magasin qui avait été renforcée par des poutres en bois et où, les nuits d'alerte, tous les habitants de l'immeuble venaient s'abriter des bombardements. Et la vie s'écoulait dans l'angoisse d'une possible vérification d'identité. Les nouvelles de France étaient tragiques, les Allemands avaient supprimé la « ligne de démarcation » et envahi la zone sud libre. La flotte française s'était sabordée à Toulon **le 27 novembre 1942** et depuis il semblait que le monde libre était anéanti... La campagne militaire en Tunisie semblait s'éterniser : depuis **janvier 1943** les Alliés et les Allemands tantôt avançaient et tantôt reculaient, quand on croyait les Alliés aux portes de Tunis, aussitôt les Allemands contre attaquaient et on attendait les nouvelles des combats avec des sueurs froides. La peur étreignait la ville ; Tunis où tous les gens avaient vécu autrefois dans les rues, en flânant les après midis le long des deux axes avenue de Paris et avenue Jules Ferry, assis aux terrasses des cafés ou sur les sièges municipaux payants, maintenant devenait une ville déserte, avec quelques passants pressés à l'heure du marché ou de la sortie des écoles et, plusieurs fois par jour, les sirènes d'alerte résonnaient et les bombes tombaient n'importe où, creusant un trou entre deux immeubles, arrachant une partie de façade ou labourant la chaussée.

Les privations se faisaient sentir : les fruits et légumes arrivaient avec parcimonie des campagnes dévastées par les lignes de combat. A la limite, on avait moins besoin d'argent pour acheter, le troc l'avait remplacé. Si on voulait, chez le boulanger, un kilo de pain, en plus de la maigre ration allouée par les tickets, il fallait se présenter discrètement, avec une belle boîte de conserve de tomate pelée de un kilo, enveloppée dans un journal. Avec une boîte de confiture on pouvait avoir un peu de viande chez le boucher.

Il n'y avait plus de tissus, ni de vêtements neufs dans les magasins, on transformait les vieux et on achetait au marché noir chez les militaires italiens les couvertures des soldats allemands, bleu acier, pour les transformer en manteaux. Les bas de femme n'existaient presque plus et un nouveau métier avait surgi, devenu bientôt indispensable : remmailleuse de vieux bas, qui retricotaient la soie avec un crochet métallique très très fin. Beaucoup de femmes étalaient sur leurs jambes nues un produit liquide imitant les bas. Mais cela ne les protégeait pas du froid ! On ressemelait les chaussures avec des semelles de bois articulé et, si le dessus s'abîmait, il était très difficile de le réparer. Ainsi nous avons vu maman, qui pourtant avait toujours été impeccable, vivre les derniers mois de l'occupation allemande avec une épingle à nourrice en guise de barrette à sa chaussure. Et encore ! Ce n'était qu'un moindre mal.

La journée la plus terrible de cette période ce fut **le 2 mars 1943**. C'était le matin vers 10 heures. Daniel, Lucien et moi étions dans nos écoles, chez les Frères de la rue de la Kasbah pour eux, et au lycée Armand Fallières pour moi. Nous habitions l'arrière boutique du magasin qui était pour nous le point de ralliement en cas de danger. Papa était au magasin et maman était allée à la maison pour prendre du linge et nourrir un poulet acheté au marché noir et gardé vivant dans une cage dans le couloir, peut-être pour Pâque. Donc, à dix heures, la sirène d'alerte sonne et, au lycée, nous descendons à la cave, classe par classe,

en rang et en bon ordre, car, même si on était angoissé, on restait discipliné et silencieux. Soudain on entend les avions passer et les bombes tomber, en grand nombre avec d'énormes déflagrations et de véritables tremblements de terre. Une bombe tombe sur le lycée et en détruit une aile entière de bâtiments, heureusement sans trop endommager la cave. Nous avons peur, des élèves crient, un professeur s'évanouit.

Puis nous voyons les pompiers arriver et évacuer quelques personnes blessées sur des civières. C'est drôle, j'ai l'impression de ne pas avoir peur, mais je crois que je ne réalise pas vraiment ce qui se passe, j'assiste comme dans un mauvais rêve. A la fin de **l'alerte**, on nous retient encore dans la cave, le temps de vérifier si les escaliers sont assez solides pour remonter. Il y a un silence d'attente terrible. Enfin la Directrice nous libère en nous disant que le lycée sera fermé pendant quelque temps (en fait jusqu'à la fin de l'année scolaire) et de rentrer vite chez nous. Avec Lucie Sarano, qui est ma camarade de classe depuis la sixième (trois ans) et mon amie des ex éclaireuses israéliennes, nous sortons et nous faisons un moment le même chemin pour rentrer chez nous. Les gens courent et s'interpellent, les bombes sont tombées partout dans Tunis, des immeubles se sont effondrés, des hommes et des femmes se cherchent. Je commence à être inquiète pour mes parents et mes frères. Au coin du Marché Central, Lucie et moi nous embrassons en nous disant au revoir. Je cours au magasin. Heureusement papa est là, fou d'inquiétude, mais sain et sauf. Il me serre dans ses bras, je suis la première à revenir, il savait déjà que le lycée avait été bombardé. Maintenant, il se faisait du souci pour maman et pour mes frères. Daniel et Lucien arrivent accompagnés par un Prêtre de leur Ecole des Frères, qui les remet entre les mains de papa. Sachant notre nationalité et notre **religion** ce brave homme n'avait pas voulu les laisser partir seuls, n'importe quoi pouvant arriver dans la panique et le désordre d'après le bombardement. Enfin, maman arrive !

Elle nous tient serrés dans ses bras et ne veut plus nous lâcher, elle pleure. Elle raconte sa peur, le bombardement du port, la maison qui oscillait à droite et à gauche, le poulet qui s'est mis à faire cocorico dans la déflagration des bombes, qui a cassé avec ses ailes la cage en bois et qui s'est blotti affolé sur le haut de l'armoire. Et elle a quitté la maison, a couru le long du chemin vers le magasin avec les avions qui semblaient la poursuivre en survolant la même rue et en jetant les bombes pas loin, devant elle, les gens qui l'ont arrêtée dans sa course et plaquée au sol avec eux, pour sa sécurité, la fin de l'alerte et la course folle vers le magasin. Nous étions tous saufs et nous avons eu, peu après, des nouvelles de tous les Bonan, saufs aussi Dieu merci. Mais il y avait eu des dégâts dans toute la ville ; un immeuble à moitié écroulé Avenue Roustan, tout le quartier du port près de chez nous avec toutes les petites maisons siciliennes effondrées, la rue d'Athènes où habitait Lucie et ailleurs aussi. A la rue Navarin, près du Cimetière où les gens se réfugiaient, un immeuble entier s'était aplati comme un jeu de cartes, bloquant la cave et empêchant les habitants, restés vivants, de sortir. Cela dura dix jours. Toute la ville allait voir la rue Navarin, parler aux ensevelis, savoir leurs noms. On les entendait crier à travers les gravats, demander de l'eau, si on s'occupait d'eux, de prévenir les familles... Des parents leurs parlaient, essayaient de les encourager, de les faire attendre. Les pompiers, l'armée, les Allemands, les Italiens vinrent pour essayer de débloquer le moindre passage. Ce fût impossible, on ne pouvait pas remuer la moindre pierre, on risquait de faire pire. Et on les entendait toujours, de plus en plus faiblement. Maman était au désespoir, le cœur serré, il y avait là-bas notre couturière, la Signora Mancini, qu'on avait vue encore il y avait quelques jours : elle était heureuse parce qu'elle avait eu l'autorisation de partir en Italie, malgré la guerre, pour retrouver deux de ses enfants bloqués là-bas en colonie de vacances depuis 1939... Moi, j'avais dans la cave une camarade de classe, Claude Génin, qui n'était pas venue au Lycée ce jours là !...

Et un matin, sans prévenir personne, puisqu'on ne pouvait pas les sauver, les pompiers sont venus dynamiter les ruines et ils sont tous morts là-dessous.

Grâce à ce bombardement, la guerre avait avancé ; le port de Tunis et l'aéroport d'El Aouina étaient complètement détruits, les Allemands ne pouvaient plus recevoir de renforts, ni partir de Tunisie. Ils commencèrent à se replier vers le Cap Bon.

Trois jours plus tard, dans la nuit du 5 au 6 mars 1943, Naissait ma première petite cousine Liliane, la fille de Zio Carlo et de Tina Bensasson. En réalité mes premières cousines avaient été Léa et Diane, filles de Zio Aldo Bonan et de Christine, nées vers 1937 et 1939, mais je ne les connaissais pas, pas plus que Aldo et Christine qui vivaient à Londres malgré la guerre, et leurs deux petites filles, comme tous les enfants londoniens, repliées à la campagne. Après **le 2 mars 1943** nous entrâmes dans un tournant de la guerre. Il y avait encore des bombardements ; mais moins graves, on savait que les Alliés avançaient vers Tunis et on entendait le canon tonner au loin. Des cars entiers d'Allemands partaient vers le Cap Bon pour s'y réfugier. Les Italiens restaient à Tunis avec l'espoir d'être fait prisonniers sans combattre. La ville devenait de plus en plus déserte, personne ne sortait plus et Daniel, Lucien, et moi restions enfermés dans l'arrière boutique du magasin sans aller à l'école. Maman n'allait plus à la maison et on portait notre linge de rechange à laver et repasser chez Filomena, notre bonne italienne, qui était concierge dans un immeuble près du magasin.

**Le 19 avril 1943** nous fûmes arrachés à notre attente par des nouvelles venant d'Europe, très atténuées par la censure allemande, mais importantes pour nous ; le Ghetto de Varsovie s'était révolté contre les Allemands. A l'époque nous ne savions RIEN des déportations, des atrocités, des massacres, seulement que des Juifs souffraient enfermés et éloignés de chez eux. Enfin quelques uns avaient eu la force et le courage de se révolter.

C'était la première fois, depuis 2000 ans que nous baissions la tête sous les coups. Quelle flambée de fierté et d'amour cela nous insuffla ! Cela dura quatre longues semaines au cours desquelles le sacrifice total fut consommé et le Ghetto avec ses derniers occupants anéantis dans les flammes. Quel chagrin d'apprendre ces nouvelles ! Mais il nous faudra attendre presque jusqu'à la fin de la guerre pour en connaître toute la véritable horreur.

**Le 7 mai 1943** nous étions comme d'habitude au magasin, on entendait le canon tonner au loin et même quelques rafales de mitrailleuse. La rue du Danemark et les alentours du Marché étaient déserts. Seule un auto allemande faisait la ronde de temps en temps. Il était 14 heures ou 15 heures, une moto allemande avec side-car passa à toute vitesse avec deux soldats. Puis un silence... Soudain, on voit avancer sur le trottoir d'en face, en file indienne, un groupe de cinq ou six soldats, fusil braqué. C'est drôle, ils sont habillés différemment : pantalon kaki en treillis, pull over vert foncé, béret à pompon, ils avancent avec prudence en regardant à droite et à gauche. Il y avait au magasin des voisins qui venaient de temps en temps bavarder avec papa. Nous regardons ces soldats. Soudain papa crie : »Ce sont les Anglais : » et s'avance vers eux pour leur souhaiter la bienvenue.

Les voisins lui crient de faire attention, c'est peut-être une ruse des Allemands déguisés. Mais non ! Ce sont bien des Anglais. Alors tout le monde se précipite. Les gens sortent des immeubles et crient de joie. Papa ouvre des bouteilles de vin et en offre aux soldats et aux gens. Les soldats distribuent des cigarettes anglaises et des tablettes de chocolat.

Et c'est ainsi que nous avons été libérés des Allemands, nous avons eu de la chance, car à l'Avenue de Londres et au Passage il y a eu de véritables combats entre des officiers allemands à cheval qui ne voulaient pas se rendre et des Anglo-Canado-Australiens qui les cernaient en tank.

Le soir vers 18 heures tout Tunis accourt sur la place de la Cathédrale devant la Résidence Française : combien de monde qu'on ne voyait plus ! Tous s'embrassent, se félicitent, se retrouvent ; on apprend qu'il y a eu des combats aussi au Belvédère et en banlieue, mais maintenant c'est fini, on chante la Marseillaise dans la rue.

Pendant la semaine qui suit, les troupes allemandes sont acculées au Cap Bon, Certaines réussissent à embarquer, d'autres sont prisonnières comme les Italiens, pour eux la guerre est finie.

A Tunis, pendant cette semaine du 8 au 15 mai, tout va changer. Nous ne sommes plus sous le régime de Vichy, mais sous les F.F.L. (Forces Françaises Libres). Toutes les lois inspirées des Nazis sont abolies, en particulier les lois raciales. Ainsi tous les Juifs peuvent aller récupérer au Commissariat tout ce qui leur avait été réquisitionné pendant l'occupation : nous pouvons ainsi récupérer notre radio. Le Bey de Tunis, Sidi Mohammed Ben Moncef est destitué pour connivence avec l'ennemi, et un autre le remplace : Sidi Lamine Bey. Le 16 mai le Général Giraud fait une entrée solennelle dans Tunis. Et tous les Eclaireurs israélites, rétablis officiellement depuis deux jours, assistent au premier rang, avec les autres associations du scoutisme et de jeunesse.

Je suis là, en uniforme, devant la Résidence de France avec mes amies et tous les chefs scouts au complet. Quel moment d'émotion ! Puis la vie reprend son cours. Maman a pu m'inscrire pour ce dernier mois et demi de classe à l'école Notre Dame de Sion ; une école de sœurs, pour essayer de ne pas perdre l'année scolaire. Comme le lycée est fermé jusqu'à la rentrée, tout notre clan d'éclaireuses inséparables, le clan du « Lierre » vient aussi à Sion et nous devenons un groupe de sept éclaireuses inséparables.

La vie à Tunis s'organise par rapport aux troupes alliées.

Les soldats, qui en ont été privés pendant sept mois de combats sont friands de nourriture fraîche : tomates, légumes, fruits, et des tas de petits magasins s'ouvrent qui vendent des casses croûtes tunisiens et de la macédoine de fruits.

Le commerce s'organise : les Américains nous vendent les œufs en poudre, le saumon en boîte, les bas nylon, les cigarettes, le chocolat et le chewing gum.

Maman nous a fait maintenant un nouveau plat délicieux : une salade russe de pommes de terre, carottes et betteraves bouillies, écrasées à la fourchette, mélangées avec le saumon en boîte et recouvertes de mayonnaise. Les Australiens ont aux pieds des chaussures merveilleuses et inconnues, que tout le monde leur envie, et qu'on arrive à acheter en échange de bouteilles de vin : des boots en daim véritable.

Les E.I.F. ont ouvert un foyer d'accueil pour les soldats juifs de tous ces pays alliés : Sur l'Avenue Jules Ferry, angle rue de Marseille, au 1er étage de la Brasserie Suisse. Le vendredi soir, les familles tunisiennes invitent un ou plusieurs de ces tout jeunes soldats juifs étrangers. C'est ainsi que nous avons eu un samedi à midi un petit rouquin irlandais très poli et gentil qui est reparti comme il était venu, sans plus donner de ses nouvelles ; mais avec maman, nous nous sommes demandées souvent s'il avait pu survivre à tant de batailles. Mais la guerre continue. Les soldats quittent Tunis et les F.F.L. ouvrent un bureau d'engagement pour tous les Français et étrangers qui désirent s'engager dans l'Armée Française de Libération.

Maintenant nous suivons les événements aux actualités cinématographiques :

**10 juillet 1943** : Débarquement allié en Sicile.

**25 juillet 1943** : Arrestation de Mussolini, fin du Fascisme

**3 septembre 1943** : l'Italie signe l'Armistice avec les Alliés.

**12 septembre 1943** : Mussolini est libéré par un commando de Hitler.

**Octobre 1943** : Libération de la Corse. Bataille du Monte Cassino, sur la route entre Naples et Rome, après l'entrée des Américains dans Naples évacuée par les Allemands. Le général Badoglio déclare la guerre à l'Allemagne.

**30 novembre 1943** : le gouvernement Badoglio prive le roi d'Italie des titres de roi d'Albanie et d'Empereur d'Ethiopie.

**Décembre 1943** : Combats du Monte Cassino qui dureront jusqu'au **18 mai 1944**, la bataille la plus sanglante de la guerre.

Combien d'événement depuis la libération de Tunis ! Je n'en ai marqué que les plus importants, d'après les nouvelles qu'on recevait à l'époque. C'est que maintenant nous sommes dans une période de contre offensive alliée, partout en Europe on se bat, la Résistance s'est organisée dans tous les pays et peu à peu l'Allemagne recule et quitte les pays occupés. A la rentrée de septembre 1943 j'ai continué à aller chez les Sœurs de Notre Dame de Sion, j'aimais l'ambiance de cette école privée, qui était plus familiale que le lycée. Cette année 43-44, j'étais en 3eme, et nous avons adopté un soldat de l'armée française, sans famille stationné en Corse. A tour de rôle, chaque élève lui envoyait une lettre et toute la classe lui envoyait un colis une fois par mois. Puis, un jour vers le mois de mai, nous avons reçu la nouvelle qu'il était mort devant le Monte Cassino.

A la maison, on suivait de très près les nouvelles maintenant que la guerre était en Italie, notre ancien chez nous. Quelle émotion quand Mussolini avait été arrêté ! Etait-ce possible ? Le Fascisme neutralisé ? On aurait voulu savoir tant de choses, en particulier après le bombardement de Rome le **19 juillet 1943** qui avait fait 1400 victimes, mais c'était la guerre, on ne pouvait communiquer avec personne là-bas ; et le **13 août**, quand Rome a été déclarée « Ville ouverte » nous avons vraiment été soulagés.

A la maison, on suivait de très près les nouvelles maintenant que la guerre était en Italie, notre ancien chez nous. Quelle émotion quand Mussolini avait été arrêté ! Était-ce possible ? Le Fascisme neutralisé ? On aurait voulu savoir tant de choses, en particulier après le bombardement de Rome le **19 juillet 1943** qui avait fait 1400 victimes, mais c'était la guerre, on ne pouvait communiquer avec personne là-bas ; et le **13 août**, quand Rome a été déclarée « Ville ouverte » nous avons vraiment été soulagés. Et la bataille du Monte Cassino, quelles émotions pour nous pendant six longs mois ! Car nous avions visité la Basilique de Cassino aux vacances de Paque 1939. C'était un très beau village perché au sommet d'une montagne, avec cette Basilique pèlerinage vouée à Saint –Bernard, toute blanche, avec des bâtiments à colonnades et des chapelles construites dans des grottes de la montagne. C'était un de nos derniers souvenirs d'Italie, et maintenant, les Allemands, barricadés dans la Basilique, n'hésitaient pas à bombarder, mitrailler, canonner au moindre mouvement des troupes Alliées qui essayaient de grimper aux flancs de la montagne. Combien de soldats blessés, morts, disparus ! Quelles angoisses ils ont dû ressentir pendant ces combats qui ont duré six mois ininterrompus de jour et de nuit ! Enfin, le **4 juin 1944** nous apprenons que Rome a été libérée par la 88e division américaine vers 19h du soir. Le roi Victor Emmanuel III a abdiqué en faveur de son fils Umberto le Prince du Piémont. L'histoire avance à grand pas. Tous les Alliés combattent, tous les pays du monde sont engagés dans cette bataille contre le Nazisme, mais nous savons maintenant que tout ceci, ces combats partout, cette suprématie alliée n'existeraient pas sans la force américaine. Les Américains sont présents partout : dans le Pacifique, en Afrique, dans le Sud de l'Europe, dans le Nord où ils soutiennent l'Angleterre, dans le ciel avec leur aviation, en mer avec leurs croiseurs et porte avions, sur terre avec leurs chars et maintenant, deux jours après leur entrée à Rome, le **6 juin 1944** ils débarquent en Normandie avec une flotte si nombreuse qu'on n'en a jamais vu une pareille, et font route vers Paris et la libération de la France.

Maintenant les allemands commencent à se replier et à quitter progressivement la France, on apprend qu'ils en profitent pour commettre les pires atrocités, ils se vengent sur les civils de leur défaite militaire. C'est ainsi qu'en quittant le Midi de la France, dans le limousin, dans un village appelé Oradour sur Glane, le **10 juin 1944**, ils enferment toute la population dans l'église et ils mettent le feu à l'église et aux maisons du village. Les habitants ont été brûlés vifs à l'intérieur, comme pour les juifs, on commence à l'apprendre, de Pologne, de Russie, d'Europe Centrale, brûlés vifs dans les Synagogues ou déportés vers des Camps de Concentration entassés dans des wagons à bestiaux sans eau, sans nourriture, sans lieux de toilette. Au fur et à mesure de la guerre qui avance vers la libération de Paris, on passe de la joie à la tristesse, de l'admiration à l'horreur selon ce que les actualités ou les nouvelles radiophoniques, et les journaux nous apprennent dans les nouvelles du jour. En voici pêle mêle quelques unes : - Winston Churchill, le **6 juillet 1944** vient de faire, dans une déclaration aux Communes, le bilan des dégâts causés par les fusées V1 allemandes depuis trois mois : 2752 morts et 8 000 blessés à Londres. – Le débarquement en Normandie a réussi : entre le **10 juin et le 30 juin 1944**, 2 millions d'hommes, 500 000 véhicules, 3 millions de tonnes de matériel ont été convoyés pour occuper la Normandie et le Cotentin, libérer Cherbourg, envoyer des parachutistes dans les villages de l'arrière pays, et nettoyer la région des Allemands pour enfin pouvoir arriver le **25 août 1944** à libérer Paris.

Tandis que le **20 juillet 1944** avait lieu en Prusse Oriental un attentat contre Hitler, qui, malheureusement ne le tue pas.

La libération de Paris ! Un des jours les plus émouvants de la guerre. On sait que les Américains et les F.F.L. approchent et que les hommes de la Résistance, à l'intérieur de la ville, organisent des tranchées et des barricades pour se délivrer eux-mêmes de l'occupant. Et quand enfin la ville est libre, quel cri, quel soupir, quelle joie, je crois, ressentis partout dans le monde, et surtout en Afrique du Nord et à Tunis.

On a comme l'impression que la guerre est finie, mais hélas il n'en est rien.

Il est vrai qu'avec la libération de la France la vie reprend son cours normal du temps de Paix, et maintenant j'ai comme l'impression qu'on suit moins les étapes de cette guerre qui continue pourtant, en particulier avec les déportations de juifs Hollandais en **septembre 1944**. Bruxelles et Liège sont libérées **le 7 septembre 1944** ; **le 21 octobre 1944**, les Alliés sont à Aix la Chapelle en Allemagne : c'est la première grande ville allemande qui tombe aux mains des Alliés. **Le 23 novembre 1944** le général De Lattre de Tassigny libère Strasbourg. Maintenant l'armée allemande bat en retraite de partout : des Ardennes, de Pologne, de Tchécoslovaquie, d'Autriche, de Yougoslavie, les troupes sont pour ainsi dire encerclées dans une vaste région autour de Berlin.

Et maintenant on découvre les camps de concentration, les camps de la MORT où tant de juifs d'Europe, 6 MILLIONS on apprendra bientôt, ont souffert de la faim, de la saleté, des tortures, des maladies, des expériences « scientifiques », des chambres à gaz, des fours crématoires, de la séparation brutale, et des fusillades, et des enterrements à moitié vivants, et du dépouillement de tout ce qu'ils pouvaient posséder, même les dents en or, et les cheveux, et leur peau et leur dignité humaine !

**1945 Le 27 janvier** les russes libèrent **Auschwitz** et y trouvent encore 5 000 prisonniers dans un état désespéré. **Le 29 avril 1945** les américains libèrent **Dachau** pendant que les soviétiques libèrent **Ravensbrück**.

**Le 15 avril 1945** les Britanniques libèrent **Bergen Belsen**. Les prisonniers de **Buchenwald** réussissent à se libérer eux-mêmes. Et d'autres camps encore sont libérés au fur et à mesure de l'avance alliée. Que dire ! A quoi servent les mots ! J'avais dix sept ans !

J'ai compris ce que pouvait être l'horreur. Aux actualités on montrait l'arrivée des Alliés et les déportés squelettiques morts, amoncelés et transportés vers des fosses communes par des bulldozers. Des expositions photographiques itinérantes furent organisées et une eut lieu à Tunis. Comme tout le monde, nous sommes allés la voir. C'était à la fois des documents des Archives allemandes confisquées par les alliés et des reportages photographiques alliés et allemands. La souffrance, et quelle souffrance ! Il me semble que tout ce que je peux dire ou écrire est trop peu et même ridicule devant la réalité de ce qui s'est passé. 6 millions de morts, disparus entre 1933, année de l'arrivée de Hitler au pouvoir et 1945, année de la libération des Camps de Concentration ! Et pendant ces douze ans, d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, de Pologne, de Russie, de France, Belgique et Hollande, d'Europe centrale, de Grèce, Yougoslavie, des Iles grecques, de Tunisie, et j'en passe, combien de persécutions, de souffrances, de fuites, d'exodes, de suicides, de crimes, de pertes de situation, de foyers, de familles, de patries, de déportations, avec morts lentes, séparation d'êtres chers, chambres à gaz et fours crématoires, tortures physiques et morales ! il y a eu tant de témoignages des rescapés, ce qu'on a appris des Ghettos, de Varsovie, de Lodz, de toute la Pologne, les livres, les films, et même les camps de concentration qu'on a conservé comme des Musées ! J'ai pu tout au long de ma vie contrôler par moi-même : les neuf déportés de la famille de maman à Rome ; plus tard j'ai visité la maison d'Anne Franck à Anvers ; plus tard encore j'ai pu visiter Auschwitz au cours d'un voyage à Varsovie et Cracovie, et voir ce qui reste aujourd'hui du ghetto de Varsovie : une large esplanade rectangulaire avec un beau monument et les deux bouches d'égoût qui permettaient aux résistants de circuler sous terre. Et toujours, depuis 1945, les deux interrogations que le monde entier se pose : « peut-on oublier ? », « doit-on pardonner et peut-on vraiment y arriver ? ». La guerre maintenant s'achève... Mes souvenirs s'amenuisent ; il y aurait encore tant de combats et de victoires à citer, mais les livres existent pour se documenter...

Quant à moi, il y a encore trois événements qui restent fixés dans ma mémoire : la fin « tragique » de Mussolini, le 28 avril 1945, fusillé et pendu par les pieds sur une place de Milan ; j'en ai déjà parlé au chapitre « fascisme ». Puis le suicide de Hitler dans son bunker de Berlin, au moment où les troupes russes approchent de la ville, le 30 avril 1945. Son corps et celui de Eva Braun, sa maîtresse, sont arrosés d'essence et brûlés, il ne restera rien d'eux quand les Alliés et les Russes arriveront, et cette mort est restée ainsi pendant longtemps mystérieuse, laissant même l'hypothèse que peut être il avait pu se sauver en Amérique du Sud comme beaucoup de criminels nazis. Mais les chasseurs de criminels israéliens n'ont jamais cherché Hitler ou du moins ne l'ont jamais dit, ce qui fait penser qu'il est bien mort ainsi. Justice a été faite, il avait trop peur de ce qui aurait pu lui arriver s'il était pris vivant.

Enfin, l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima et Nagasaki au Japon, **les 6 et 9 août 1945**. On savait que l'Amérique, depuis le bombardement de Pearl Harbour, **le 7 décembre 1941**, menait une guerre acharnée contre le Japon. Avec les Alliés, de débarquement en débarquement dans les îles du Pacifique, on apprenait les milliers de morts, de blessés, de prisonniers. La guerre en Europe était finie depuis **mai 1945**. Elle n'avait pas l'air de finir avec le Japon, dont l'armée était fanatisée. Ainsi un matin du mois d'Août on a appris le lancement de la bombe atomique. Sur le moment, on a trouvé la chose juste, le Japon était l'allié d'Hitler, et continuait sa politique qui faisait souffrir le monde des démocraties. Puis, petit à petit, on a vu aux actualités le champignon atomique, les effets du bombardement, l'anéantissement de deux villes et d'un grand nombre d'habitants ; on a su que les survivants étaient condamnés par les conséquences médicales, ou alors estropiés ou malades pour toujours... et la stupeur, puis la crainte et l'horreur qu'une telle chose puisse encore arriver nous ont envahi et gardé dans l'angoisse...

Quoiqu'il en soit, la guerre était finie, et **le 2 septembre 1945** les Japonais signaient la capitulation sans condition de l'Empire du

Soleil Levant.

**Le 1er octobre 1945** j'entrai en classe de Première et au mois de **juin 1946** je passais avec succès la première partie du Baccalauréat, et en Juillet j'étais fiancée avec le chef scout, mon ami André Giami.

**Juillet 1939 – Juin 1946**. Sept ans pendant lesquels une fillette de douze ans est devenue une jeune fille de dix neuf ans ; et une enfant juive italienne brimée par les lois raciales s'est transformée en adolescente, je pense, équilibrée, si bien assimilée à la langue et à la culture française qu'elle va passer avec aisance les épreuves du Baccalauréat et étonner tous les amis de ses parents qui ne pensaient pas qu'elle en serait capable. Rétrospectivement, je m'en étonne aussi et je m'interroge... A la maison, nous n'avions pas changé nos habitudes : « la langue, les coutumes, la cuisine, les goûts relevant des sentiments étaient toujours italiens et juifs. Mais par-dessus tout cela, l'école et le scoutisme avaient greffé une nouvelle personnalité adaptée à la civilisation dans laquelle nous vivions. Je dois vraiment rendre hommage à l'école et au scoutisme de cette époque-là. Deux activités complémentaires, puisque, le plus souvent, nos chefs scouts étaient aussi nos professeurs au lycée. Ceux qu'on vouvoyait en classe dans la semaine, on les tutoyait en réunion le jeudi et en sortie le dimanche. Autant la méthode scolaire a développé en moi le sens de la rigueur, de la discipline, l'amour de la lecture et le plaisir d'écrire, autant le scoutisme a complété mon caractère en suscitant l'initiative personnelle, le plaisir du jeu, de la recherche et du travail en équipe, la curiosité de connaître et de savoir, l'amour des civilisations disparues, les Indiens par exemple, l'approfondissement culturel de notre religion par l'étude de la Bible et par la célébration des fêtes religieuses au niveau du groupe, avec chorales et chœurs parlés ; la nécessité de pratiquer des disciplines dites secondaires comme le dessin, la musique, le chant, le sport, la peinture, la cuisine, la couture et le travail artisanal.

Tout était intéressant et point de départ d'enrichissement et d'approfondissement personnel. Grâce au scoutisme, j'ai connu très vite un grand nombre de filles et de garçons de mon âge et de tous les milieux, je suis entrée de plain pied dans cette société où il aurait fallu beaucoup plus de temps pour se faire accepter en tant qu'étrangère. J'ai fréquenté tous ces amis fraternellement et sans arrière pensée et j'ai tout naturellement été considérée par eux comme une des leurs, sans différence. De même pour Daniel et Lucien.

Mais cela a aussi causé problème, en quelque sorte.

A la fin de la guerre, maman aurait voulu retourner vivre en Italie, papa hésitait. Le magasin ne donnait plus de bénéfices et il était fermé en attendant d'être vendu. Et papa avait trouvé une nouvelle situation comme représentant, pour Tunis et la Tunisie, des vins Florio. Mais nous, les enfants, nous ne voulions pas repartir : maintenant, nous avons fait nos études ici, en français, nous y avons nos amis, et sûrement aussi, notre avenir ; nous n'allions pas tout recommencer de nouveau ! Que faire ?

Entre temps, **le 31 mai 1946**, une semaine avant les épreuves écrites du baccalauréat, Nonna Enrichetta, la dernière grand-mère, mourait d'une crise cardiaque, à l'âge de soixante dix ans, dans sa maison de la rue Lafayette où elle habitait avec zio Lulu encore célibataire. Zia Lyvia vivait en Italie où elle travaillait à la F.A.O.

Maintenant, plus rien ne retenait papa, ses frères et sa sœur étant adultes et indépendants. Et, pour la première fois depuis notre départ en **1939**, pendant que nous étions au camp d'été avec les scouts, papa et maman sont allés passer un mois à Rome « pour voir ».

Et maman, tristement, a constaté que Rome n'était plus le même lieu. De ses nombreux oncles, tantes et cousines, les plus vieux étaient morts, les autres soit disparus déportés à Auschwitz,

soit expatriés comme nous. Il ne lui restait plus que deux ou trois cousines de sa génération.

Quant à ses neveux et nièces, qu'elle avait quittés enfants, maintenant adultes, après les vicissitudes de la guerre, ils ne la connaissaient plus.

Et à son retour, elle nous a embrassés, nous ses enfants, et nous a dit : « Maintenant je sais où je veux vivre, je serai partout où vous serez, ma patrie et ma famille, désormais c'est vous... ».

Ici s'arrête l'histoire de mon enfance et de mon adolescence.

**Mardi 14 mai 1991.**

## II Conclusion

« Il n'y a pas de futur sans mémoire » - Histoire des Juifs Sepharad

Plusieurs raisons m'ont décidée à écrire ces souvenirs : tout d'abord, depuis la mort de mes parents, l'impression profonde d'être devenue l'ancêtre dépositaire des connaissances familiales à transmettre. En conséquence, je suis devenue plus attentive à une sorte de voix intérieure, qui, à l'improviste, n'importe où et à tout moment, faisait remonter à la surface de la conscience des événements passés, petits incidents ou grandes occasions qui avaient eu une influence psychologique, affective ou historique sur mon enfance et mon avenir. Puis j'ai vu, d'abord, mon grand-père, Nonno Leone, puis ma mère, et aujourd'hui Lucien, mon frère, garder précieusement, parmi les témoignages d'autrefois, le livre de prières de Amadio Sabatello, mon arrière grand-père, dans lequel celui-ci avait marqué, sur la première et la dernière page, les prénoms et dates de naissance et de décès de sa première épouse et de ses enfants, mon arrière grand-mère et sa famille. Et aujourd'hui ce livre est le seul témoignage, à part les souvenirs transmis et les inscriptions sur les pierres tombales du cimetière de Rome ( si elles y sont encore) de l'existence passée de ces êtres qui ont fait partie de ma famille. Enfin, peut-être est ce à cause de la mode actuelle, car tout autour de nous on entend parler de racines familiales, de recherche d'arbres généalogiques, de rappel des événements d'avant la guerre de 39-45, d'avant le nazisme et le fascisme, deux politiques qui ont bouleversé et transplanté une grande partie de la population européenne, ce qui fait que partout dans le monde on recherche, on essaye de se souvenir, de prendre note, de conserver la mémoire des traditions, des langues, des lieux, des personnes, aujourd'hui disparus ou en voie de disparition.

Alors j'ai pensé que l'expérience de ma vie pouvait apporter une modeste contribution, pour le moins familiale, à la connaissances de ce que nous avons été et de ce que nous sommes, en pensant que, pour ma part, j'aurais été très heureuse si un ancêtre de 1492 avait pu laisser un témoignage de ses vicissitudes alors qu'il quittait l'Espagne pour l'Italie. Quoiqu'il en soit, voici l'histoire des familles qui sont mes ancêtres paternels et maternels, que j'ai pu rassembler d'après les souvenirs et les recherches de ma mère et de mon père, et aussi de zio Aldo, le frère de mon père, qu'ils m'ont transmis et que j'ai complété en comparant les miens aux souvenirs de Daniel et Lucien, mes frères.

**Sabatello** : C'est le nom d'une petite ville espagnole, Sabadell, près de la Méditerranée, au nord de Barcelone, connue depuis le Moyen Age pour ses industries de tissage. La guerre civile de 1936 a entièrement détruit la vieille ville. Les Sabatello ont quitté l'Espagne au moment de l'Inquisition et le nom indique qu'ils étaient originaires de cette ville. Ils se sont réinstallés à Rome et, naturellement, ont été enfermés dans le Ghetto par le Pape Paul IV par la bulle « Cum nimis absurdum » en 1555.

Je n'ai pas pu remonter plus loin que Amadio Sabatello, né vers 1830, (les archives de la Communauté de Rome ayant été pillées par les nazis, et nos cousins de Rome n'en sachant guère plus que moi). Amadio Sabatello a épousé Fortunata Piperno, sœur de Tranquillo Piperno, autre ascendant de notre famille dont je parlerai après. Ils ont eu trois ou quatre enfants dont deux sont resté vivants et ont eu à leur tour des enfants : Isacco Mosé Sabatello, né en 1857, et Leone Giuseppe né en 1862. Puis Fortunata Piperno est morte quand Leone Giuseppe avait neuf ans et son père s'est remarié et a eu d'autres enfants dont la seule à vivre, se marier et avoir des enfants fut Eleonora. Isacco Mosé, Leone Giuseppe et Eleonora grandirent dans le Ghetto de Rome, qui se refermait tous les soirs avec interdiction aux Juifs d'en sortir.

Ils firent leurs études primaires dans le Ghetto, dans une école fréquentée aussi par leurs nombreux cousins paternels et maternels. Leone Giuseppe était le plus intelligent et, surtout, le plus fort en math, à tel point que son maître lui faisait corriger les devoirs de ses camarades. Il se fit connaître aussi par sa droiture, sa grande force morale et sa fidélité à la parole donnée. L'année de ses huit ans, 1870, la ville de Rome fut libérée du gouvernement du Pape, par les Français et Garibaldi, qui y installèrent le roi d'Italie. Et mon grand-père garda toute sa vie le souvenir émouvant d'avoir vu abattre les portails du Ghetto.

La famille Sabatello quitta le Ghetto pour s'installer dans la ville de Rome. Amadio et Isacco Mosé, après avoir été brocanteurs dans le Ghetto, ouvrirent un magasin d'antiquités qui devint florissant, vu leurs connaissances approfondies du métier et du commerce. Leone apprit aussi ce métier, mais au moment de s'y installer, il préféra être indépendant et devient expert comptable dans une banque à Naples. Son frère se maria et eut sept enfants. Lui ne voulait pas se marier, il aimait beaucoup la musique, en particulier l'Opéra, et passait ses soirées non seulement à l'Opéra, mais aussi derrière les décors et devint ami intime des ténors et d'autres chanteurs de l'époque et se promit que si un jour il avait un fils, il en ferait un chanteur d'opéra. Il approchait de la trentaine. Quand il venait à Rome, son oncle Tranquillo Piperno, qui avait aussi sept enfants, deux garçons et cinq filles dont une seule était mariée, le pria d'épouser une de ses filles.

Enfin, à trente ans, il se décida, en mettant comme condition qu'il n'épouserait que Teresa, quoiqu'elle fût la plus jeune de la famille, dix huit ans, mais aussi la plus jolie, cheveux bruns et yeux bleus. C'était en 1892.

Ils eurent successivement deux petits garçons qui moururent bébés, comme cela arrivait souvent à l'époque. Enfin en 1898 naquit Fortunata, ma mère, qui relevait le prénom de ses deux grands-mères, paternelle et maternelle.

Il n'y eut pas d'autres enfants, ma mère resta fille unique et mon grand-père regretta toute sa vie de ne pas avoir eu un fils chanteur d'opéra, mais il fit apprendre le chant à ma mère, qui avait une jolie voix.

La petite famille vécut encore quelques années à Naples, jusqu'au moment où Leone dut arrêter pour cause de maladie : l'obligation de ne pas quitter la caisse à la Banque lui avait causé des problèmes urinaires.

Alors ils quittèrent Naples et se réinstallèrent à Rome où Leone Sabatello reprit le métier familial d'antiquaire et, avec ses économies, ouvrit un magasin à la Via del Babuino, qui était la rue des antiquaires. Les affaires furent plus que prospères et avec ses bénéfices et l'encaissement d'une assurance vie, il acheta l'appartement de la Via Angelo Brunetti où nous avons vécu jusqu'en 1939 (et qui a été vendu pour 6 millions anciens après la mort de ma mère en 1966, dont ma part a été de 1 million englobée dans les 4 millions de l'héritage de mon père, à sa mort en 1975) ; En 1925, à 27 ans, ma mère a épousé Samuel Bonan mon père, c'était un mariage « de convenance » c'est-à-dire par présentation parce que ma mère n'a jamais voulu épouser un de ses cousins, par peur des conséquences sur les enfants des mariages consanguins, puisque déjà ses parents étaient cousins germains ; d'autre part, elle aurait pu épouser un de ses camarades qui l'avait demandée, mais elle n'arrivait pas à se décider. Mon père, qui était voyageur de commerce, abandonna son métier sur la demande de mon grand-père qui n'avait pas d'héritier pour le magasin, et qui lui apprit le métier d'antiquaire qu'ils commencèrent à exercer ensemble. Quand ils voyageaient à travers l'Italie pour acheter les marchandises, ma grand-mère Teresa tenait le magasin et recevait les clients.

En 1927 et 1928 Claudia et Daniele sont nés. (Lucien naîtra en 1930). En 1929 il y eut le grand crash de la Bourse de New York. Les neveux de mon grand père, Alessandro et Armando Sabatello, qui étaient antiquaires comme leur père Isacco Mosé, pour lesquels mon grand père s'était porté garant auprès des banques, furent obligés de rembourser leurs prêts, mais n'avaient pas d'argent liquide, seulement des marchandises.

Fidèle à la parole donnée, mon grand père fut obligé de payer pour eux, mais ne put continuer à garder le magasin. La suite fait partie de mon histoire au début du cahier, et la fin continue plus loin.

**Piperno** : c'est le nom d'une localité au sud-est de Rome. Ce qui signifie que, en principe, ils étaient Juifs romains depuis la prise du Temple de Jérusalem, et le Pape Paul IV, en 1555 les a obligés à occidentaliser leur nom en adoptant celui de la ville où ils résidaient.

Pour eux aussi, je n'ai pas pu aller plus loin que Tranquillo Piperno et son épouse Fortunata Di Segni, mes arrières grands parents, qu'on retrouve à la même époque que Amadio Sabatello dans le Ghetto de Rome. Tranquillo Piperno, né aussi vers 1830, était vendeur sur les marchés en mercerie bonneterie, et sa sœur Fortunata était l'épouse de Amadio Sabatello. Les 2 familles étaient très unies et le restèrent même après la mort de Fortunata et le remariage de Amadio. Tranquillo et sa femme eurent sept enfants dont six vivants en 1939 :

Angelo – Salvatore – Sarina – (Celestina) – Fiorina – Giuditta et Teresa (1874) – Angelo, Celestina et Teresa avaient les yeux bleus et le cheveux bruns et étaient d'une grande beauté, Salvatore était roux avec les yeux marrons, Sarina et Fiorina étaient brunes avec les yeux noisette clair et Giuditta était brune avec les yeux noirs.

Angelo et Salvatore apprirent le métier de leur père et, après l'ouverture du Ghetto en 1870,

ils y restèrent et ils ouvrirent chacun une boutique de grossiste en mercerie bonneterie. A la mort du père, Angelo devint moralement et matériellement le chef de famille. Les frères et sœurs étaient très actifs et intelligents et chacun sut exercer un métier dans sa vie, même les filles, ce qui était rare à l'époque : Sarina faisait le commerce des vieux vêtements, Fiorina était libraire papetière avec son mari, Giuditta mercière bonnetière avec son mari, et Teresa apprit l'antiquariat pour aider mon grand père, ce qu'elle fit avec beaucoup d'adresse et de savoir faire. Elle avait le sens des placements, fit des économies et, à chaque fois qu'elle arrivait à avoir une certaine somme, achetait des bijoux, parfois même des bijoux anciens de grande valeur, dont seule une toute petite partie nous est restée puisque, après le désastre de 1929, ils ont été déposés au Mont de Piété au fur et à mesure pour survivre, et aussi quelques uns ont été volés par une bonne que nous avions à la maison quand nous étions petits.

Tous ces Piperno eurent chacun deux ou trois enfants, et les Sabatello sept et cinq, ce qui fit de nombreux cousins de part et d'autre pour ma mère qui, étant fille unique, était très aimée par eux tous et traitée plutôt en sœur qu'en cousine. Leur affection a persisté jusqu'à la mort de ma mère, puis le temps et l'éloignement ont fait perdre la fréquentation.

En 1930, après la fermeture du magasin, nous étions, dans la maison de la Via Angelo Brunetti, trois enfants et quatre adultes. Mon père reprit son métier de voyageur de commerce. Et chez les Bonan, après la mort de Nonno Isacco, ils étaient quatre, avec seulement Lyvia adulte pour travailler. Ce qui faisait en tout onze personnes vivant avec les dernières économies de mes grands parents et les maigres salaires de mon père et Lyvia. Il y eut une année, je crois en 1931, maman en parlait souvent, où la vie devint très difficile et où mes grands parents ne possédaient plus d'argent liquide malgré les tableaux, les meubles, bibelots, tapisseries anciens qu'ils n'arrivaient pas à vendre.

Alors Angelo Piperno, le frère de ma grand-mère demanda aux membres des deux familles, Sabatello et Piperno, d'aider mes grands parents, chacun avec ce qu'il pouvait, étant donné qu'à l'époque il n'y avait ni retraite ni sécurité sociale, et que Nonno Leone s'était sacrifié pour sauver l'honneur de la famille en empêchant ses neveux de faire faillite. Après la mort de mes grands parents en 1938, quand nous avons envisagé de quitter l'Italie à cause des lois raciales, mes parents ont donné à Angelo Piperno une procuration pour la maison, pour qu'il puisse s'en occuper en notre absence. Au moment de notre départ, il aida maman à dégager du Mont de Piété, les quelques bijoux de ma grand-mère qu'on pouvait encore sauver, et il confia à mon père une somme d'argent pour l'emmener à Tunis avec nous. Mon père plaça cette somme dans le magasin d'épicerie. Après la guerre, le magasin resta fermé quelques temps à cause du manque de marchandises.

Mon père travailla comme représentant en vins et liqueurs. Je me suis fiancée en 1946, puis mariée en 1948. Daniel et Lucien ont été obligés d'abandonner leurs études en seconde et troisième à cause de la limite d'âge due au changement de langue et ils ont cherché un travail. Après la guerre c'était difficile. Entre temps la nouvelle nous arriva des déportations de neuf membres de la famille de maman, parmi lesquels Angelo Piperno. En 1950 on put vendre le magasin, et maman écrivit à Tarquinio Piperno, fils d'Angelo, en l'invitant à passer quelques jours à Tunis ; à ce moment là mes parents lui rendirent la somme que son père leur avait confiée. En même temps la procuration de la maison passa à Tarquinio. En 1952 Alain nous est né, et Robert en 1954. Daniel et Lucien se sont mariés et ont eu chacun trois enfants. Avec mon père, ils ont ouvert l'usine de Plastic Tunisie.

En 1961, à cause de la guerre de Bizerte, après l'indépendance de la Tunisie, Daniel est parti vivre en Italie, à Rome. Nous sommes partis à Paris en 1965.

Depuis 1954, maman était malade de son cancer. Plusieurs fois elle est allée à Rome pour se soigner. La dernière fois, en 1966, et je suis allée en Juillet passer une semaine près d'elle, à la Clinique. C'est là que j'ai revu pour la dernière fois tous les membres des familles Sabatello et Piperno. Maman est morte à Tunis le 17 décembre 1966. Lucien a quitté Tunis en 1974 et s'est installé à Vichy où nous avons passé le 1er soir de Paque 1975 avec Papa qui est mort là bas le lendemain matin 28 mars 1975. Vous connaissez la suite.

**Bonan** : zio Aldo, le frère de mon père connaissait bien l'histoire des Bonan parce qu'il était resté un an à Tunis, de 1914 à 1915, chez un de ses oncles qui conservait tous les souvenirs de la famille. Les Bonan venaient du Maroc où ils avaient débarqué, en provenance d'Espagne, au moment de l'Inquisition. Comme beaucoup d'autres, ils ont traversé le Maghreb et se sont arrêtés à Tunis. J'ai, parmi les papiers de mon père, une photocopie de laissez-passer français concernant mon arrière grand père Samuel Bonan, son épouse et sa fille ; il avait sept enfants, quatre garçons et trois filles. Parmi les garçons, les prénoms qui me restent sont : Salomon, Rabbin ; David, Commerçant ; et Isaac, mon grand-père, Commerçant. Par mon arrière grand père ; ils étaient sépharades, protégés du Bey de Tunis et de nationalité Tunisienne. Leur père possédait une grande fortune, des immeubles, deux synagogues, un commerce. Légalement, seul l'aîné héritait chez les Tunisiens. Alors, comme il n'y avait pas d'état civil, l'aîné resta tunisien et les autres fils se réclamèrent de nationalités différentes pour avoir leur part d'héritage : David et Salomon français, et Isaac, anglo-maltaise, comme « étant né » à Malte dans une famille amie, les Israël. C'est pourquoi nous étions de nationalité britannique. Mais Isaac fut tout de même privé de son héritage. Il épousa Enrichetta Lumbroso, d'une grande famille livournaise de Tunis et ils eurent sept enfants : Abraham, Samuel, Lyvia, Aldo Daniel, Aurelio, Carlo Salomon et Elia.

Ils envoyèrent l'aîné Abraham, selon la coutume livournaise, étudier la médecine à Rome. Entre temps éclata la guerre de 1914 et Isaac fut dépouillé de sa part d'héritage. Pour ne pas montrer à Tunis qu'il ne pouvait plus tenir son train de vie aisé, il partit avec sa famille à Rome, où il échoua dans les affaires et dut vivre de plus en plus modestement. Abraham sur lequel ils fondaient tous leurs espoirs, mourut noyé, par accident, dans un lac des environs de Rome. Ce fut la tragédie de la famille. Mon père chercha du travail comme voyageur de commerce, et Aldo trouva un emploi de portier d'hôtel trilingue à Marseille. En 1918 Aurelio mourut de la grippe espagnole et en 1919 Daniel Lumbroso, le père d'Enrichetta, mourut aussi, à Tunis. Isaac Bonan mourut en 1931.

**Lumbroso** : ils étaient aussi des Sépharades ayant quitté l'Espagne au moment de l'Inquisition, pour s'installer à Livourne où fut fondée la communauté des Livournais, qui émigra plus tard en Tunisie vers le XVIII<sup>ème</sup> siècle. Ils formèrent à Tunis une nouvelle communauté, des Grana, groupe d'élite par leur éducation, leur culture, leurs connaissances européennes du commerce et leurs pratiques religieuses, ainsi que la conservation de la langue, de la nationalité et de l'école italiennes.

Les Lumbroso étaient une famille riche et cultivée comprenant des commerçants, des médecins, des rabbins. Un de leurs ancêtres fut ennobli en 1860 par le roi d'Italie. Daniel Lumbroso, mon arrière grand père était un rabbin vénéré qui vivait à la Goulette et avait deux enfants : Joseph et Enrichetta, ma grand-mère. Ils tiraient leurs revenus, entre autres propriétés, d'une maison à l'ancienne, appelée « fondouk, où les commerçants louaient des magasins pour entreposer leurs marchandises. Je crois avoir déjà dit que Daniel Lumbroso, entre autres œuvres de charité, avait institué la collecte d'aumônes pour marier les jeunes filles pauvres.

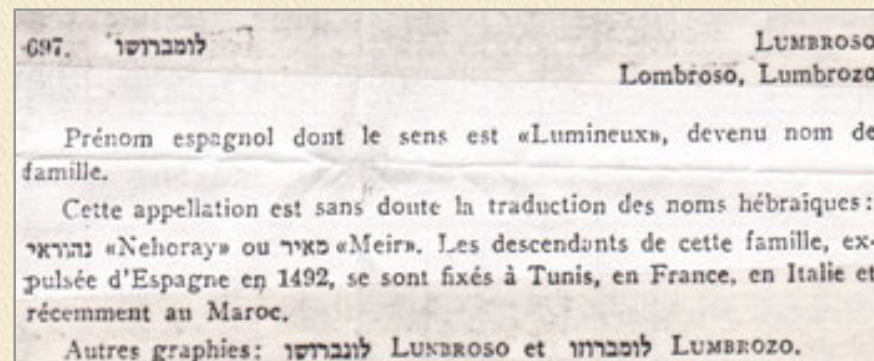
1. Lumbroso : Depuis longtemps j'attendais ces renseignements sur les Lumbroso. Enfin, Dany Lumbroso, l'arrière petit fils du Rabbin Daniel Lumbroso, et mon cousin au deuxième degré, m'a fait parvenir les actes de décès de trois générations de Lumbroso :

- le rabbin Daniel Lumbroso, père de Nonna Enrichetta,
- son fils Joseph Lumbroso, frère de Nonna Enrichetta,
- et son petit fils Abraham Lumbroso, cousin germain de mon père, élevé avec lui dans son enfance, comme un frère car ils avaient UN MOIS de différence d'âge.

2. Et collés ici, deux fragments de photocopies :

A) le sens du mot Lumbroso

B) l'histoire du baron Abraham Lumbroso qui est, paraît-il d'après Dany mon cousin, un de nos ancêtres



12. Baron Abraham LUMBROSO, né à Tunis en 1813 et mort à Florence en 1887. Médecin Chef du Bey de Tunis et Directeur du Service de la Santé. En 1846 il accompagna le Bey à Paris et fut décoré de la Légion d'Honneur par le roi Louis-Philippe. A Tunis il fonda une société scientifique qu'il présida. LUMBROSO se distingua également par ses actes philanthropiques et comme récompense aux services prêtés par lui pendant une épidémie de choléra il reçut le titre de Baron du Roi d'Italie Victor Emmanuel II et la décoration de l'Ordre de la Medjidie du Sultan de Turquie. De ses ouvrages publiés on peut citer : *Schizzo Storico-*

*Scientifico sul Colera Asiatico che Invaso la Reggenza di Tunisi nel 1849 1850* (Marseille, 1850); et *Lettere Medico-Statistiche sulla Reggenza di Tunisi* (ib., 1850). JE VIII, 158; Gaon II, 342.

Me voici arrivée au bout de l'histoire des familles qui forment notre arbre généalogique. Il fallait que tout ceci soit écrit, car aujourd'hui, avec l'exode en France de tous les Juifs de Tunisie, il ne reste plus rien de cette civilisation sépharade, du moins en apparence.

Et sans le vouloir, avec en plus mon mariage avec votre père André Giami, vous, mes enfants, êtes les héritiers spirituels des Juifs qui ont peuplé la Méditerranée depuis cinq cents ans.

## Bibliographie

1. **Chronique du 20ème siècle : Une coédition de Radio France.**  
1985 Jacques Legrand et Editions Chronique
2. **Chronique de la Seconde Guerre Mondiale**  
1990 Jacques Legrand et Editions Chronique
3. **Les Juifs de Tunisie sous Vichy et l'Occupation**  
Jacques Sabille – Editions du Centre – Paris 1954
4. **Les Juifs d'Espagne – Histoire d'une Diaspora 1492 – 1992**  
Henry Mechoulan – Paris – Liana Levi 1992
5. **La Nation Juive Portugaise : Livourne – Amsterdam – Tunis 1591 – 1951**  
Lionel Levy – Paris – Editions L'Harmattan – 1999
6. **Regards sur les Juifs de Tunisie**  
R. Attal. C. Sitbon – Albin Michel 1979
7. **Storia degli Ebrei Italiani sotto il Fascismo**  
Renzo De Felice – Torino – Einaudi – 1993
8. **Les Juifs Sepharades – n°2276**  
Victor Malka – Que sais-je ? Presses Universitaires de France  
1986
9. **Six mois sous la Botte** – Paul Ghez – Tunis – 1943
10. **Les Juifs de Sarcelle, intégration et identité**  
Claude Sitbon 1971
11. **La statue de Sel** – 1953  
Albert Memmi
12. **Agar 1955 (Paris)**  
Albert Memmi
13. **L'enfant de l'Oukala**  
Ryvel – Tunis – 1931
14. **Partir en Kappara**  
André Nahum – Paris 1977

## **Index**

### **Chapitre I : Eden**

1. Les lieux
2. Les familles  
Les visites promenades

### **Chapitre II : Enfance**

1. L'école
2. La colonie de vacances
3. Mon anniversaire
4. La Topolino
5. Les vacances d'été
6. Cippi

### **Chapitre III : La Tourmente**

1. Le Fascisme
2. Etre Juifs dans les années 30 en Italie
3. Les années 1938 et 1939  
1938  
1939

### **Chapitre IV : La guerre**

1. La guerre de 1939- 1945
2. Conclusion

## ANNEXE 1

Traduction et résumé de :

### **Il libro della memoria**

Gli Ebrei deportati dall' Italia 1943 – 1945

Liliana PICCIOTTO FARGION

Ricerca del centro di Documentazione Ebraica Contemporanea

Gruppo Ugo MURSIA Editore S.P.A.

# **Le livre de la mémoire**

Les Juifs déportés d'Italie 1943 – 1945

Par Liliana PICCIOTTO FARGION

Recherche du Centre de Documentation Juive Contemporaine

Editeur : Groupe Ugo Mursia S.P.A.

# Plan du livre

947 pages

**4 parties :**

**1. Une Introduction comprenant**

- a. Des remerciements aux organismes et aux chercheurs qui ont permis, favorisé, aidé cette recherche.
- b. **L'historique de la recherche** : comment et par qui elle a eu lieu. Pages 1 à 93

**2.**

- a. Par ordre alphabétique, les fiches nominatives de tous les déportés (Sauf quelques erreurs et omissions qui n'ont pu être évitées) d'Italie, de Libye, et des îles du Dodécannèse, ces deux derniers lieux géographiques étaient à l'époque des territoires et colonies italiens, et de Trento et Trieste et une partie de la Yougoslavie, à l'époque aussi territoires Italiens.
- b. Présentation et explication des sources de renseignements. Pages 94 à 787

**3. L'histoire** : Dates, événements du 8 septembre 1943 au 24 février 1945.

**4. L'Italie savait-elle ?**

Les événements, les lieux, les personnages qui avaient permis que les Italiens soient au courant de ces faits de déportation.  
Pages 788 à 911

17 novembre 1938 : Regio decreto legge n°1728 : les Juifs furent obligés à s'auto déclarer auprès de l'administration, afin que leur appartenance à la race juive puisse être inscrite dans les registres de l'état civil.

29 juillet 1942, circulaire du Ministère de l'Intérieur aux maires, afin qu'ils remplissent deux rubriques comprenant tous les nom des Juifs et de ceux nés de mariages mixtes, résidant en Italie à la date du 31 juillet 1942.

Grâce à ces 4 séries d'enregistrement il a été aisé, au moment de rechercher les déportés, de retrouver les noms de tous les Juifs disparus. Ces registres furent retrouvés dans les archives des mairies de chaque ville, et dans les archives de la Direzione Generale de la Pubblica Sicurezza (Police) au Ministère de l'Intérieur.

En 1980 : on put obtenir la rubrique spéciale des Juifs étrangers datée de novembre 1938, contenant des renseignements sur leurs départs et arrivées jusqu'à cette date, fournis par la police des frontières au Ministère de l'Intérieur.

## B

Consultation des registres matricules des prisons italiennes de 1943 à 1945 pour vérifier si des Juifs y avaient été internés après leur arrestation. Cela permet de contrôler qui avait arrêté les Juifs : les Allemands ou les Italiens.

## C

Recherches effectuées pour le procès Bosshammer Friedrich, S.S. Sturmbannfuhrer, chargé par Eichman de la question juive en Italie, le 19 mai 1943.

## D

En 1984, Serge Klarsfeld, qui avait effectué des recherches pour son livre « Mémorial de la déportation des Juifs de France » (1978) signala la présence de renseignements sur l'Italie dans les archives du Ministère de la santé et de la Famille de Belgique. Il y avait :

- Les renseignements recueillis du 25 juillet au 8 septembre 1943 par la Croix Rouge Internationale, sur les Juifs étrangers détenus dans les camps de concentration italiens après le début de la guerre.
  - Des centaines d'ordres d'envoi de Juifs au camp de Fossoli.
  - Des dizaines de fiches d'arrivées à ce camp à partir de la police de Modène, entre le 4 janvier et le 14 juin 1944.
- La Croix Rouge Internationale signala que la majeure partie de ses renseignements avait été microfilmée entre 1955 et 1957 par l'Institut Yad Vaschem de Jérusalem.

## E

1987 à 1990 : Interviews approfondies d'une trentaine de déportés revenus, qui donnèrent des renseignements importants sur les circonstances des arrestations et des déportations.

## F

Ont été examinées toutes les listes de déportés contenues dans différentes publications, et les renseignements obtenus dans les différents procès des persécuteurs dans l'extermination des Juifs d'Europe.

Conclusion : 6 746 Juifs déportés d'Italie, 1820 déportés du Dodécanèse, 303 décédés par suite de persécutions, 900 à 1 100 personnes restent non identifiées.

## 1. Historique de la recherche

Et sources de renseignements

**La recherche s'est déroulée en 3 phases :**

1. **1944 à 1953**, sous la direction du Colonel Massimo Adolfo Vitale, président du Comité de Recherche Déportés Juifs (C.R.D.E.) de Rome.
2. **1972 à 1974**, sous la direction de Giuliana Donati, chargée du Centre de documentation Juive (C.D.E.C) de Milan
3. **1979 à 1990**, sous la direction de l'auteur, Liliana Picciotto Fargion, chargée de recherche par le C.D.E.C. qui avait d'abord effectué une recherche limitée à la ville de Rome, publiée sous le titre « **L'occupazione tedesca e gli Ebrei di Roma** » par Liliana Picciotto Fargion (éditeur Carucci - 1979).

**Sources de renseignements, dates et événements :**

1. **29 juillet 1938** : les 25 communautés juives italiennes reçoivent l'ordre de faire parvenir au Ministère de l'Intérieur une copie des registres de la population juive et de ceux qui avaient abjuré la religion.

**11 août 1938** : Le Ministère de l'Intérieur, par le Sous Secrétaire Guido Buffarini Guidi, donne ordre aux préfets de recenser la population juive en Italie : non seulement les juifs inscrits dans les Communautés reconnues, mais aussi tous ceux qui résidaient temporairement dans les provinces, qui étaient « de race juive ».

### 3. Sources de renseignements : chercheurs et organismes

- Sinon Wiesenthal et son organisme de recherche des criminels nazis à travers le monde.
- Serge et Beate Klarsfeld en France
- Michael Tagliacozzo, chercheur, organisateur d'un fichier sur les Juifs de Rome conservé au Kibbutz Nir Etzyion, Israël
- Archives de Yad Vachem, Israël
- Archives du Musée d'Auschwitz, Pologne
- Commission centrale pour l'investigation sur les crimes hitlériens, en Pologne
- Centre de documentation Juive contemporaine, Paris
- Bundes Archiv, Koblenz
- Institut Für Zeitgeschichte, Munich
- Beit Lohamei Haghettaot, Israël
- Institut historique hébraïque, Belgrade
- Institut pour l'histoire du mouvement ouvrier, Ljubjiana
- Institut de l'histoire contemporaine, Rovigno
- National archives, Washington
- Yivo institute for Jewish research, New York
- Ministère de la santé et de la famille, Bruxelles
- Administration des victimes de la guerre, Bruxelles
- Archives centrales de l'Etat, Rome
- Archives des maisons des environs de Trieste, Varese, Como
- Association nationale des Déportés Politiques dans les camps nazis
- Institut national pour l'histoire du mouvement de libération en Italie
- Institut historique de la résistance de Modène et sa province
- Institut historique de la résistance de Cuneo et sa province
- Mouvement de libération du Friuli et Venezia Giulia
- Institut historique de la résistance Toscane
- Tous les autres instituts de la résistance des autres villes italiennes

## 2. Fiches des déportés et documentation attestant leur déportation

### 1. En quoi consiste la documentation

Dans le livre il y a trois sortes de documents :

a. Sous le titre « Fonti », chaque fiche est marquée soit de la Fonte 1A qui est un document attestant la mise en route de la déportation :

- Liste de transport dans le train, du lieu de départ au lieu d'arrivée (Auschwitz)
- Liste par convoi des numéros d'immatriculation attribués aux déportés italiens avec leurs noms.

Soit de la Fonte 1B : Document qui atteste l'arrestation précédant à la déportation.

b. Sous le titre Fonti Storiche : toutes les listes et les fichiers des déportés, résultant de recherches effectuées expressément par des organismes, après la libération, italiens et internationaux, communautés hébraïques et chercheurs.

Les fiches : de la page 94 à la pages 787 il y a 693 pages contenant une liste par ordre alphabétique, avec environ 8 000 noms dont :

- 6 746 déportés d'Italie
- 1 820 du Dodécane
- 303 décédés des suites des persécutions,
- 900 à 1100 restants non identifiés

J'ai relevé dans ces pages seulement :

1. Les déportés concernant notre famille parmi lesquels deux que je n'ai pas trouvés :
  - le mari de ma cousine Tina Zarfati parce que je ne connaissais pas son nom ;
  - la deuxième fille de Mario Mieli, le cousin de ma mère, soit parce que je n'ai pas réussi à la trouver, soit parce qu'elle doit se trouver parmi les non identifiés
2. J'ai tenu à relever les fiches du père et de la mère de Mirella, ma belle sœur.

Dans le livre ces fiches sont par ordre alphabétique ; je les rapporte ici par ordre de date, selon la succession des événements historiques, en détaillant à chaque fois la « Fonte » documentant la déportation.

1.SABATELLO Eleonora, sœur de mon grand-père Nonno Leone Sabatello

Née à Rome le 14-10-1869

Fille de Amadio et de DELLA SETA Fortunata

Mariée à TAGLIACOZZO Davide

Dernière résidence connue : ROME

Arrêtée à son domicile à Rome le 16-10-1943 (74 ans) par les

Allemands. Détenu au Collège militaire de Rome

Déportée de Rome le 18-10-1943 vers Auschwitz

Tuée (gazée) à l'arrivée le 23-10-1943 (5 jours en wagons à bestiaux)

Fonte 1b : document attestant l'arrestation précédant la déportation ;

Communication de la « Questura » de Rome de

l'arrestation avenue de Juifs par la police Allemande, le 19-10-1943.  
Convoi 02 : parti de Rome le 18-10-1943, arrivée à Auschwitz le 23-10-1943, sigle R.S.H.A. contenant environ 1023 déportés dont 17 sont revenus.

2.TAGLIACOZZO Ada, petite fille de la précédente,

Née à Rome le 23-10-1935

Fille de Arnaldo et de ZARFATI Lina

Arrêtée avec sa grand-mère, mêmes renseignements (8 ans)

Fonte 2 : Fichier des Juifs déportés de Rome et sa province, établi par le chercheur Israélien Michael Tagliacozzo

3.TAGLIACOZZO Amedeo

Fils de Eleonora (fiche n°1), cousin germain de ma mère

Né à Rome le 29-10-1898

Fils de Davide et SABATELLO Eleonora

Dernière résidence connue : Rome

Arrêté a son domicile à Rome avec sa mère et sa nièce, le 16-10-1943 par les Allemands.

Détenu au Collège militaire de Rome (45 ans).

Déporté de Rome le 18-10-1943. Matricule n°158627. Arrivé à Auschwitz le 23/10/1943

Décédé en lieu inconnu après le 4-09-1944

Fonte 1a attestant la déportation : liste par convoi des numéros d'immatriculation attribués aux déportés Italiens avec leurs noms. Pour le convoi n°2 partant de Rome, et arrivé à Auschwitz le 23-10-1943 : P. M.O.I. Archives du Panstowowe, Musée d'état d'Auschwitz ; Recherches effectuées par le Staff du PMO et transmises au CDEC le 31-05-1982.

Convoi n°2 : Parti de Rome le 18-10-1943 : 149 hommes furent sélectionnés à l'arrivée, admis dans le camps avec les matricules n° 158491 à 158639. Ces hommes restèrent un mois en quarantaine dans le block 13 de Birkenau, puis au début de Décembre, un groupe fut envoyé aux mines de Jawishowitz et un autre aux déblaiements des ruines du Ghetto de Varsovie.

#### 4. PONTECORVO Nella

Femme de Mario Mieli, Cousin germain de ma mère

Née à Rome, le 28-10-1912

Fille de Giacomo et de PIPERNO Giuditta

Mariée à Mario MIELI

Dernière résidence connue : Rome

Arrêtée à Rome le 16-10-1943 par les Allemands (même jour et même événement que les fiches 1, 2 et 3) (31 ans)

Détenue à Rome au Collège militaire.

Déportée de Rome le 18-10-1943 à Auschwitz – Sélectionnée, immatriculation peu sûre.

Décédée en lieu et date inconnus.

Fonte 2 Storica : Fichier des Juifs déportés de Rome et sa province établie par le chercheur Israélien Michael Tagliacozzo.

Convoi n°2 : Même convoi que Sabatello Eleonora, arrivée à Auschwitz le 23-10-1943

47 femmes ont passé la sélection, immatriculations du n° 66172 à 66218

#### 5. MIELI Marina,

Fille de la précédente

Née à Rome le 3-07-1937

Mêmes événements que la précédente (6 ans)

Arrivée à Auschwitz le 23-10-1943. Tuée (gazée) à l'arrivée.

Il y avait une deuxième petite fille déportée.

#### 6. TAGLIACOZZO Arnaldo

Fils de la fiche n°1, père de la fiche n°2 et frère de la fiche n°3

Cousin germain de ma mère

Né à Rome le 8-11-1901

Fils de Davide et SABATELLO Eleonora

Marié à ZARFATI Lina

Dernière résidence connue : Rome

Arrêté à Rome par inconnus le 3-2-1944 (43 ans)

Détenu à la prison de Rome, puis au camp de Fossoli di Carpi, province de Modène, d'où il est déporté le 5/4/1944 à Auschwitz

Fonte 1a : transport liste Fossoli – Auschwitz du 5-4-44, C.R.D.E. liste 28

Convoi n° 09 : parti du camp de Fossoli avec d'autres wagons rattachés à Mantoue et Vérone, le 5 avril 1944, arrivé à Auschwitz le 10-4-44 avec le sigle R.S.H.A. 611 déportés, 154 hommes sélectionnés admis dans le camp, 51 revenus.

#### 7. PIPERNO Angelo,

Frère de ma grand-mère, Nonna Teresa Sabatello

Fils de SAMUEL Tranquillo et de DISEGNI Fortunata.

Marié à CITONI Amelia

Né à Rome le 12-2-1878

Dernière résidence connue : Rome

Arrêté à Rome le 7-2-1944 par inconnus (66 ans)

Détenu à la prison de Rome puis le 26-2-44, envoyé au camp Fossoli de Carpi.

Déporté à Auschwitz le 5-4-1944. Tué (gazé) à l'arrivée le 10-4-1944

Fonte 1a Convoi : 09.

Mêmes renseignements que la fiche précédente.

## 8. CHIMICHI Piero

Fils de Guido et COEN Margherita

Père de Mirella

Né à Pise le 1-8-1905

Marié à PRATO Laura

Dernière résidence connue : Florence

Arrêté à Florence, lieu : l'hôtel où la famille s'était réfugiée

date inconnue, par inconnus (39 ans)

Détenu à la prison de Milan

Déporté de Milan le 30-1-1944 à Auschwitz. Arrivé le 6-2-1944

Matricule n°173415

Décédé à Auschwitz après le 26-9-44

Fonte 1a : liste des numéros matricules attribués aux arrivants du transport Milan et Verone le 6-2-1944, arrivé à Auschwitz le 6-2-44

Sigle R.S.H.A.

97 hommes sélectionnés avec matricules n°173394 à 173490

605 déportés. 20 revenus.

Convoi n°6 formé à Milan et Vérone le 30-1-1944

## 9. PRATO Laura

Mère de Mirella

Née à Florence le 1-3-1906

Fille de DAVIDE et SERVI Corinne

Mariée à CHIMICHI Piero

Dernière résidence connue : Florence

Arrêtée en même temps que son mari le 27-1-44 (38 ans)

Mêmes renseignements que le précédent.

Tuée (gazée) à l'arrivée à Auschwitz le 6-2-1944

Fonte 1a. Convoi n°0

## 3 L'Histoire

### 1. Les précédents événements :

Plan d'extermination des Juifs d'Europe : Eté 1941 : Invasion de l'U.R. S.S. et massacres en masse et fusillades de masses.

**Décembre 1941 à octobre 1943** : déportation des Juifs Allemands du Reich dans les ghettos polonais.

**Juillet 1942** : déportation à Auschwitz, sélections et gazages.

**20 janvier 1942** : à Grosser Wannsee : conférences des dirigeants politiques du Reich : décision de la Solution Finale en présence de Eichman.

**8 septembre 1943** : Occupation allemande de l'Italie ; Prévision concernant les Juifs Italiens :

Solution Finale = 58 000 personnes, correspondant au chiffre du recensement fasciste de 1938.

### 2. Combien y avait il de Juifs en Italie ?

Au 25 juillet 1943 date de la chute de la dictature de Mussolini il y avait 40 157 Juifs dont 6 500 étrangers.

a. La législation antijuive durait depuis le 7 septembre 1938 ; à partir de cette date, 6 000 Juifs partirent à l'étranger : Amérique latine, U.S.A., Palestine.

b. **15 juin 1940** : arrestation et internements des Juifs allemands, polonais, tchèques et apatrides.

c. **19 mai 1943** : Eichman charge Friedrich Bosshammer S.S. Sturmbannfuhrer de la question Juive en Italie.

d. **7 septembre 1943** : désarmement de l'armée Italienne.

e. **8 septembre 1943** : occupation allemande de l'Italie.

f. 15 et 22 septembre 1943 : nouveau gouvernement italien républicain de Mussolini.

### 3. Mise en place des structures de l'occupation

Premières actions antijuives : septembre 1943, rafles en différents endroits :

- a. Tueries dans la zone du Lac Majeur, 15 au 23 septembre 1943
- b. Rafle des Juifs venus de la région de Cuneo en traversant les Alpes au départ de Saint-Martin en Vésubie, 18 septembre 1943.
- c. Rafles des Juifs de Cuneo, 28 septembre 1943.
- d. Déportation des Juifs de Merano, 16 septembre 1943.

Rafles et déportations **dans toute l'Italie**, novembre et décembre 1943, janvier 1944 ; parmi tant d'autres, arrestation et déportation du Grand Rabbín de Gènes.

Est à souligner la politique de non intervention du Pape pendant toute la vie européenne depuis l'avènement du nazisme.

### 4. Rafles et déportations des Juifs de Rome :

- a. **26 septembre 1943** : les Allemands imposèrent un prélèvement de 50 kilos d'or à la Communauté.
- b. **29 septembre 1943** : après avoir pris l'or, ils s'emparèrent des archives de la Communauté et de l'argent du coffre.
- c. **13 octobre 1943** : Ils s'emparèrent des deux plus importantes bibliothèques de textes anciens et précieux et les déposèrent à Francfort.
- d. **16 octobre 1943** : à l'aube, rafles par rues et par immeubles, de 5 heures 30 du matin, jusqu'à 14 heures, le lendemain. Rafle exécutée par 365 hommes appartenant au S.D. et au O.R.P.O. et à la police militaire Allemande. (Comptes rendus de Kappler et du général Stahel) : 1259 Juifs arrêtés et internés dans le collège militaire Italien, via della Lungara. Plusieurs cas furent analysés et relâchés, 1022

personnes restèrent entre les mains des Allemands ;

Le train parti le 18 octobre, arriva à Auschwitz-Birkenau la nuit du 22 octobre, et resta arrêté et scellé jusqu'au lendemain à l'aube ; Le 23 octobre eut lieu la sélection des déportés : 89% = 839 personnes sur 1022 furent gazées ; à cause d'une épidémie de Typhus, les hommes furent mis en quarantaine, puis 45 d'entre eux envoyés au ghetto de Varsovie pour débarrasser des débris et récupérer du matériel. Les autres furent envoyés dans les mines. (suites des dates des déportations avec le paragraphe suivant).

### 1. Le camp de concentration italien de FOSSOLI DI CARPI (Modène)

A l'origine, c'était un camp de prisonniers de guerre. Transformé en 1942 en camp pour les Juifs à cause de son emplacement au centre de l'Italie et nœud ferroviaire.

En forme de trapèze, d'abord occupé par des tentes, puis par des baraques :

- a. 8 baraquements contenant chacun 256 prisonniers avec latrines et lavabos, mesurant 11m60 sur 47m avec séparations pour les familles.
- b. 7 baraquements de 320 prisonniers chacun. Réveil à 7 heures, couvre feu à 18 heures, 2 appels par jour.

Les prisonniers étaient inactifs, mais quelques groupes étaient réquisitionnés pour des travaux agricoles ou des réparations dans le camp. Les femmes étaient occupées à des travaux domestiques. Il y avait 2 services sanitaires : un pour les gardes allemands, un pour les juifs avec le docteur juif Schonfeld. La correspondance et la poste étaient sévèrement réglées : 4 courriers par mois.

Jusqu'en mai 1944, les familles pouvaient rester unies. Les prisonniers portaient leurs vêtements personnels ; il y avait une fabrication de sabots et les femmes étaient réquisitionnées pour la couture pour les allemands.

**Mai 1944** : Séparation des familles, des hommes et des femmes par de barbelés, des rencontres pouvaient avoir lieu une demi-heure le dimanche.

**12 Juillet 1944** : tuerie de 67 prisonniers politiques.

Déportations : **de février et Avril 1944** : en février, 700 prisonniers furent déportés du camp parmi eux :

Primo Levi : 12 wagons de 45 à 60 personnes, plus un wagon pour les accompagnateurs allemands : arrivé **le 26 février 1944** à Auschwitz.

**De février à mars 1944** ; le camp vidé fut rempli avec les rafles de Rome et autres villes : Bologne, Florence, Milan, Turin.

Autres déportations : **le 5 mai 1944, juin et août 1944** ;

**Le 26 juin 1944**, à cause de l'avancée alliée et le bombardement des ponts sur le Po et leur destruction ; dernier départ pour vider le camp :

2 août avec dernier départ pour Vérone.

Entre temps, organisation d'un nouveau camp près de Bolzano, au Nord de l'Italie où sont envoyés les prisonniers de Fossoli **le 21 juillet 1944**.

Organisation clandestine de résistance et d'aide.

**Octobre et décembre 1944** : 7 transports de déportation.

**Avril 1945** : Fermeture du camp de Bolzano

Déportation à **Trieste** : à partir du camp de San Sabbia avec gazage dans les camions dans la cour du camp.

Transports échelonnés **du 9 octobre 1943 au 24 février 1945**.

Primo Levi, dans sa déposition comme témoin dans le procès de Friedrich Bosshammer en 1971, déclare avoir connu les noms des camps de concentration par les sources suivantes :

- a. Les articles des journaux suisses, en particulier «la Gazette de Lauzanne » qui paraissait en Italie ;
- b. Auditions des radios clandestines alliées, en particulier « Radio Londres » ;
- c. Un livre blanc anglais sur les camps d'extermination, qu'il avait reçu clandestinement et qu'il avait lui-même traduit.
- d. Plusieurs entretiens eus avec des militaires Italiens, de retour de Russie, de Croatie, de Grèce qui avaient assistés aux tueries, mauvais traitements et déportations par les Allemands.
- e. Entretiens avec des Juif Croates et polonais réfugiés en Italie de 1942 à 1943.

Lu, traduit et résumé à Antibes, du 12 au 20 février 1995.

Ce livre a été acheté par Mirella, en Italie, 90 000 lire ; C'est en le lisant qu'elle a su exactement ce qui était arrivé à ses parents.

Elle me l'a envoyé à Antibes, prêté pour une semaine, pour que je puisse me documenter sur notre famille romaine...

#### 4 L'Italie savait-elle ?

Oui, répond l'auteur du livre, en voici les preuves :

1. Au Ministère des Affaires Etrangères on était pleinement informé de ce qui se passait à l'Est : Russie, Pologne, Europe Centrale.
2. En novembre 1942 Radio Londres avait donné des renseignements précis.
3. 27 novembre 1942 : nouvelles des déportations du Ghetto de Varsovie
4. 4 novembre 1942 : L'industriel Alberto Pirelli rédige un rapport pour Mussolini.
5. Curzio Malaparte, journaliste et écrivain envoyé du Corriere della Sera en Pologne, avait raconté des détails horribles à Luca Pietromarchi : le massacre de Jassy en Roumanie, les 28 et 29 juin 1941.
6. Le Journal intime de Pietromarchi relate au cours de 1943 les déportations de toute l'Europe.
7. Le rapport de Dino Alfieri, ambassadeur d'Italie en Allemagne.
8. Au printemps de 1943, visite d'un groupe fasciste de Minsk, qui apprend que les Juifs ont été gazés.

## **ANNEXE 2**

### **Les Livournais de Tunis**

Article photocopié du livre :  
Les Juifs d'Espagne  
Histoire d'une diaspora 1492 – 1992

Ouvrage dirigé par Henri Méchoulan

Liana Lévi Editeur

## Algérie et Tunisie : du XIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle

Richard Ayoun

Chargé de cours à l'INALCO, Paris

En Afrique du Nord, la désintégration du royaume almohade, après la défaite de 1212, engendre des régimes pratiquement indépendants, et les trois États qui en résultent correspondent à peu près au Maroc, à l'Algérie et à la Tunisie actuels.

Dans ces États, les liens des Juifs avec l'Espagne (notamment chrétienne) depuis le XIII<sup>e</sup> siècle sont plus importants que leurs liens avec le Portugal, l'Italie du Nord et le sud de la France. Cela est dû à la longue tradition de contacts entre les Juifs d'Afrique du Nord, l'Espagne musulmane et la population juive dont la présence se renforce à partir de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle dans les royaumes chrétiens d'Aragon et de Castille.

### *Les Livournais de Tunis*

Lorsqu'on parle du rôle des Livournais d'Afrique du Nord, c'est à Tunis que l'on pense surtout; il a même été écrit qu'ils ont constitué « un État juif »<sup>8</sup>. Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les Juifs livournais ont afflué à Tunis et à Sousse, se présentant comme descendants de réfugiés de la Péninsule ibérique. Conscients de leur cohésion, due à leur niveau culturel et à leur

rang social, ces Juifs livournais se donnent le titre de « Nation » pour la première fois dans un acte juridique dressé à Tunis, le 30 août 1685.

À Tunis, les Juifs livournais vivent d'abord dans le quartier misérable de la Hara, à côté de leurs coreligionnaires; et ils continuent d'y vivre même après qu'ils se sont donné des institutions propres. Puis ils affirment leur particularisme en s'établissant aux confins de la Hara. Ils créent le Souk el Grana, l'artère commerçante par excellence. En tant qu'Européens, ils sont soustraits aux exactions du gouvernement local et exercent une influence considérable au sein du judaïsme tunisien.

C'est en 1710 que la communauté livournaise ou *grana* (en judéo-arabe, pluriel *gueurni*, de *Legorna* : Livourne) se constitue, se démarquant nettement de la communauté des Juifs de Tunis, les *touansa*. Font partie de la communauté du rite portugais ou livournais, tous les Juifs en provenance ou originaires de pays à dominante chrétienne. Les Juifs livournais se cotisent pour construire une synagogue. Ils ont leur tribunal rabbinique, leur boucherie, un cimetière distinct, séparé par un mur; leurs écoles, leurs pompes funèbres...

Le statut des Juifs livournais en Tunisie est défini sous la Restauration (traité du 11 octobre 1822), après de longues et pénibles négociations entre la Toscane et la Régence de Tunis. L'article 2 de ce traité fixe la situation légale des Juifs livournais à Tunis : « Les Juifs, dits *grana* ou livournais, établis longtemps, ou depuis plusieurs années, à Tunis, seront toujours regardés et considérés comme sujets du pays, sans exception d'aucune sorte et soumis aux mêmes droits que paient ou paieront les indigènes. » D'après ce statut, les Toscans sont soumis, à Tunis et sur le territoire de la Régence, au droit de douane de trois pour cent sur la valeur des marchandises ou articles, qui y étaient introduits au prix courant du jour et selon les règlements en vigueur pour les autres Nations, qui bénéficiaient des capitulations.

Dans le commerce, les Juifs livournais ont introduit, au cours de la Régence, les usages commerciaux des pays européens : comptabilité, lettres de change, ventes à terme, traites, contrats et assurances. Ils importent de la laine, notamment d'Espagne, de l'étain, des draps, des produits colorants. Ils exportent les produits indigènes : grains, huiles, laines et cuirs. En 1816, Louis Frank remarque que les Juifs, essentiellement livournais, ont acquis des monopoles : ils ont acheté au bey le privilège exclusif des commerces de la

pelletterie et de la cire. Ils paient aussi une somme considérable pour le privilège de distiller les eaux-de-vie qu'ils ne peuvent cependant vendre qu'à ceux de leur Nation.

Sur le plan culturel, les descendants des exilés de la Péninsule ibérique permettent au judaïsme tunisien de connaître un renouveau du point de vue spirituel, particulièrement au XVIII<sup>e</sup> siècle, période appelée « âge d'or » du judaïsme tunisien pour l'abondance de sa production littéraire. Les pères fondateurs en sont le rabbin Tsemah Tsarfati (le « Tsats »), qui est le premier à poser les nouveaux fondements de la vie intellectuelle juive pendant la Régence; le rabbin Avraham Hacoheh (Baba Rabi), qui meurt en 1715 en Tunisie. Ils se distinguent par leur perspicacité et leur enthousiasme dans les études des *Tossafot* et œuvres kabbalistiques de Louria et ben Abraham Aderet.

Ils auront des disciples prestigieux. Le rabbin Isaac Lumbroso, premier juge de la communauté livournaise, écrit le *Zer'a Itshak* (« La semence d'Itshak »), publié à Tunis en 1768, regroupant des commentaires sur le Talmud et l'homélie qu'il a prononcée pour le salut de son maître Rabbi Tsemah Tsarfati. Mordehaï Baroukh Carvalho, juge de la communauté livournaise, est reconnu notamment pour *To'afot Reem*, imprimé à Livourne en 1761 (qui contient entre autres des commentaires et une analyse de Rachi et du rabbin Elijah Mizrahi), puis pour *Mir'a Dakhi*, qui a trait au Talmud. R. Djermon rédige ses propres commentaires de la Torah dans *Yeter Habaz* (Livourne, 1787).

Le rabbin Nathan Borgel est l'auteur de *Hok Natan* (« La loi de Nathan »), qui expose des réflexions sur le Talmud paru à Livourne en 1776. Il fonde une dynastie de Grands Rabbins de Tunisie parmi lesquels son fils, Eliahou Haï Borgel, qui compose *Magdanot Natan* (Livourne, 1785).

Les Juifs livournais, dans la Régence de Tunis, se sont enrichis grâce à la conjoncture politique extérieure, et leur particularisme s'est renforcé. En 1860, le consulat d'Italie procède à la naturalisation de tous les Livournais de Tunis qui la sollicitent. En 1897, à la mort du Grand Rabbin Tapia, du rite portugais, le gouvernement français ajourne la nomination de son successeur, et un décret du 14 juin 1899 prononce la fusion « officielle » des deux communautés. Cependant chacune d'entre elles continue à fonctionner d'une manière autonome jusqu'en 1944, lorsque les autorités françaises du Protectorat promulguent un décret bey-

lical supprimant définitivement la communauté juive indépendante.

Contrairement à ce qu'on a pu observer en Algérie, les Juifs livournais de Tunisie n'ont pas fusionné avec les autres communautés; ils ont continué à souligner leur particularisme, estompé par leur départ de Tunisie.

#### *La Tunisie, protectorat français*

Pour les Juifs de Tunisie<sup>9</sup>, contrairement à une croyance répandue, la modernité, et le changement social qui en est le corollaire, ne débutent pas avec le protectorat français en 1881, mais en 1837, avec l'accession au trône d'Amed Bey. Dans la période de la Régence de Tunis, les communautés juives connaissent une ère de réforme. A l'avènement du bey Mohamed, le caïd des Juifs, Joseph Scemama, obtient l'abolition de la corvée à laquelle les siens sont soumis. Le bey Mohamed publie une charte, le pacte fondamental qui établit l'égalité de tous les sujets du bey devant la loi, sans pour cela abolir la *dhimma*. Dans une certaine mesure, cette charte demeure lettre morte.

Le 7 avril 1881, le gouvernement de Jules Ferry intervient militairement à la suite d'incidents provoqués par des tribus kroumires à la frontière algéro-tunisienne. Le 12 mai 1881, Saddok bey, sous la pression d'un corps expéditionnaire français de 30 000 hommes, signe le traité du protectorat : la Défense, la Politique étrangère et les Finances passent sous le contrôle d'un résident général français; les structures politiques, administratives, religieuses et culturelles sont maintenues. La France s'implante en Tunisie. Les Juifs obtiennent une plus grande garantie de sécurité pour leurs biens et leurs personnes, leur permettant un développement économique et culturel.

La période de l'entre-deux-guerres voit s'effriter le relatif équilibre. Les classes moyennes augmentent dans les villes, et un processus d'occidentalisation plus rapide qu'avant 1914-1918 se met en route. Sur le plan politique, la modernité occidentale se manifeste par le droit d'accéder individuellement, dès 1923, à la nationalité française et, en 1921, par la création d'un Conseil élu et représentatif de la communauté israélite de Tunisie. De 1940 à 1942, le statut des Juifs du gouvernement de Vichy est appliqué avec moins de

rigueur qu'en Algérie. Après l'occupation allemande, de novembre 1942 à mai 1943, les Juifs tunisiens prennent conscience d'avoir échappé à un grand danger. A la fin des années quarante, à la veille de leur déracinement, ces communautés atteignent une sorte d'apogée dans les domaines démographique, politique, économique, social et culturel.

Lors de l'Indépendance, en mars 1956, nombreux sont les Juifs qui restent en Tunisie; les tendances laïques du nationalisme tunisien et le discours moderniste des gouvernants les rassurent. L'émigration se manifeste ainsi : en 1949-1950, 14 000 à 15 000 personnes vont en Israël; de 1952 à 1957, un mouvement se dessine vers Israël mais 30 000 personnes rejoignent la France. Les sanglants accrochages de Bizerte de juillet 1961, entre les troupes françaises et les Tunisiens, provoquent le départ de 30 000 personnes, essentiellement vers la France. En 1964, la nationalisation des terres de colonisation par le gouvernement tunisien amène 10 000 à 12 000 départs. La mise à sac des boutiques juives lors de la guerre des Six-Jours suscite l'émigration de 15 000 âmes vers Israël et vers la France.

Ainsi, dans les années soixante, les Juifs de Tunisie viendront en majorité s'installer en France, en même temps que les Juifs d'Algérie, retrouvant, pour certains, d'autres coreligionnaires méditerranéens, dont les ancêtres ont vécu en Espagne.